

Le Samedi ^{10f}

MAGAZINE ILLUSTRE - LITTERAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL



JETTA GOUDAL

[Vous pouvez en 39 secondes lire le texte de cette annonce.
Cette fraction de minute bien employée peut vous sauver de graves ennuis.]



Il vient toujours un moment... où Le Démon de l'Indifférence ...s'amuse à vous voir pelleter!

Le Démon de l'Indifférence vous conseille de vous risquer sur les routes mouillées et couvertes de neige. Il vous insinue que vous vous en tirerez très bien sans Chaînes WEED (avec un peu de chance).

Mais il s'amuse bientôt à vous voir pelleter... quand, votre auto bien enlisé dans la neige, les roues tournent et tournent à vide. Il rit de bon coeur quand vous dérapez, glissez ou allez tomber dans un fossé.

Ne vous laissez pas tenter par ce démon. Ne roulez jamais sans Chaînes WEED. C'est seulement ainsi que vous ferez de bons voyages et reviendrez sain et sauf à la maison.

Les Chaînes WEED se font dans toutes les grandeurs et s'appliquent à tous les modèles de pneumatiques et de pneus pleins — elles conviennent à toutes les routes. Vous reconnaissez les Chaînes WEED véritables à leurs crampons de raccordement rouges, aux chaînes de côté galvanisées grises, aux chaînes de traverse en laiton, avec le nom WEED gravé sur chaque crampon ou agrafe.



Utilisez des CHAINES WEED

contre la neige, la boue et la glace

DOMINION CHAIN COMPANY, Limited
Niagara Falls, Ontario



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

L'ordre des Templiers fut fondé en 1118 par Hugues de Payns.
* * *

Les Vêpres Siciliennes commencèrent le lundi de Pâques, 31 mars 1282, près de Palerme et durèrent jusqu'au 28 avril suivant.
* * *

Les cendres de Victor Hugo reposent au Panthéon de Paris.
* * *

Les Sarrasins évacuèrent complètement la Gaule après la bataille de Poitiers en 732. Cette bataille fut gagnée par Charles Martel.
* * *

Douze mille hommes périrent au siège de La Rochelle en 1620.
* * *

Charlemagne fut créé empereur d'Occident par le pape Léon III à Rome en l'an 800.
* * *

Le Temple de Diane à Ephèse a été brûlé par Erostate en l'an 356 avant J. C. Le Temple de Diane était une des sept merveilles du monde.
* * *

La forteresse de l'ancienne ville d'Halicarnasse avait été construite avec les matériaux du Mausolé élevé au roi de Carie, Mausole.
* * *

Tarquin l'Ancien fut le cinquième roi de Rome. Il mourut à Rome en 578 avant J.-C..
* * *

La ville de Ninive fut détruite de fond en comble en l'an 608 avant J.-C..
* * *

Dans les huit premiers mois de 1927 les Canadiens ont importé des Etats-Unis des effets d'une valeur globale de \$544,053,308.
* * *

L'Allemagne possède 723,935 automobiles. C'est une augmentation de 152,042 sur l'année 1926.
* * *

L'évaluation définitive de la moisson de blé de l'ouest canadien est de 444 millions de boisseaux.
* * *

La ville de New-York a une population de 9,500,000.
* * *

Un ingénieur anglais prétend avoir inventé un nouveau procédé pour faire marcher les trains à une vitesse de 5 milles à la minute.

On trouve en Allemagne 45 villes de plus de 100,000 habitants.
* * *

La Mer Morte contient 25 pour cent de matières salines. C'est la mer la plus salée du globe.
* * *

Il est parti au-delà de un million de sacs de malle de la ville de New-York l'an dernier.
* * *

On trouve des marguerites dans le cercle arctique.
* * *

En 1926 les Etats-Unis ont acheté à l'étranger plus de 200,000 tonnes de chrome.
* * *

Il y a des nuages qui mesurent jusqu'à dix milles d'épaisseur.
* * *

On compte 200 espèces différentes d'oiseaux dans le parc National Yellowstone aux Etats-Unis.
* * *

En 1897 la province de Québec comptait 878 paroisses. En 1927 la province comptait 1,305 paroisses, soit une augmentation de 427 paroisses en trente ans.
* * *

La province de Québec forme un cinquième de la puissance du Canada.
* * *

En Asie il y a 4,263 prêtres indigènes, soit 52.3 pour cent des prêtres qui s'y trouvent.
* * *

Il y a en Europe actuellement en circulation environ 875 millions de fausses pièces de monnaie.
* * *

Il y a en Angleterre 14,500,000 électrices contre 12,500,000 électeurs.
* * *

La province de Québec produit annuellement cinq millions de livres de tabac.
* * *

On vient de découvrir des pièces de monnaie qui datent de 700 ans avant J.-C..
* * *

Dans certaines fermes en Allemagne on se sert d'un haut-parleur de radio pour effrayer les oiseaux.
* * *

Le navire *Lexington* pourra porter 80 avions et un équipage de 1,700 hommes.

Vol. XXXIX
No 39

Tél.: LANCASTER 5819 - 6002

Montréal,

25 février 1928

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Hebdomadaire - Illustré - Littéraire
Humoristique - MusicalPOIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, RUE DE BULLION
MONTREALEntered at the Post Office of S. Albans, Vt., as
second class matter under Act of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces journal
sur demande.

ABONNEMENT

Canada

Un an \$3.50
Six mois 2.00
Trois mois 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an \$5.00
Six mois 2.50
Trois mois 1.25HEURES DE BUREAU
8 h. 30 à 5 h. 30
Samedi, 8 h. 30 à midi

Carnet Editorial

Les Anormaux

NOTRE bonne ville de Montréal n'avait pas encore son Barbe-Bleue, officiellement du moins. C'est chose faite maintenant et, dans une cage qu'il faut espérer solide, la métropole possède aujourd'hui quelque chose qui peut passer pour un bel échantillon du genre.

L'odieux individu qui cassait la tête de ses victimes à coups de marteau pour les brûler ensuite en détail a tout l'air de s'être inspiré de l'école du tristement fameux Landru; il a peut-être la répartie moins vive mais le cynisme aussi complet, de sorte qu'il a tout l'air satisfait de ses exploits qui le mettent en vedette dans l'actualité. Au reste, ce monstre a de l'avenir; il est tout désigné pour occuper une situation élevée dans laquelle, il est vrai, le terrain lui manquera sous les pieds.

Vouloir flétrir davantage ce hideux assassin serait une besogne puérile et dans laquelle on ne pourrait que salir les mots les moins propres qu'on pourrait trouver; il vaut mieux épiloguer sur le fait lui-même, ses causes probables et ses conséquences possibles.

On peut s'étonner à bon droit que de pareils crimes puissent se commettre avec des chances d'impunité dans une ville inspectée, surveillée, policée ou du moins qui passe pour telle. On se demande ce qui serait arrivé si le Bureau de santé n'avait pas eu la très heureuse inspiration de faire coffrer l'individu pour la repoussante saleté de son taudis. Très probablement, le marteau ferait encore des siennes et la fournaise ne fonctionnerait que de plus belle. On peut dire que l'assassin s'est arrêté lui-même et qu'il a donné à la justice du travail tout fait.

Qui peut affirmer, par contre, qu'il n'existe pas d'autres cavernes de mort du même genre dans tout le pâté de maisons, aux rues peu attrayantes et souvent mal odorantes qui s'étale comme une lèpre dans toute une partie de la ville? Par quelle étonnante tolérance existe-t-il des bouges infects dont les occupants mystérieux se livrent à des commerces qui sont loin d'être catalogués au nombre des professions honnêtes? On prétend, par exemple, qu'il existe un millier de "blind-pigs" dans le bas de la ville.

On voit journellement, au coin de certaines rues, des êtres louches qui doivent pourtant manger comme tout le monde, mais on ignore à quel râtelier; ce sont les oiseaux de proie des pochards attardés la nuit et des naïfs qui se laissent entraîner par eux. Quelques-uns de ces pochards et de ces naïfs disparaissent de temps à autre sans laisser de traces. Il y a peut-être plus d'une fournaise dont le sinistre chauffeur n'a pas l'imprudence de Barbe-Bleue.

On a bien fait, de temps à autre, de vagues expéditions contre les tripots, bouisbouis et autres repaires de voleurs, de microbes et d'assassins mais la besogne a été bien mal faite; on a rejeté la saleté d'un coin dans un autre alors que c'était le nettoyage par le vide qui s'imposait.

Le bouge est l'abri de la basse crapule; qu'on le fasse disparaître et le nouvel Hercule qui nettoiera ces écuries d'Augias aura bien mérité de la Société.

Autre chose. Quand un crime dépasse la moyenne de l'horreur, on accorde au coupable un étrange intérêt. On lui prépare un procès retentissant au cours duquel de savants discoureurs iront chercher midi à quatorze heures pour prouver la folie de l'accusé. Au nom de l'humanité on réclamera de l'indulgence pour le pauvre assassin. "Il a cassé la tête des autres, c'est vrai Messieurs du Jury et je plains les victimes, mais en retour plaignez mon client qui, lui aussi avait le cerveau fêlé... Il a tué, mais laissez-lui la vie, garantisiez-lui de la nourriture, de la chaleur et un lit pour le restant de sa vie aux frais du public; bien des honnêtes gens ne sont pas certains de pouvoir manger le lendemain mais ils ne veulent pas tuer, ceux-là, tant pis pour eux!"

Eh bien, c'est ridicule et malséant, cette sensiblerie-là! Dans un cas comme celui de Barbe-Bleue, en présence du fait brutal, avoué, il ne devrait y avoir qu'une procédure: la remise dans, les vingt-quatre heures, du monstre aux mains du petit homme qui joue de l'instrument à cordes. On épargnerait ainsi bien de l'argent utile et bien des discours superflus. C'est un singulier spectacle que celui de voir le soin avec lequel la société assure, sinon l'élevage, du moins l'entretien de sa vermine au lieu de s'en débarrasser.

Enfin, et c'est là un spectacle plus malsain peut-être encore parce qu'il est public de voir avec quel empressement morbide et mâtiné d'impudeur quelques sots plumentifs sautent sur ces dégoûtants exploits pour les raconter à leur ma-



nière. C'est une orgie de détails en style de vidangeur et qui laissent une impression de malaise comme si l'on avait vu quelque rebouteux novice mais fier de son métier étaler à l'air la sanie d'abcès purulents.

Ces maladroits du sensationnel tablent sur les mauvais instincts qui sommeillent dans l'âme de trop de gens; ils contribuent ainsi à empester davantage une atmosphère déjà viciée car le crime a son attirance et le récit à la Ponson du Terrail des atrocités commises par les bandits modernes est trop souvent responsable de nouveaux crimes.

En vérité on accorde aujourd'hui plus de papier à un "beau crime" qu'au travail d'un grand savant ou à l'éloge d'un grand artiste. Si c'est là l'éducation des masses, elle est propre...

Qu'on essaie donc plutôt de profiter de la triple leçon qui se dégage des meurtres hideux auxquels nous avons fait allusion: le nettoyage des bouges, la suppression rapide des criminels et la suppression aussi de la réclame immorale qui leur est faite sous prétexte de renseignements.

Il ne faut tout de même pas traiter les Barbe-Bleue comme des héros!

F. de Verneuil



Un vase ancien en verre, dont le travail admirable et compliqué font un objet d'art de la plus grande valeur.

L'Histoire du Verre

Par L. R.



LE VERRE est une chose bien plus précieuse que le diamant; il a sans doute moins de valeur intrinsèque mais s'il fallait nous passer de

l'un ou de l'autre, ce ne serait certainement pas la privation du diamant qui nous serait sensible.

Le verre était connu des anciens; on ne sait cependant rien sur l'époque à laquelle remonte sa découverte. Quelques auteurs prétendent qu'il était employé chez les Hébreux dans les temps les plus reculés; ils se fondent, pour soutenir leur opinion, sur un passage du Livre de Job où il est dit, en parlant de la sagesse: "L'or et le verre ne l'égalent point en valeur." Mais c'est saint Jérôme qui a traduit le premier par "vitrum" le mot de l'original qui, probablement, ne désignait qu'une chose brillante et que d'autres versions ont rendue par les mots diamant, beryl, hyacinthe, etc., chaque traducteur imaginant ce qu'il considérait de plus beau.

Plinie attribue l'invention du verre aux Phéniciens mais son histoire des marchands qui virent se changer en verre les pierres de natrum contre lesquelles ils avaient allumé du feu doit être un conte fait à plaisir car il n'y a pas de feu en plein air capable de mettre en fusion du sable mélangé de potasse. Pour opérer le phénomène de la vitrification, il faut employer un fourneau spécial.

Quelques auteurs croient qu'Aristophane parle du verre dans ses "Nuées". Il introduit sur la scène Schrépiade qui se moque de Socrate et enseigne la méthode nouvelle de payer ses vieilles dettes; c'est de mettre, entre le sceil et le billet de créance, une belle pierre transparente que vendent les droguistes et "qui brûle" et d'effacer par ce moyen les lettres du billet.

On a voulu conclure des passages de Plinie et d'Aristophane

que la découverte du verre se fit environ mille ans avant Jésus-Christ. On a voulu aussi trouver dans Aristote des documents relatifs au verre. Ce philosophe propose les deux problèmes suivants: "Pourquoi le verre est transparent et pourquoi on ne peut pas le plier?" Mais l'authenticité de ces passages est très douteuse.

Josèphe, dans la guerre des Juifs, parle du fleuve Bélus dont le sable sert principalement à faire du verre. Plinie en parlait d'ailleurs aussi. "Le sable qui est à son embouchure, dit-il, fournit depuis des siècles la matière à faire le verre."

Plusieurs autres auteurs anciens font mention dans leurs ouvrages de cette substance mais cependant, jusqu'ici, rien de certain ne nous est encore parvenu sur son origine. Il est à peu près certain que la connaissance du verre résulta de l'observation fai-

te des produits rejetés par les volcans; on a trouvé en effet, au pied de quelques volcans éteints, des morceaux de verre assez considérables et que la chaleur souterraine avait fabriqués aussi bien que le meilleur des creusets.

Il est donc fort probable que les hommes auront ensuite essayé d'imiter la nature et de faire en petit celle qu'elle faisait en grand; à la suite de nombreux essais ils seront enfin arrivés au but où tendaient leurs travaux.

Un savant français, M. Bondet, qui fut pharmacien en chef de l'armée d'Egypte et membre de l'Institut au temps de Napoléon, a fait des recherches approfondies sur ce sujet. Il pense que l'art de faire du verre a pris naissance dans la ville de Thèbes où il aurait été découvert par les prêtres du Vulcain qui étaient alors les meilleurs chimistes du monde.

Il croit que l'Egypte resta seule longtemps en possession de cette industrie et qu'on y fabriquait le verre depuis un temps immémorial. Du temps de Sésotriès on était déjà parvenu à imi-

ter les pierres précieuses et ce monarque possédait un sceptre en verre couleur d'émeraude. On a aussi retrouvé, dans les fouilles du temple de Karnac à Thèbes des vases en verre servant aux sacrifices. Enfin, dans d'autres fouilles on a retrouvé de petits objets ou des figurines émaillées prouvant que l'art de couler le verre était connu des Egyptiens de cette époque.

Le plus curieux de ces objets serait un cylindre en terre émaillée portant une inscription que l'on dit être celle d'un roi mais dont on ne peut déchiffrer que les lettres PPEI; on retrouve la même inscription dans plusieurs autres endroits et l'on pense qu'elle se rapporte à un prince qui régnait peut-être aux âges où l'on a édifié les grandes pyramides.

Les anciens faisaient usage non seulement de coupes et de vases en verre mais aussi de miroirs et Plin dit que la ville de Sidon était autrefois célèbre dans l'art de faire du verre et que c'était là qu'on avait inventé le secret d'en faire des miroirs. Sous l'empire de Néron on commença à faire des objets en verre d'une très grande transparence; les Phéniciens faisaient mieux encore, ils savaient imiter ainsi les pierres précieuses naturelles, savaient appliquer l'or sur le verre, le travailler au tour et le tailler. C'est ce peuple qui transmit cet art à l'Europe dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le verre servit alors à faire des bijoux ainsi que les accessoires de certains jeux. Il y avait surtout un jeu de balles de verre, "vitrea pela", quelques chose probablement comme les billes ou marbres dont les enfants s'amusaient aujourd'hui; un autre jeu était celui des échecs qui d'après tous les documents, était ordinairement en verre.

Les païens employaient le verre dans les cérémonies funèbres et, dans la plupart des tombeaux, on a trouvé des urnes lacrymales, petits vases presque toujours faits de verre et dans lesquels les Romains renfermaient les larmes de ceux qu'ils pleuraient.

Dans les tombeaux des martyrs chrétiens on trouve aussi de petites fioles dans lesquelles les premiers chrétiens avaient soin de recueillir le sang de ces augustes victimes.

Les anciens employaient aussi le verre comme ornement d'architecture; le théâtre de Marcus Scaurus avait trois étages de hauteur et était orné de 360 colonnes; le premier étage était tout en marbre, le second était entièrement incrusté d'une mosaïque de verre, magnificence inconnue jusqu'alors.

Un autre monument de verre est cité dans le livre des "Reconnitions" de saint Clément; on y lit que saint Pierre fut prié de se transporter dans un temple de file d'Aradus pour y voir un ou-

vrage digne d'admiration; c'étaient des colonnes de verre d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires. Le prince des apôtres admira davantage les colonnes que les statues de Phidias dont le temple était orné.

On trouvait, chez d'autres peuples, le verre employé à des usages analogues; ainsi, du temps d'Appion, il existait dans le labyrinthe d'Egypte une statue colossale en verre. Claudien parle avec éloge d'une sphère en verre construite par Archimède et qui imitait les mouvements des astres.

Il est enfin, dans certains documents, l'histoire curieuse d'un homme qui avait trouvé le moyen de faire du verre malléable, que l'on pouvait façonner aussi facilement que la cire. Tibère, dit-on, le fit mettre à mort car il craignait que cette invention fasse tomber le prix des métaux. Si l'histoire est vraie, cela prouve une fois de plus qu'il y eut des imbéciles dans tous les temps.

On aurait des raisons de croire que les anciens faisaient un usage du verre aussi important que nous quoique pas pour les mêmes choses; dans les ruines d'Herculanum et de Pompeï on trouve des quantités d'objets fabriqués avec cette matière, jusqu'à des urnes pour conserver les cendres des morts et des vases de très grandes dimensions.

Les anciens employaient également le verre pour paver les salles de leurs maisons; ils composaient ainsi une mosaïque de diverses couleurs d'un très bel effet. Parfois, ces briques de verre étaient veinées, on les incrustait dans le marbre ou dans des festons peints et l'ensemble servait à décorer l'intérieur des palais.

Il se faisait aussi des travaux artistiques dénotant un travail minutieux; on conserva ainsi, dans la galerie du Vatican, une tablette de verre, longue de plus de huit pouces et large de six, représentant Bacchus endormi. Il se faisait aussi des vases de toute beauté, ayant environ un pied de hauteur, garnis de fleurs ou de fruits également en verre et dont la gravure accompagnant cet article donne une juste idée.

Dans l'Orient, chez les califes, on employa le verre pour des médailles et de monnaies; La couleur en changeait la valeur, ainsi il y en avait de blanches, de rouges et de vertes; la plupart étaient fabriquées en Egypte. Le musée du Louvre, à Paris, possède une fort belle collection de ces monnaies.

Les Romains faisaient également avec le verre des jetons qui servaient de bons à échanger contre d'autres valeurs; ils faisaient de la même façon les contremarques pour les cirques et les théâtres et les cartes de bains; il en existe dans les musées une très grande quantité.

Pourtant, les anciens ignoraient l'art d'étendre le verre en

lames et d'en former des vitres; dans les nombreux débris d'Herculanum, rien n'a été trouvé qui puisse indiquer le contraire. On se servait d'autres substances.

Ainsi on a trouvé dans les ruines de cette ville, parmi les personnages surpris par la grande catastrophe, un esclave qui sans doute accompagnait son maître pour l'éclairer et qui porte une lanterne dont les fenêtres sont garnies de feuilles de corne.

Chez les Romains, quand un grand seigneur voulait avoir des lieux bien clos et laissant tout de même pénétrer la lumière, on formait les ouvertures avec des pierres transparentes telles que les asparathes ou l'albâtre.

Sénèque dit que ce fut de son temps qu'on commença à employer les pierres transparentes à cet usage; on choisissait celles qui donnaient le plus beau jour. Plus tard, on fit en verre de petites pièces rondes appelées "cible" que l'on enchâssa dans du bois ou du plomb.

Les Chinois ne connaissaient pas non plus le verre à vitres et l'on vit, jusque dans les temps modernes, certaines maisons dont les vitres étaient faites avec l'intérieur de coquillages.

Le verre à vitres était connu en France au temps de Grégoire de Tours. Dans son ouvrage de la gloire des martyrs, il raconte comment un voleur ayant entré la nuit dans une église de la Touraine et n'y ayant rien trouvé à prendre, en enleva les vitraux. Plusieurs autres historiens font également mention des vitraux vers la même époque.

De France, l'usage des vitres passa en Angleterre grâce à saint Benoît Bissope, abbé d'un couvent anglais, qui vint en France chercher des verriers pour clore en vitres l'église qu'il faisait construire.

L'art de fabriquer le verre paraît avoir été complètement inconnu jadis dans tous les pays qui forment le nouveau monde et pourtant il y eut, même aux temps très reculés, une civilisation fort avancée dont on retrouve de nombreux vestiges en divers endroits.

La puissance maritime de Venise, qui avait tant d'analogie avec celle des Phéniciens, profita de l'émigration des artistes réfugiés de l'Asie et Venise eut des verreries importantes; c'est là qu'il se fonda la première manufacture de glaces qui ait existé et pendant plus de quatre cents ans, cette branche d'industrie n'en est pas sortie. Il faut remonter au temps des Croisades pour l'histoire de l'établissement de verreries en France.

En l'an 1330, le roi Philippe VI donna le pouvoir d'établir une verrerie à Bezu, en Normandie, à Philippe de Caqueray premier inventeur de plats d'un verre qui fut appelé verre de France. Sous le même règne il fut encore accordé quatre autres licences.

Depuis cette époque jusqu'au dix-septième siècle, on ne fabriquait en France que de la verrerie commune, des verres à vitres, des plats et des bouteilles. Le ministre Colbert donna une heureuse impulsion à tous les arts mais celui de la vitrification obtint de lui une prédilection toute particulière; il fit revenir en France les artistes français établis à Venise et leur donna de grands encouragements pour établir dans leur patrie l'industrie qu'ils exerçaient sur une terre étrangère.

Les connaissances chimiques étaient alors peu avancées et ne permettaient pas d'employer des procédés nouveaux, aussi les grands artistes qui revinrent d'Italie s'attachèrent-ils à imiter avec une scrupuleuse exactitude jusqu'au local lui-même où ils avaient travaillé ainsi que la position des ateliers relativement aux courants d'air.

En 1656, les sieurs Nêhon se fixèrent à Tourlaville près de Cherbourg; leurs travaux obtinrent beaucoup de succès; pourtant, les plus grandes tables de verre que l'on pouvait fabriquer alors n'avaient guère plus de quatre pieds dans leur plus grande dimension.

Vingt ans plus tard, Abraham Thévert inventa le procédé du coulage des glaces, au moyen duquel il put en fabriquer de près de dix pieds de hauteur. Ils installa son premier établissement à Paris puis il obtint du gouvernement de pouvoir le transporter à Saint-Gobain, près de Laon où il se fixa en 1691 et il y jeta les fondements de la manufacture la plus importante qui existe encore aujourd'hui.

Tant de succès de la part des français excitèrent l'émulation et la rivalité des autres peuples. Venise était encore pour ceux-ci l'école centrale où il fallait puiser l'instruction pour la fabrication du verre et les allemands y coururent chercher les connaissances pratiques de cet art.

Ce fut en vain, cependant, que les anglais et les allemands essayèrent de surpasser les français dans la fabrication du verre à glace, ils ne purent jamais, malgré leurs efforts, obtenir des produits semblables. Ils dirigèrent tous leurs efforts vers la confection des cristaux; les chimistes allemands s'attachèrent à la préparation des matières qui pouvaient fournir un verre d'une pâte blanche et c'est ainsi que naquit ce que l'on appelle le verre de Bohême.

Comme on a pu le voir dans ce rapide exposé, si le verre a été connu par les anciens, il n'y a néanmoins que peu de temps qu'il est d'un usage universel. Dans l'histoire de ce produit ou de sa fabrication il y a encore de curieuses choses et que le public ignore généralement. Nous en ferons l'objet d'un prochain article.



Nouvelle Sentimentale

Pèlerinage d'Amour

Par PAUL ROUGET,

MONSIEUR veut-il qu'on allume?...
— Tout-à-l'heure, Annette; je vous préviendrai quand il le faudra...

La vieille domestique, quelques secondes encore, regarda son maître assis dans un fauteuil devant un feu de bois qu'il tisonnait, puis sortit doucement, murmurant :

— Comme monsieur est lugubre ce soir !

De fait, toute cette après-midi d'avril, Germain Noirmont, l'avocat distingué, l'avait passée là, sur ce fauteuil, devant cet être où le feu à présent mourait. Affaissé en une posture de lassitude de longs instants ses paupières restaient closes; et quand elles s'entr'ouvraient, un regard en coulait tout imprégné de la mélancolie d'un lointain et malheureux rêve. Jeune encore, — il n'avait dépassé que de quatre ans la trentaine, — son visage intelligent et fin portait le stigmate d'une douleur sourde qui le minait.

La notoriété ne lui arrivait-elle donc pas assez vite? enviait-il quelque confrère illustre? Pourtant, une réputation déjà s'était faite autour de son nom; il possédait une belle clientèle qui s'augmentait de jour en jour. Ce n'était donc point pour un semblable motif qu'il souffrait.

Se trouvait-il le héros de quelque intrigue tendre prête à mal tourner? Non. Personne n'ignorait que Germain Noirmont n'avait pas de liaisons féminines. Tout au travail, un peu sauvage, vivant

très-seul avec sa vieille bonne, il repoussait systématiquement et refusait les invitations qui lui étaient faites. On disait même qu'au prétoire, sa voix chaude et sympathique, son éloquence simple et persuasive, jointes à sa tenue distinguée et à l'air mélancolique constamment empreint sur son visage, lui avaient valu de nombreux et ardents témoignages d'intérêt de la part de fort jolies personnes venues pour l'entendre; mais il n'avait point répondu à ces sollicitations tendres et s'était dérobé.

Alors, en ce soir de printemps encore froid et blême, pendant que s'épandait l'obscurité comme une impalpable pluie de cendre noire, près de ce foyer où la braise agonissante se couvrait peu à peu de gris, à quoi pouvait songer cet homme jeune dont la vie eût pu être toute de félicité et de plaisir?

Il songeait au passé, à des choses lointaines, à des choses tristes. Il songeait que le sourire avait aussi autrefois paru sur ses lèvres, que de l'espérance avait illuminé ses regards, que de l'amour avait fleuri au fond de son cœur. Et il revivait les heures de jadis où, ses études finies, ses diplômes brillamment enlevés, il savourait, dans la réciprocity d'une tendresse honnête et douce, la joie suprême.

II

Elle était délicieuse comme son nom, Grazielle Sidal, l'enfant blonde aux yeux d'azur calme, aux lèvres de fraîcheur et de pourpre, à laquelle il s'était fiancé.

Amour de sincérité et d'extase né dans les fleurs, rêves bleus retombés, hélas! d'un coup, les ailes cassées par la mort!

Il l'avait connue au pays natal, en un coin de province. Elle était la fille d'un des bons camarades de son père, commerçant retiré. Toute simple, mais adorable dans cette simplicité, elle était l'aînée de deux filles; sa soeur Lucile, de dix ans plus jeune, promettait de lui ressembler beaucoup plus tard.

Tout de suite, dès que Germain et Grazielle s'étaient vus, ils s'étaient aimés passionnément, profondément, et les parents, avertis, s'en étaient réjouis comme d'une union heureuse, promise aux félicités futures.

Mais le malheur, oiseau lugubre, avait surgi.

Un matin de mai, alors que sous le vent doux se courbaient les aubépines blanches et que des parfums vanillés s'essaimaient sur les plaines, Grazielle avait clos ses paupières pour ne plus jamais les rouvrir. Foudroyée par une fluxion de poitrine, elle était morte en plein songe, avec, à l'heure d'agonie, le trouble d'un effroyable cauchemar dans le bleu de myosotis de ses yeux. Elle était morte en murmurant à Germain éperdu, fou de douleur :

— Adieu, ô vous que j'aime!

Puis, il avait encore lui dans son regard désolé une supplication muette :

— Vous resterez fidèle à notre amour, n'est-ce pas?

Et il avait promis :

— A vous, oui! à vous toujours!...

La terre s'était ouverte pour elle. Le soleil riait, les fleurs embaumaient, les massifs de lilas et les cyprès du cimetière étaient pleins de chants d'oiseaux et de voluptueux battements d'ailes. Des jeunes filles s'étaient avancées, portant un cercueil perdu sous des jonchées de roses. Un prêtre psalmodiant, des enfants de chœur, des gens en noir qui pleuraient, tenant à la main des cierges dont les flammes pâlotées clignotaient, restèrent là debout, longtemps. Le cercueil fut glissé dans le trou, sous les fleurs. La lumière radieuse le caressa d'un dernier baiser, sous lequel il eut comme un reflet. Puis, par pelletées lourdes, la terre retomba, par pelletées qui martelèrent, meurtrissent, broyèrent le cœur de Germain...

III

Dix ans avaient passé depuis.

Pour essayer d'atténuer sa peine, Germain Noirmont s'était adressé au travail, peu à peu sa valeur s'était affermie, le renom lui était venu.

Mais il n'avait point trouvé l'oubli.

Il n'était jamais retourné au pays natal, craignant de trop souffrir. De temps en temps M. Sidal, le père de Grazielle, lui écrivait. Et, chaque année, le jour-des-Morts, Germain envoyait là-bas une couronne de fleurs fraîches pour la tombe chérie, en témoignage de son éternel souvenir.

Et voici que ce soir l'envie lui venait de partir, de quitter Paris, de fuir en la rapidité d'un train, de regagner la

petite ville où son amour avait éclos, où la fleur de cet amour était morte.

Brusquement, sa résolution fut prise.

Dès le lendemain, il mettrait son projet à exécution. Il lui semblait qu'il serait fort, qu'une cendre épaisse d'année en année sur la blessure ancienne en empêcherait la douleur de se raviver. Et, alors, il revivrait un peu de la vie de jadis, respirerait le même air qu'il avait respiré avec l'aimée, emplirait encore ses yeux de la vision du coin de terre où elle reposait, et son cœur des lointaines ressouvenances; puis, il rentrerait après, sinon consolé, sinon tout-à-fait guéri, du moins plus calme, plus résigné...

IV

Dans le paysage d'avril, pareil à un décor de rêve avec les houppettes des pommiers poudrées de rose, avec les calices multicolores des fleurs éparpillées semblables à autant de cassolettes balançant leurs parfums, Germain s'avavançait.

Le chemin qu'il suivait était encaissé entre des haies vertes, sur lesquelles des insectes, ivres d'arômes, dansaient de vertigineuses sarabandes.

Des oiseaux chantaient partout.

Soudain, à un détour, la petite ville apparut au penchant du coteau.

Rien n'y était changé des choses familières. Les mêmes noyers en gardaient l'entrée; le même clocher d'ardoises, gris-bleu, se dressait par-dessus les maisons voisines à côté d'un grand sapin, presque noir, sur lequel s'azattaient des corneilles criardes. Les mêmes bruits de roues cahotantes montaient de la campagne. Et la maison aimée, la maison bien connue des Sidal, toute blanche derrière sa grille et les verdure entourantes, se perdait à demi, ainsi qu'aux printemps d'autrefois.

Germain s'arrêta un moment; puis, au lieu de continuer son chemin, il prit à droite, à travers des pâtis, et contourna le village pour gagner le cimetière dressé tout en haut du coteau, au milieu de sapins.

C'était là qu'il voulait faire sa première visite.

Il y arriva, retrouva le coin où dormait Grazielle.

Sur le tertre, accrochées autour de la pierre tombale, étaient les couronnes envoyées, symboles des regrets, protestations contre l'oubli. Mais l'oubli, quand même, ne serait point descendu là, car la tombe était entretenue avec soin. Une grille l'entourait, et sur la terre une main pieuse avait semé toutes les fleurs chères à la morte; fraîches et rieuses, elles embaumaient.

Germain s'agenouilla, les yeux mouillés.

V

Dans l'allée, tout-à-coup, un bruit léger de pas le fit tressaillir.

Il leva la tête, — poussa un grand cri.

Un miracle d'amour venait-il de s'accomplir? La fosse s'était-elle ouverte pour redonner sa proie, vivante?

Dans une jeune fille qui s'avavançait, il croyait voir, — oui, il voyait sa fiancée! C'étaient la même taille, la même démarche gracieuse, le même visage aux mêmes yeux d'azur calme, aux mêmes lèvres purpurines! Et c'était aussi — ou à peu près — la même couleur de robe qu'affectionnait particulièrement Grazielle!

La jeune fille parut surprise de rencontrer un étranger à genoux, là, devant cette tombe; néanmoins, elle s'avavança.

— Lucile! murmura-t-il... Et moi, je suis Germain Noirmont.

— Germain Noirmont, le fiancé de Grazielle! Ah! il me semblait bien aussi que je vous avais vu déjà!... Mais il y a si longtemps!

Instinctivement ils se prirent les mains.

— Vous l'aimez bien toujours?... questionna-t-elle.

— Oui, fit-il, toujours!

Puis, après un silence:

— Comme vous lui ressemblez!

— Tout le monde me le dit.

Un moment encore, ils demeurèrent là, debout, à s'entretenir du passé, de la morte, des douleurs anciennes.

Du reste, la souffrance de Germain s'était accalmée. S'il sentait son cœur se serrer, il regardait Lucile. Et une détente, aussitôt, se produisait; son angoisse fondait comme sous un baume divin.

Il ne pensait plus, il ne savait plus!

Les dix années de tortures s'évanouissaient lentement dans le creuset de l'oubli; un voile tombait devant le passé, et sur ce voile se profilaient, en tableaux tendres, les roses du songe renaissant. Le regard de Lucile, quand il se rencontrait avec le sien, était chargé des tendresses de jadis; son cœur allait vers Germain comme y était allé le cœur de Grazielle. Tout le bon-



— Mon Dieu! c'est elle!

Germain, debout, la regardait, et ce cri échappa à ses lèvres.

La jeune fille en fut effrayée.

Elle se recula, croyant être en présence d'un fou.

— Monsieur, qui êtes-vous? demanda-t-elle; que voulez-vous?

— Oh! mademoiselle, n'ayez aucune crainte!

Il portait les mains à son cœur pour en comprimer les battements; il ajouta:

— Permettez-moi seulement de vous demander votre nom.

— Lucile Sidal.

C'était la soeur de la morte, grandie, devenue une belle jeune fille comme avait été Grazielle.

Lucile avait la même voix que Gabrielle, et, en l'écoutant, Germain oubliait tout, se retrouvait sous le charme, revivait les sensations d'autrefois.

Puis, côte à côte, vers la petite ville, ils redescendirent dans le grand parfum essaimé des vergers en fleurs.

VI

Dans la petite maison blanche de M. Sidal, Germain fut accueilli à bras ouverts.

Pour ne pas raviver sa douleur, on ne parla plus de la morte; on s'entretint seulement du présent, des choses d'espérance, de l'été proche.

heurt qu'il croyait à jamais enfui, à jamais perdu, pouvait donc revenir!

Et, pour cela, il n'avait qu'à dire un mot.

La fleur d'amour, un jour lointain, avait été fauchée devant ses pas. Elle renaissait à présent. Et elle était à lui; elle s'ouvrait, enivrante, pour lui faire respirer les parfums de la vie.

VII

Avant que ne fût tombée la poudre de satin odorant des arbres fleuris, ils s'avouèrent leur tendresse.

Quand s'épanouirent les sanglantes roses de juin, ils s'épousèrent.

Ils sont heureux.



Nouvelle Sentimentale

PREMIER NUAGE

Par HENRIETTE BEZANÇON

TROIS ans auparavant, Henri Vernière et Marguerite Brun avaient fait cette chose réputée de raisonnable en tous temps, et particulièrement au nôtre : un mariage d'amour. Mais d'avoir la sainte imprévoyance du passereau, ils se félicitaient chaque jour. Leur coin de ciel était sans nuages. Une jolie petite fille leur était née, et Marguerite avait alors cessé de donner des leçons de piano, pour se consacrer à sa douce tâche maternelle. La situation qu'Henri venait de trouver, chez un camarade de la grande guerre, chef d'une importante industrie, permettait au jeune ménage le luxe d'un foyer... un de ces gentils foyers modernes.

Or, ce dimanche-là, quel malin esprit, en quête de bonheur à gâter, rôdait en ce logis si clair et si riant ? Mme Brun, la mère de Marguerite, déjeunait avec eux. La petite Elisabeth, juchée sur sa haute chaise, devant sa timbale et son coquetier de vermeil, présidait la table coquettement servie... et l'on ébauchait des projets de promenade...

— Nous pourrions, dit Henri à sa femme, profiter de la présence de Mme Brun pour visiter le salon de peinture. Pendant ce temps, Lisbeth mènerait sa grand'mère au guignol des Champs-Élysés, où nous les retrouverions...

— Ne trouves-tu pas qu'il serait plus gentil d'aller, tous ensemble, à Neuilly, voir marraine qui réclame depuis longtemps notre visite?...

Le jeune homme réprime un mouvement de dépit.

— Il t'est facile d'aller en semaine chez Mme Dabien... Je n'ai qu'un jour pour sortir avec toi!

— Justement, mon chéri, il est plus aimable que tu m'accompagnes. Et puis, maman étant là...

Mme Dabien, la marraine de Marguerite, est une intime et ancienne amie de Mme Brun.

Encore une fois, quelle maligne influence pousse Henri Vernière à répliquer :

— Naturellement, c'est toujours moi le sacrifié!...

Marguerite, haussant ses fins sourcils, le regarde d'un air étonné.

— Voyons, intervient Mme Brun, vous n'allez pas vous quereller?... Laissez ton mari choisir, ma petite Margot... Et vous, Henri, il me semble que vous avez là une petite femme douce, prévenante... comme on n'en voit plus beaucoup...

A ce moment, la petite Lisbeth, qui, psalmodiant pour elle-même une vague chanson, bat la mesure avec sa cuillère, écrase brusquement son oeuf à la coque, éclaboussant de jaune la manche de son père.

— Insupportable enfant! s'écrie celui-ci, qui — fait inouï jusqu'alors — châtie d'une légère claque la menotte potelée.

Tout d'abord muette de saisissement, la blondine éclate en sanglots. Grand'mère la prend sur ses genoux, couvre de baisers la petite main victime d'un traitement si barbare... Le jeune père en ferait volontiers autant; mais puisqu'on l'a devancé et qu'on le blâme visiblement, il persiste dans son endurcissement.

— Ne croirait-on pas que Lisbeth est un enfant martyr? murmure-t-il en se levant de table.

Marguerite tourne vers lui ses beaux yeux bien dorés, pleins de surprise et de reproche :

— Tu ne déjeunes pas?

— J'ai fini... Je suis un peu énervé. Cela me fera du bien de sortir.

— Sans attendre le café?

— Je le prendrai dehors. Décidément, je vais au Salon.

— Mais j'y vais aussi... A défaut du café, attends-moi.

— Non, j'aime mieux sortir... sans escorte.

Et, prenant son chapeau, sa canne, ses gants, il sort après un sec et collectif : "Au revoir!" sans vouloir remarquer les larmes pointant aux yeux de la jeune femme.

Dehors, il fait beau, très beau. Les arbres des boulevards étrennent d'éphémères feuilles vertes.

Henri Vernière se croit redevenu garçon et, bien qu'un peu déconcerté de cette indépendance, se persuade qu'il en est très heureux!

Beaucoup de monde au Salon. C'est le défilé dominical devant des kilomètres de toile peinte.

(Suite à la page 37)

IDYLLE



Lui.— Ne voudriez-vous pas, mon amour, vous embarquer avec moi sur la mer enchantée du mariage. Dès demain, nous pourrions connaître le parfait bonheur et commencer une vie merveilleuse que nous envieraient tous les mortels...
Elle.— Je regrette, Arthur, mais demain, c'est impossible. J'ai rendez-vous avec mon coiffeur, à quatre heures.

CERTITUDE

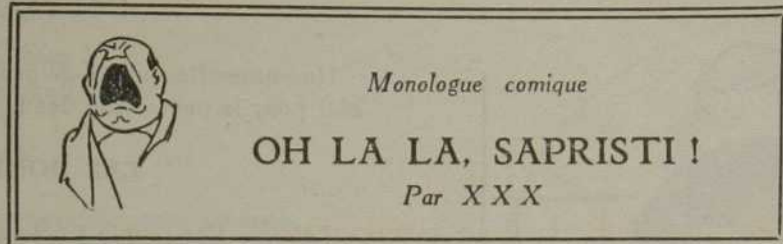


—Et, si j'étais riche, m'aimeriez-vous, ô ma Gisèle!
—Je ne sais si je vous aimerais, mais je puis vous jurer que je vous épouserais.

LE COMBLE DE L'ECONOMIE



Où vont les vieilles lames de rasoir? A quoi peuvent-elles bien servir? Voici un Ecossais, réputé pour son avarice, qui leur a trouvé une utilité. Il s'en sert pour se raser!



Monologue comique

OH LA LA, SAPRISTI!

Par XXX

Eh bien vrai! Ce n'est pas pour dire, mais si le bonhomme Jean Lafontaine avait beaucoup d'esprit, pour sûr il ne savait pas ce que c'est que d'avoir une fluxion, sans quoi il n'aurait jamais prétendu que c'est la peste qui est le plus terrible fléau de l'humanité. Non, illustre poète, j'en demande pardon à ta mémoire, mais le mal le plus grand que la vengeance céleste ait pu inventer, pour punir les méchants... c'est le mal dont je suis à l'heure qu'il est l'infortuné victime, c'est le détestable, abominable, implacable, effroyable, épouvantable mal de dents.

Des angoisses comme si on me lardait les gencives avec des aiguilles, des élancements à croire qu'on me travaille la mâchoire avec une machine à coudre. Je m'assieds, la douleur s'assied avec moi; je marche, elle me suit; je vais au soleil, je ne peux pas durer, je me réfugie à l'ombre, c'est la même chose. Je bois chaud, continuation; je bois froid, *idem*; je ne bois pas du tout, pas de changement...

Encore, si je ne souffrais que le jour, mais c'est cette maudite nuit à passer. Oh! la nuit. Juste ciel! Quel supplice! Je me tourne du côté droit, je suis sur des épingles; je me tourne du côté gauche, je suis sur le gril; je me mets sur le dos, sur des charbons ardents; sur le ventre, en enfer. Je me plonge jusqu'au cou dans mon bonnet de coton, ça ne va pas mieux; j'étreins mon oreiller, ça empire, je mors ma couverture, ça augmente, je saute à terre, ça redouble...

Et si vous saviez que j'ai essayé de tout, absolument de tout: lait chaud, lait tiède, lait froid, lait sur, vésicatoires, emplâtres, tapias, dragées, toniques pour raffermir les gencives, bains de pieds, bains de siège, bains entiers, décoctions de pavots, créosote, gouttes de landanum, taffetas gommés, baume tranquille, eau de guimauve, cataplasmes de mie de pain, huile de ricin, pruneaux, enfin je ne finirais plus si je nommais tout. Oh, mon Dieu, une crise qui m'arrive... Oh, la la. Sapristi! J'souffre-t'y... Oh, lala. Ah! non, ça ne peut pas durer comme ça.

Croyez que l'autre jour, ne pouvant plus y tenir, je suis allé trouver le dentiste, et que je conviens avec lui qu'il m'arrachera une dent gâtée que j'ai là dans le côté de la bouche, et que cet animal-là se trompe et m'arrache... celle d'à côté. Oui, je n'invente rien, cet âne, cette bourrique, cet assassin a poussé l'ignorance jusque-là et au lieu du chicot dont nous étions convenu il m'a subtilisé la dent d'à côté, une dent saine comme tout, blanche comme du lait, une dent solide à durer deux cents ans, une dent qui était l'honneur de ma mâchoire, l'espérance de ma vie, à laquelle je tenais comme aux deux yeux de ma tête. Du reste, je l'ai conservée, et pour vous prouver que je ne mens pas, je vais vous la montrer...

...Tenez, si c'est possible de priver un homme d'un pareil ornement. Ah, mon vieux, je t'assure que j'ai là une rude dent contre toi, et si je puis t'attraper, tu seras joliment mordu. Et le plus triste, c'est que ma malheureuse joue augmente à vue d'œil et prend des proportions inquiétantes; oui, pendant que ma figure s'arrondit en forme de citrouille, mon corps ne cesse de s'allonger en forme d'asperges, et comment en serait-il autrement, impossible d'introduire dans mon pauvre tube digestif le moindre aliment solide... Depuis seize jours de la bouillie, toujours de la bouillie. Oui, c'en est fait, absolument fait de moi, il me semble déjà entendre les pas du cheval du corbillard qui doit me conduire à ma dernière demeure. Pauvre cheval, il n'aura plus lourd à porter, et il y a un fait certain, c'est que le jour de mon enterrement il ne pourra pas prendre le mors aux dents, car du train dont les choses vont, il est bien à craindre qu'il ne m'en reste une seule quand on me mettra dans la bière.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur, M. PAUL COUTLEE, 1226, rue St-André, Montréal. Prix: Un dollar le volume, au choix.

JAMAIS SATISFAITE

Julien. — Que pensez-vous du solitaire que je vous ai donné?
Ernestine. — Je pense que la solitude lui pèse.

DISCUSSION

Monsieur. — Tu es assommante avec ton esprit de contradiction terrible.
Madame. — C'est pas vrai. C'est toi qui dis toujours le contraire de ce que j'allais dire.

SUSCEPTIBILITE PRATIQUE



Lui.—Susceptible, moi? Sachez que je suis le premier à rire de mes bêtises!
Elle.—Vous ne devez pas vous embêter dans l'existence...

INVITATION

Mon cher, venez-donc chez moi prendre une tasse de thé; j'ai du porto merveilleux.

INCONTESTABLE



—Comment, c'est vous marchand de parapluies qui vous plaignez de ce temps-là!
—Oui, maintenant que j'ai tout vendu, il me faudrait un peu de soleil pour liquider mon stock d'ombrelles.

POPULARITE



Blanche.—Tu sais qu'on m'appelle la reine de mon quartier.
Ernestine.—Vraiment? C'est peut-être parce que tous les joueurs de poker de ton quartier t'ont eue en mains!

L'ENVIE



— C'est vrai, tu sais, quand on voit quelque chose de beau, on a envie de l'avoir.

— C'est même pour ça qu'on a inventé les gendarmes.

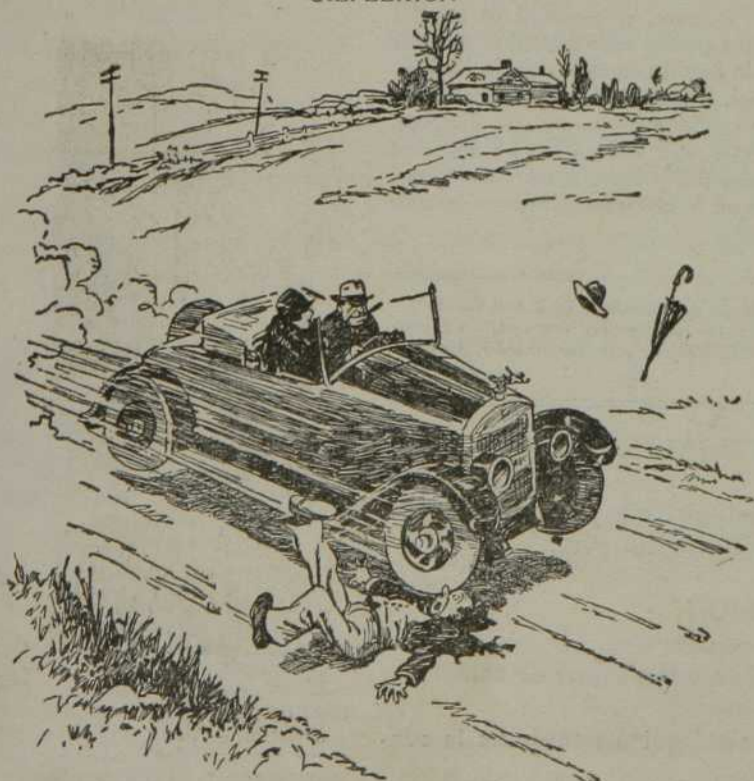
INVITATION A LA VALSE

Le jeune homme. — Mademoiselle, voulez-vous m'accorder cette valse ?

La jeune fille. — Monsieur, je sors d'en prendre une, je suis en nage.

Le jeune homme. — Moi aussi, mademoiselle, j'ai 25 ans.

REFLEXION



Elle. — J'ai lu dernièrement dans un journal que l'auto abîme le teint.

NOUVELLE SOCIETE

Une nouvelle société de protection vient de se fonder à Montréal pour la protection des tapis battus et des crèmes fouettées.

LES BONES LANGUES

Julie. — Est-ce que Lucie est aussi jolie qu'on le dit ?

Amanda. — Oh ! elle se met tant de fard que je ne lui ai jamais vu le visage.

APPRECIATION

Jeanne. — C'est mon nouveau cavalier, n'est-ce pas qu'il a une bonne mine ?

Alice. — Oui, une mine à exploiter.

AMOUR PROPRE

Eusèbe. — Vous ne m'aimez pas, j'ai envie de me tuer devant vos yeux.

Eglantine. — Ne faites pas cela, je serais excessivement froissée par ce manque de savoir-vivre de votre part.

PREAMBULES

Armand. — Souffrez, mademoiselle, que je dépose à vos pieds mon coeur brûlant.

Bernadette. — Soit, mais allez-y délicatement car j'ai un cor.

APPRECIATION

Jeannette. — Il paraît que la famille de Jean est de vieille souche.

Marthe. — Oh ! de grosse bûche tout au plus.

HOSPITALITE

— Vous m'invitez à dîner, ce soir ?

— Non... demain.

— Pourquoi, demain ?

— Parce qu'il n'y aura personne à la maison.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Cécile. — Et pendant ton voyage dans tous les pays, qu'est-ce qui t'a le plus plu ?

Yvonne. — C'est un petit jeune homme blond.

LES AMOUREUX

L'amoureux. — Allons, mademoiselle, faites-moi l'aumône d'un baiser.

L'amoureuse. — Mais, malheureux, vous ne savez pas que la mendicité est interdite.

LES MOTS QUI PORTENT

Madame. — Et dire que tu me fais pleurer et que tu n'as pas un mot de consolation à m'offrir.

Monsieur. — Alors ne pleure pas, sinon, le noir de tes yeux va couler.

AVIS DU "SAMEDI"

Pour nos abonnés il est bien entendu que leur abonnement expire en même temps qu'eux et que leurs héritiers n'ont aucun recours contre nous s'ils veulent continuer à se démantibuler les mâchoires en lisant nos pages humoristiques.

UN COURAGEUX

— Ça ne te fatigue pas de ne rien faire ?
— Mais oui, c'est pour cela que je me repose.

CRITIQUE

Eugène. — Elle raconte des mensonges sur mon compte.
Eugénie. — Estimez-vous heureux, elle pourrait très bien dire des vérités.

ENFIN SEUL

— Tu sais que la femme de Gustave l'a quitté.
— Bah, et comment a-t-il pris la chose ?
— Maintenant, il s'est un peu calmé... Mais dans les premiers temps, nous avons craint que la joie ne le rende fou.

ANTHROPOPHAGIE

— Ecoutez-moi, garçon, le potage que vous venez de me servir est horrible. Sauf les deux doigts que vous avez imprimé sur l'assiette il n'y a pas un morceau de viande.

APPRECIATION

Un guide, à Rome, fait voir le Colisée à deux voyageurs.
Le guide. — Que pensez-vous de cela ?
Un des voyageurs. — Je pense que quand on n'a pas d'argent pour finir, on ne construit pas.

DELICATESSE

L'auteur. — On vient de me faire une sale farce. Imagine-toi que j'avais fait un carnet de mes plus belles pensées.
L'ami. — On te les a volées ?
L'auteur. — Oui, il y a un nommé de la Rochefoucault qui les a fait imprimer avant moi.

COMPLIMENTS

Monsieur. — Tu dépenses trop, tu me ruines.
Madame. — Tu m'a toujours dit que j'avais le plus joli pied du monde et maintenant tu me reproches de vivre sur un pied de cinquante dollars par semaine.

NON, MAIS...

— Je croyais que votre chien n'était pas mauvais ?
— C'est vrai, mais je suis forcé de le museler lorsque ma femme chante.

AU SALON

Gertrude. — Pouvez-vous jouer du piano ?
Arthur. — Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé.

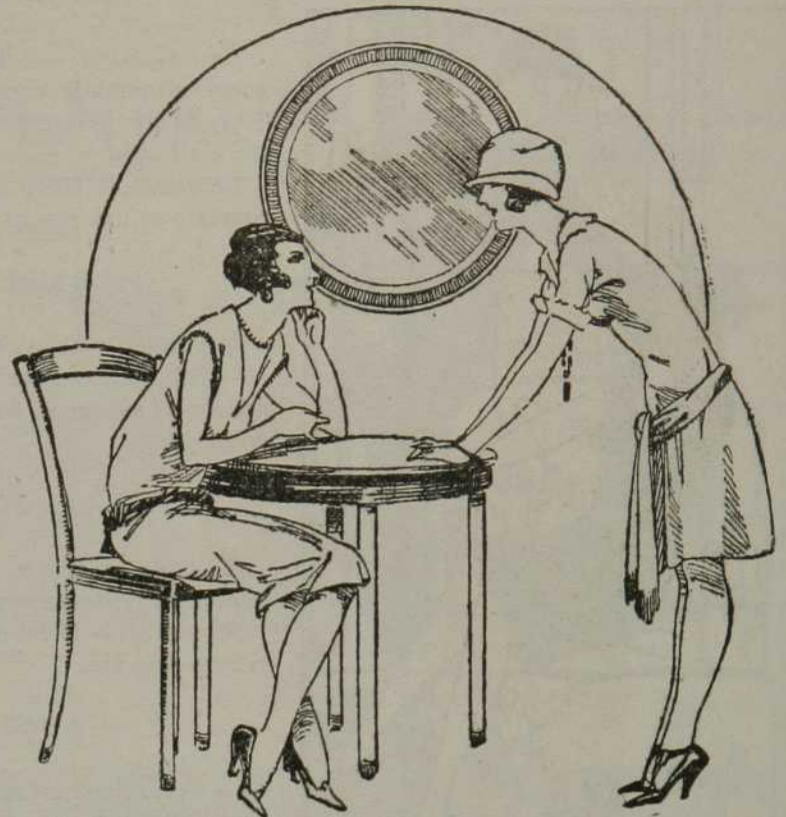
DEVINETTE

— Quel est le mot du dictionnaire qui contient le plus d'N ?
— Le mot Centaine (cent N).

CRITIQUE

Le jeune homme. — Oh! mademoiselle, votre voix est délicieuse, on dirait un saxophone.

LA REVANCHE



— Henri! Je vais lui faire une sale blague.
— Tu te maries avec lui?

AU THEATRE

Monsieur. — Le deuxième acte se passe un an après le premier.
Madame. — Pourvu que nos billets soient encore bons.

LA VIE DU CIRQUE

Deux acrobates, de cirque, Pierrot et Colombine, viennent d'avoir un fils. On s'informe auprès d'eux pour savoir ce que fera l'enfant lorsqu'il sera grand.
Je n'ai encore rien décidé, répondit Pierrot, je ne sais s'il sera acrobate, géant, nain, avaleur de sabre ou femme à barbe.

QUESTION INDISCRETE

Laurent. — Aimez-vous les animaux, mademoiselle ?
Adrienne. — Est-ce une demande en mariage, monsieur ?

PUDEUR MAL PLACEE



La jeune fille à son père. — Mais, papa, tu devrais avoir honte! Tu as oublié de boutonner le haut de ton gilet.

PRATIQUE



— Crois-tu, il a refusé de m'acheter cette bague.
— Dis donc, entre nous, une bague de deux mille louis!
— Bien sûr, mais voyons, pense à l'économie de gants que cela lui faisait!

MENDICITE

Jean. — Faites-moi l'aumône d'un peu d'amour.

Pierrette. — Impossible, j'ai mon pauvre.

DEVISE D'UN CELIBATAIRE

Chacun prend son plaisir où je me trouve.

A ECHANGER

Un agent très amateur de radio serait prêt à échanger son poste de police contre un poste à galène.

LES LETTRES



— Misérable! montre-moi la lettre que tu as dans ta poche... C'est une lettre de femme! tu es devenu tout pâle en la lisant.

— Tu as raison, la voici, c'est la note de ta couturière.

CHEZ LE MARCHAND

Le marchand. — Non, je ne puis vous vendre une autre automobile, vous me devez déjà trop d'argent. Tout ce que je puis faire pour vous est de réparer votre vieil auto.

Le client. — Bien, en ce cas, mettez donc une carrosserie et une machine à ce klakson.

LE MEILLEUR CHEMIN

— Pouvez-vous m'enseigner le chemin de la prison?
— Oui, entrez chez ce bijoutier, emparez-vous d'un article de valeur et dans quelques minutes vous serez en prison.

SOUVENIRS

Madame. — Tu te rappelles mon vingt-cinquième anniversaire de naissance?

Monsieur. — N'est-ce pas l'année où tu as eu tes trente-cinq ans.

AUCUN SYMPTOME

— Votre mari est mort?
— Oui, c'est extraordinaire. Il avait une forte constitution, il aimait tous les sports et rien ne pouvait laisser supposer qu'il dut mourir dans un tremblement de terre.

DANS LE MENAGE

Madame. — Je te suis attaché comme un petit chien.

Monsieur. — Je vois, tu désires un collier.

SANS REMEDE

Adèle. — Et ton aviateur?

Lucienne. — J'ai beau le morigéner il vole toujours.

CONTRAVENTION

La femme du chef de gare de St. X. a été poursuivie par la compagnie du chemin de fer pour avoir utilisé les aiguilles des voies 7 et 7 bis pour tricoter un chandail à son mari.

KLEPTOMANIE

Le jeune homme. — Voici une jolie broche. J'ai longtemps hésité pour vous donner une rivière en diamants à la place...

La jeune fille. — Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

Le jeune homme. — Un agent me regardait.

AVIS

Les enfants mâles qui naîtront cette année seront tous des athlètes, puisqu'ils sont nés dans une année "bicepstile".

SES SOUHAITS

Annette. — Dire que je pourrais être la femme du premier ministre du Canada à une condition.

Irène. — Laquelle?

Annette. — Il ne m'a pas demandée.

CONDUITE INCOMPREHENSIBLE



— Voyons, mon enfant, votre conduite est incompréhensible, depuis trois mois qu'on vous a mariés, vous vivez comme des ours, vous ne voyez plus personne...
— Quoi d'étonnant, mère, tu sais pourtant bien que l'amour est aveugle.

EN CLASSE

Le professeur. — Avez-vous d'autres questions à poser?

Un élève. — Oui, monsieur, quelle heure est-il?

QUESTION IDIOTE

— Est-ce qu'il pleut dehors?
— Veux-tu qu'il pleuve dedans?

AU TRIBUNAL

L'accusé. — Que suis-je supposé avoir volé?

Le juge. — Un cheval et une voiture.

L'accusé. — Fouillez-moi.

NOURRITURE FAVORITE

Bull dog à vendre, mange n'importe quoi, aime beaucoup les enfants.

ORTHOGRAPHE



Lui. — Cette lettre est remplie de fautes.
Elle. — Et elle qui prétend n'en avoir fait qu'une dans sa vie!



LE GRAND INVENTEUR

EPISODE NUMERO 62



1—L'oncle René et Marcel, épuisés par la soif, la chaleur et la fatigue, étaient au comble du bonheur quand ils arrivèrent à la chute où ils purent se désaltérer.



2—Ils étaient toujours à la recherche de la bonne Marie. Le «Poisson-Volant» s'était brisé dans les arbres de la jungle et ils cherchaient à atteindre la côte. Marcel tout à coup, cria: «Tiens, voici un canot qui dégringole dans la chute!»



3—«Mettons-nous à la recherche de la victime», dit l'oncle René. Ils oublièrent toutes leurs fatigues dans l'espoir de secourir un malheureux.



4—Le canot appartenait à la bonne Marie. Elle avait sauté avant la chute et s'était accrochée à des branches.



5—L'oncle René et Marcel l'aperçurent tout à coup, à leur grand étonnement. Marcel, encourageant sa petite soeur à bien tenir la branche, se mit en mesure d'opérer son sauvetage.



6—Pendant que l'oncle René le retenait par derrière, il se glissa sur l'arbre et attrapa la main de la bonne Marie juste au moment où la branche céda, l'emportant vers la chute.



7—A ce moment, l'oncle jeta à la rescapée la courroie de son sac. Aidé de Marcel, il parvint à ramener à bord la bonne Marie.



8—Celle-ci se jeta dans les bras de son oncle René, en pleurant de joie. «Chère petite Marie, dit-il, remerciez la divine Providence qui nous a mis sur ton chemin!»



9—Le léopard apprivoisé à ses pieds, tenant son oncle et son frère par le cou, Marie leur expliqua comment elle avait échappé à leurs ennemis et avait été recueillie plus tard par les indigènes.



10—Après avoir pris du repos, ils se remirent tous trois en route vers la maison du sauveur de Marie. Ils avançaient lentement dans la forêt.



11—Ils aperçurent tout à coup la maison. Le sauveur était là, escorté de deux domestiques indigènes.



12—Celui-ci et sa femme accueillirent chaleureusement les voyageurs épuisés auxquels ils demandèrent, après un bon repas, de raconter leur histoire.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

LA CHAMBRE DU CRIME

Par EMILE RICHEBOURG

PROLOGUE

I

Il y a quelque trente ans, il fallait plusieurs milles à pied et un temps considérable avec les diligences pour franchir les extrêmes limites de la zone que nous appelons la grande banlieue de Paris. Aujourd'hui, grâce aux lignes ferrées qui s'élancent de la grande ville et sillonnent la France tout entière, allant au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, Lille, Amiens, Sens, Dijon, Reims, Châlons, Rouen, Le Havre ne sont plus qu'à quelques heures de Paris.

Toutes les distances sont rapprochées. On ne marche plus, on vole.

Voilà le progrès. Rien ne l'entrave, rien ne l'arrête.

Que de choses admirables l'homme a déjà acquises par la science! Il laisse aux éléments leur force, leur puissance; mais il les domine, leur dicte des lois et, soumis à son action, dociles à sa volonté, les éléments deviennent ses coopérateurs et ses principaux agents pour le développement merveilleux de son commerce et de son industrie.

La vapeur nous venge des inondations; l'air comprimé nous fait oublier les désastres causés par la tempête; la télégraphie électrique raille la foudre du ciel; la locomotive jette un défi aux canons, à tous les engins homicides.

Où, le progrès marche, le progrès industriel, qui est aussi le progrès moral; il ne s'arrêtera pas, en dépit de ces trembleurs qui crient partout, affolés: «Où allons-nous?» et qui, comme Josué, voudraient ordonner à la terre de cesser de tourner.

Le progrès a dit: «Je donnerai au monde, aux peuples travailleurs, aux peuples frères, la paix, la prospérité, la richesse.» Et il marche, et, confiante, l'humanité attend!

Dans le département de Seine-et-Marne, sur la ligne de chemin de fer de Paris à Strasbourg, — se trouve la jolie petite ville de La Ferté-sous-Jouarre.

On aurait pu l'appeler aussi bien La Ferté-sur-Marne, car elle est gracieusement et même coquettement assise sur les deux rives de cette rivière aux eaux vertes si chère aux Parisiens et aux jolies Parisiennes, qui aiment à courir, les jours de fête, du côté de Nogent, de Joinville, d'Alfort, de Saint-Maur et de Charenton.

Au lecteur qui l'ignore, — et cela à titre de renseignement seulement — je puis dire encore que la Ferté-sous-Jouarre possède d'importantes carrières de pierres meulières. De nombreux ouvriers carriers et tailleurs de meules ont là du travail pendant toute l'année. Aussi La Ferté est-elle une ville heureuse, riche. Où les bras de l'ouvrier ne restent pas au repos, la prospérité règne toujours.

C'est par milliers qu'il faut compter les meules géantes et courantes que La Ferté expédie chaque année, dans toute la France, pour les moulins hydrauliques, à vapeur et autres.

Autrefois, pour aller à pied de Paris à la Ferté-sous-Jouarre en une journée, il fallait être un marcheur extraordinaire; maintenant, emporté par la vapeur de l'eau qui bout dans le ventre de la locomotive, on franchit la distance en moins de deux heures.

Mais il y a encore quelque chose de plus rapide que le train express, que l'électricité courant sur le fil de fer du télégraphe: c'est la pensée. Instantanément, elle franchit des distances incalculables, traverse les mers, plonge dans l'infini.

Si le lecteur veut bien me suivre par la pensée, je ne l'emmènerai pas au-delà de l'Océan; nous nous arrêterons en route, à La Ferté-sous-Jouarre.

Nous traversons la ville en passant sur le pont jeté sur la Marne. Nous laissons à gauche le

château et son parc, et nous nous engageons sur la route de Montmirail, une route magnifique. Deux rangées de platanes et de sycomores la bordent et l'ombragent. De chaque côté encore, des bosquets, des taillis, coupés à droite par des vignes et des champs admirablement cultivés, à gauche par des prairies. Et dans toute cette verdure pleine de fraîcheur, qui réjouit la vue, les oiseaux chantent pour charmer l'oreille.

Cette route côtoie presque constamment une jolie petite rivière sinueuse, bordée d'aulnes, de vieux saules et d'osiers, qu'on appelle le Morin et qui se jette dans la Marne. Elle passe aussi sur la Dhuys, cette autre rivière que le travail de l'homme a couverte d'une voûte, et dont les eaux fraîches et limpides arrivent à Paris et se répandent par des milliers de fontaines dans Charonne, Belleville, Montmartre, les Batignolles.

Nous marchons depuis un quart d'heure après avoir quitté La Ferté. N'allons pas plus loin.

A notre droite se dresse un coteau assez élevé, presque une montagne. La pente est rapide. De distance en distance, sortant brusquement d'un fouillis de verdure, l'oeil découvre, sur la crête, un toit rouge, la blanche façade d'une maison qui regarde la vallée du Morin. Il y a là un village, c'est Jouarre. Jouarre, sur le plateau de la montagne, domine La Ferté. La Ferté est bien sous Jouarre. Une route pour les voitures, et, pour les piétons, plusieurs sentiers qui serpentent un flanc du coteau, conduisent au village de Jouarre.

A l'extrémité de Jouarre, du côté de Saint-Cyr, on voit, au milieu des champs, une petite maison assez solidement bâtie de la pierre meulière et de la brique. Une haie d'aubépine défend l'entrée de son jardin où végètent quelques vieux arbres à fruits. L'habitation se compose de deux chambres carrées au rez-de-chaus-

sée; au-dessus les combles pouvant servir de grenier.

Telle on voit aujourd'hui la maison, telle elle était à la fin de l'année 1847, époque où commence notre récit. Il est vrai que des réparations récentes l'ont rajeunie et lui donnent un air tout joyeux.

Nous sommes en novembre. Toutes les feuilles sont tombées des arbres. Plus de fleurs, plus de chants d'oiseaux, plus de bourdonnements d'insectes; les sentiers se sont transformés en ravines. Le vent souffle avec violence et il semble que la nature en deuil pousse des gémissements. C'est l'approche de l'hiver.

La nuit est venue, froide, sombre, profonde.

Un brouillard épais enveloppe la maisonnette isolée. On dirait un linceul.

Cependant, perçant ce rideau de brume, l'oeil d'un passant aurait pu voir une fenêtre éclairée par la lumière blafarde d'une lampe et la flamme du foyer.

Devant le feu clair, qui pétillait dans la cheminée, une jeune femme était assise. Dans son giron, doucement couchés sur ses bras, elle tenait deux jeunes enfants blonds et roses, deux adorables bébés, aux lèvres vermeilles, potelés, robustes, jofus comme des chérubins ou des amours.

Seule, ne craignant pas d'être surprise par une visite importune, la jeune femme avait ouvert son vêtement et mis sa gorge à nu. Et les deux amours, l'un à droite, l'autre à gauche, avaient pris ses seins.

Spectacle ravissant et touchant à la fois! Quel délicieux tableau pour un peintre!... Mère de l'un, nourrice de l'autre, la jeune femme allaitait ses deux enfants. Elle faisait son devoir.

En présence de la grandeur de la maternité, le railleur et le sceptique s'inclinent!

Au coeur de tous les hommes, Dieu a mis le respect pour la mère!

Pendant que les deux enfants, les yeux à demi-fermés, leurs petites mains unies, faisant frémir leurs jambes nues, prenaient avidement leur nourriture, en laissant échapper par instants de petits cris de plaisir, la jeune femme songeait.

A quoi ?

Nous allons le dire.

Elle pensait au passé, elle pensait à l'avenir; à sa vie brisée, à son bonheur détruit; à la chose inconnue qui, placée devant son berceau, attendait son enfant.

Elle avait à peine vingt-cinq ans et elle était belle. Mais, déjà, frappée par le malheur, désolée, elle n'espérait plus avoir des jours de joie.

Son regard était triste, mais plein de douceur; son visage portait l'empreinte d'une douleur profonde; dans le pli de ses lèvres, il y avait quelque chose d'amer.

Oui, cette jeune femme avait déjà souffert, beaucoup souffert. Mais sa douleur était contenue, et, forte contre l'adversité, elle paraissait résignée. Elle avait un enfant, un fils!... Faisant abnégation de tout, elle s'oubliait complètement pour ne penser qu'à l'avenir de ce cher petit être.

Pâle, la tête inclinée, elle regardait tour à tour les deux enfants. Pour l'un, son regard était plein de sollicitude; mais quand il s'arrêtait sur l'autre, quelle tendresse! Comme l'amour maternel rayonnait!

Elle rêvait toujours!

Tout à coup, de grosses larmes s'échappèrent de ses yeux, inondèrent son visage, et elle éclata en sanglots.

II

Les enfants venaient de s'endormir.

La jeune mère prit successivement les quatre petits pieds dans sa main.

— Ils sont chauds comme des cailles, murmura-t-elle.

Puis, regardant encore les deux jolies têtes blondes avec une tendresse infinie :

— Comme ils sont beaux! fit-elle. Ils n'ont pas encore la pensée, ils sont heureux et ne demandent qu'à vivre. Quelle sera leur destinée? Ah! puissent-ils ne jamais connaître le malheur!

Elle appuya les deux têtes sur son épaule gauche et elle se leva, les tenant d'un seul bras, serrés contre son cœur. Elle prit la lampe et passa dans la seconde pièce, qui avait pour tout mobilier un lit, deux berceaux, une vieille armoire en noyer et deux chaises.

Elle posa doucement les deux enfants sur son lit, et, vivement, elle prépara les deux berceaux.

Les deux bébés, à peine secoués d'ailleurs, ne s'étaient pas réveillés.

Elle le scontempla un instant comme en extase; puis, après leur avoir mis un baiser sur le front, elle sortit de la chambre lentement, sans bruit, posant avec précaution ses pieds sur le parquet. Elle tira la porte derrière elle, mais elle la laissa entr'ouverte, afin d'entendre un cri, un soupir, ou seulement un mouvement que pourrait faire l'un des enfants.

Elle plaça la lampe sur une petite table, reprit sa place près du feu, déroula quelques pièces de linge et se mit à l'ouvrage: des reprises à faire aux petites chemises, aux brassières et aux langues des enfants.

Comme nous l'avons dit, la nuit était venue, noire et sombre. Le vent, une sorte de vent de tempête, hurlait autour de la maison en se cognant avec rage aux murs, il faisait trembler et sonner les vitres des fenêtres; puis, furieux de se voir un instant arrêté dans sa marche rapide, il bondissait pardessus l'obstacle et allait faire entendre plus loin, dans la campagne tourmentée, ses sifflements sinistres.

Pendant ce temps, les doigts agiles de la jeune mère poussaient et tiraient l'aiguille.

Elle se nommait Louise, elle était née à Jouarre, et la maison où elle demeurait était la sienne.

Elle n'avait que quatre ans lorsqu'elle eut le malheur de perdre son père. Claude Verdier, un brave et honnête ouvrier, un des bons parmi les tailleurs de meules, dont on se souvient encore à La Ferté.

Claude Verdier n'avait pas encore eu le temps de faire de grosses économies, ce qui doit être le but de tout honnête ouvrier qui aime sa femme et qui pense à l'avenir, au bonheur de ses enfants. Hélas! pour sa femme, pour sa fille, Claude Verdier était mort trop tôt.

La veuve pleura son mari, qui était bon et affectueux pour elle, et qu'elle aimait tendrement. Mais elle se dit qu'elle avait un enfant à élever et qu'elle ne devait pas être au-dessous de sa tâche. Alors elle reprit courage. Elle travailla pour ceux-ci, pour ceux-là, à la maison, aux champs, partout où il y avait une journée à gagner, et, le mieux qu'elle put, elle parvint à élever sa fille.

Quand elle mourut, elle avait su conserver à Louise sa petite

maison et son modeste mobilier, sans laisser un sou de dettes.

Louise était tout à fait orpheline. Elle n'avait pas encore dix-sept ans. Qu'allait-elle devenir? On s'intéressa à elle. Une dame de La Ferté, qui avait des relations d'amitié à Paris, lui trouva une place de domestique dans une maison sûre, chez un médecin.

Louise Verdier fit un paquet de linge et de ses effets d'habillement, ferma la porte de la petite maison, dont elle confia la clef à une voisine qui avait été l'amie de sa mère, et se mit en route pour Paris, où elle était attendue.

Le docteur Gervais, aujourd'hui un de nos plus grands médecins, jouissait déjà à cette époque d'une certaine réputation comme praticien. Il avait commencé à exercer la médecine fort modestement avec une toute petite clientèle. Mais, travailleur infatigable, médecin par vocation et plein de dévouement pour ses malades, il ne tarda pas à se faire remarquer. Son savoir et quelques cures heureuses appelèrent bientôt l'attention sur lui et le mirent en lumière. Sa clientèle devint considérable, et, à peine âgé de trente ans, on pouvait déjà dire de lui: «Il marche à grands pas vers la célébrité et la fortune.»

Le docteur Gervais était marié et avait deux enfants. Ceux-ci furent confiés aux soins de Louise Verdier, qui les prit tout de suite en affection et veilla sur eux avec la plus vive sollicitude.

Le docteur et sa femme n'eurent qu'à se louer de leur jeune servante, et ils le lui témoignèrent en la considérant comme un membre de la famille.

Dans cette maison, Louise eut constamment de bons exemples sous les yeux, et les excellents conseils, dont elle sut profiter d'ailleurs, ne lui manquèrent point.

Quand les enfants du docteur furent assez grands pour être mis en pension, madame Gervais, qui s'était sincèrement attachée à Louise, l'éleva au rang de femme de chambre.

Un jour, la jeune fille fut demandée en mariage par un jeune homme, plus âgé qu'elle de quelques années, qu'elle avait rencontré plusieurs fois chez des personnes de Jouarre établies à Paris.

Ce jeune homme était assez bien de figure; de plus il avait un excellent état, celui de tourneur en bronze. Il venait, disait-il, de faire un petit héritage de

quelques milliers de francs. Il ajoutait :

— Avec cela et les huit francs que je peux facilement gagner par jour, il m'est permis de rendre une femme heureuse.

Louise Verdier se laissa séduire par les belles paroles de l' amoureux et éblouir par le mirage d'une félicité parfaite. Mal conseillée, d'un côté par ses amis de Jouarre, et de l'autre par son cœur, qui n'était pas resté insensible aux sollicitations de l'amour, elle consentit à se marier.

Malheureusement, comme cela arrive trop souvent à Paris, où chacun peut cacher sa vie, même à ses voisins, Louise ne put rien savoir de l'existence du tourneur. Du reste elle négligea de faire prendre des informations, ce qui est toujours prudent en pareille circonstance. Elle avait confiance en lui, elle crut tout ce qu'il lui dit; elle l'aimait!... Ce n'est pas sans intention que les anciens représentaient l'Amour avec un bandeau sur les yeux. Et puis, en le voyant affectueux, empressé près d'elle, plein d'attentions charmantes, pouvait-elle supposer qu'il la trompât?

Un peu contre le gré du docteur et de madame Gervais, qui avaient le pressentiment de l'avenir, Louise Verdier se maria. Elle devint madame Ricard. Elle avait vingt-trois ans.

Pendant les premiers mois, tout alla assez bien dans le jeune ménage.

Ricard avait loué et gentiment meublé un petit appartement rue Saint-Laurent, à Belleville; mais ce qu'il avait laissé ignorer à sa jeune femme, c'est que le mobilier n'était pas à lui. Il ne l'avait pas même acheté à crédit; il avait trouvé plus simple et plus commode de se le faire prêter.

Ricard travaillait, si l'on peut appeler travailler prendre trois jours de repos sur six. Cela ne l'empêchait pas, le samedi, d'écorner fortement sa moitié de semaine. Il apportait au logis juste l'argent qu'il fallait pour ne pas mourir de faim.

Heureusement, il restait à Louise une partie de ses économies; elle y toucha, et, petit à petit, elles disparurent.

La bonne harmonie entre les deux époux dura jusque-là. La lune de miel était à son dernier quartier après quatre mois de mariage.

Ricard montra alors ce qu'il était réellement: un paresseux, un coureur, un ivrogne, enfin un homme sans cœur.

Marié à une femme jeune, jolie, intelligente et bonne, il la dé-

daigna, la délaissa pour reprendre sa déplorable vie de garçon. Il se remit à fréquenter les bals de barrières, et passait des jours et des nuits à boire et à jouer dans des bouges infects en compagnie d'autres mauvais sujets et de filles impudiques. Il dépensait ainsi le peu qu'il gagnait, laissant sa femme dans un dénûment complet.

Louise savait coudre, elle travailla. Mais on sait ce que produit généralement le travail d'une femme. Et encore, quand il lui sentait un peu d'argent, son indigne mari le lui volait.

Du reste, Ricard n'avait jamais été scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent.

Louise aimait toujours son mari. Cependant, à la fin, après avoir usé d'une longue patience, elle se plaignit et lui fit des reproches. C'était son droit. Il ne l'entendit pas ainsi. Aux observations, aux prières, aux larmes de la jeune femme, Ricard répondit par de la brutalité. Il la frappa. Puis, presque chaque jour, le mari rentrant ivre au logis, il y eut de nouvelles scènes de violence.

La pauvre Louise pleura toutes ses larmes.

La vie en commun était devenue impossible.

Un soir, après avoir été battue et traînée par les cheveux, craignant pour elle et pour l'enfant qu'elle portait dans son sein, la jeune femme s'enfuit du domicile conjugal.

III

Louise, bien décidé à ne plus retourner avec son mari, et voulant se soustraire à ses recherches, s'était réfugiée et se cachait dans une chambre d'hôtel de la rue Pagevin.

Elle avait écrit à madame Gervais qui s'était empressée de venir la voir.

La malheureuse était très découragée et aussi fort inquiète, car elle ne voyait pas sans effroi le jour où elle deviendrait mère.

— Seule, malade et sans ressources, que vais-je devenir ? se demandait-elle avec épouvante. Et lui, le pauvre petit être que je vais mettre au monde, que deviendra-t-il ? Comment ferai-je pour l'élever ?

La femme du docteur lui parla avec bonté, parvint à la rassurer et à lui rendre un peu de courage.

— Vous ne manquerez de rien, lui dit-elle, et je viendrai vous voir souvent. Ainsi ne vous effrayez pas, n'ayez pas peur de l'avenir.

En la quittant, madame Gervais lui laissa une première somme d'argent.

Son malheur était grand, mais elle n'était pas abandonnée de tous.

Madame Gervais tint la promesse qu'elle lui avait faite; elle lui fit de fréquentes visites et elle ne manqua de rien.

Louise donna le jour à un petit garçon qui fut inscrit sur les registres de l'état-civil sous les noms et prénoms de Ricard, Louis-Ernest.

Elle ne voulait plus penser à son mari, qui l'avait odieusement

les misères avant de songer à retourner près de lui. Après vous avoir trompée, il vous a maltraitée et froissée dans vos sentiments les plus nobles; il y a des femmes, et vous êtes de celles-là, Louise, qui ne pardonnent, jamais cela. On peut aujourd'hui vous considérer comme une veuve et votre enfant comme un orphelin. Tout cela est triste. Avez-vous déjà réfléchi sérieusement à votre cruelle situation ?

Elle répondit d'une ton dou loureuse :

Oui, monsieur, je ne sais pas,



Elle n'avait pas encore dix-sept ans, qu'allait-elle devenir ?

outragée de toutes les manières; elle reporta sur son enfant toute sa tendresse, tout son amour.

Un jour, un mois environ après la naissance de son enfant, le docteur Gervais vint la trouver.

— Ma chère Louise, lui dit-il, la position dans laquelle vous êtes me préoccupe beaucoup. D'après ce que m'a raconté ma femme, vous ne pouvez compter en aucune façon sur votre mari, et je vous connais assez pour être sûr que vous supporteriez toutes

vraiment, ce que je dois faire. Je ne veux rien, je ne peux rien demander à mon mari... D'ailleurs, pourrait-il venir à mon aide, que je n'accepterais rien de lui. Ce qu'il me faut pour mon enfant doit venir du travail et non d'une source inconnue. Cependant je veux l'élever et je veux vivre pour lui. Grâce à vous, monsieur, grâce aux bontés que madame Gervais a eues pour moi, j'ai pu passer des jours moins sombres; mais, je le sens, je ne dois pas abuser de l'intérêt qu'on me té-

moigne, je ne puis vous être à charge plus longtemps.

— Ma chère Louise, répliqua le docteur avec émotion, ce que ma femme a fait pour vous est peu de chose; elle vous devait cela, et elle vous doit plus encore en reconnaissance des services que vous nous avez rendus. Nous avons pour vous une amitié sincère, Louise, et quoi qu'il arrive, nous ne vous abandonnerons jamais. Toutefois, vous avez raison: vous ne pouvez pas rester dans cette situation, il faut que vous preniez un parti.

— Lequel ?

— Je suis ici pour en causer avec vous. Louise, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

— Dites, monsieur, dites; donnez-moi des ordres, je vous obéirai comme j'obéirais à mon père.

— Vous n'avez pas vendu votre petite maison de Jouarre ?

— Dans le courant de l'année dernière, mon mari le voulait; mais alors elle était louée; j'ai refusé. Et j'ai cette consolation aujourd'hui d'avoir conservé le modeste héritage de ma pauvre mère.

— Maintenant, votre maison est-elle libre ?

— Oui. Les personnes qui y demeureraient ont quitté Jouarre il y a un mois.

— Eh bien! Louise, voici le conseil que je vous donne: il faut retourner à Jouarre, dans votre maison.

— Elle baissa tristement la tête.

— C'est là seulement, continua le docteur, que vous retrouverez le calme, la tranquillité, l'apaisement.

— Là-bas, comme ici, murmura-t-elle, il faut vivre: comment ferai-je? Je ne vois pas...

— Attendez, interrompit le docteur, je ne vous ai pas tout dit encore.

Elle l'interrogea avidement du regard.

— Ma chère Louise, reprit M. Gervais, j'ai une proposition à vous faire. Ecoutez-moi: je suis chargé de trouver une nourrice pour un enfant, un petit garçon, qui n'a encore que quelques jours d'existence; j'ai pensé à vous, et si vous le voulez, vous serez la nourrice de cette enfant. Au lieu d'un, vous en aurez deux, avec cet avantage, Louise, que l'argent que vous recevrez pour les mois de nourrice de l'un vous aidera à élever l'autre. Dites-moi si cela vous est agréable, si vous acceptez.

— Oh! oui, monsieur, j'accepte, j'accepte... Et je vous promets de

soigner et d'aimer cet enfant comme le mien.

— Je suis sans inquiétude sous ce rapport; aussi, chargé d'une mission fort délicate et toute de confiance, n'ai-je pas hésité à venir à vous. Donc, c'est entendu, vous serez la nourrice de cet enfant.

— Où et quand dois-je aller le chercher ?

— Vous n'avez pas à vous déranger. Demain matin je vous l'apporterai moi-même. D'ici là, faites vos préparatifs du départ. Si rien ne vous retient à Paris, dès demain vous pourrez partir pour Jouarre.

— Rien ne me retient ici, monsieur Gervais, je partirai demain. Verrai-je les parents de l'enfant ?

— Non. Vous ne devez pas les connaître, quant à présent. Le petit garçon se nomme Léon: c'est le seul nom qu'il doit porter pendant un certain temps. Je n'ai pas à vous cacher que le berceau de cet enfant est enveloppé d'un mystère et que, pour des raisons de famille qu'il ne m'est pas permis de vous faire connaître, il doit être momentanément éloigné de sa mère. Pendant combien de temps vous le laisserez-t-on ? Je l'ignore. Mais qu'on vous le reprenne un peu plus tôt, un peu plus tard, vous serez récompensée des soins que vous lui aurez donnés. Malgré le voile sous lequel on le cache, de grandes espérances reposent déjà sur la tête de cet enfant. Un avenir brillant lui est destiné.

Le docteur se retira.

Profitant du sommeil de son enfant, Louise fit immédiatement ses préparatifs de départ.

Le lendemain, vers neuf heures, le docteur Gervais revint, comme il l'avait annoncé, apportant l'enfant.

La jeune femme le prit dans ses bras.

— Oh! comme il est beau! s'écria-t-elle avec attendrissement.

Puis, le couchant à côté de son fils :

— Monsieur Gervais, reprit-elle, regardez-les, les deux petits anges; on dirait qu'ils sont frères, tellement ils se ressemblent. N'est-ce pas qu'ils sont bien beaux tous les deux ?

— Ravissants, répondit le docteur en souriant.

— Comme mon cœur bat! reprit-elle; je suis tout émue; vous pouvez me croire, monsieur Gervais, je l'aime déjà, ce cher petit, presque autant que le mien.

Elle se pencha sur le berceau et couvrit de baisers le front et les joues des deux enfants.

A ce moment, la langue du petit Léon, frappant le palais, fit entendre un bruit très significatif.

— Oh! le mignon chéri, dit-elle, il me demande à boire. Monsieur Gervais, me permettez-vous ?

— Certainement, Louise, certainement.

Elle donna aussitôt satisfaction à l'enfant.

Le docteur avait posé sur la table un paquet assez volumineux.

— Vous trouverez là, dit-il à la jeune femme, une layette complète; pendant plus d'un an vous n'auriez rien à acheter pour l'enfant. Etes-vous toujours décidée à partir aujourd'hui ?

— Ce soir, les enfants et moi nous serons à Jouarre, répondit-elle.

— Je vais, alors, vous faire mes adieux.

— Vous remercierez bien pour moi madame Gervais; dites-lui que je me souviendrai toujours de ses bienfaits.

— Elle ne vous oubliera pas non plus, Louise. Dans n'importe quelle circonstance, si vous avez besoin d'elle, de moi, vous nous trouverez. D'ailleurs, je vous demande de m'écrire quelquefois, pour nous donner de vos nouvelles et de celles des enfants.

— Je le ferai, je vous le promets.

Le docteur tira de son portefeuille dix billets de cents francs qu'il mit dans la main de Louise.

— Voilà pour la première année, lui dit-il.

— Oh! c'est beaucoup, c'est trop! fit-elle.

— C'est la somme qu'on m'a remise pour la nourrice, dit le docteur. On paie largement parce que l'on désire que les soins ne manquent pas à l'enfant.

Il restera encore un instant avec la jeune femme; puis, après lui avoir souhaité de retrouver à Jouarre la tranquillité et un peu de bonheur, il partit en lui disant :

— Au revoir !

Quelques heures plus tard, Louise quitta Paris sans regret. Le soir elle arrivait à Jouarre et reprenait possession de sa petite maison.

IV

Ce jour de novembre où nous avons introduit le lecteur dans la maison de Louise Verdier, il y avait onze mois qu'elle était revenue à Jouarre.

Les souhaits que le bon docteur Gervais avait fait pour elle

ne s'étaient pas complètement réalisés. Louise avait trouvé dans sa solitude une tranquillité relative, mais non l'oubli. Elle n'avait pu chasser de son cœur le souvenir de son mari, du père de son enfant.

On dit que le cœur de la femme est plein de mystères insondable; c'est vrai. Louise n'osait pas se l'avouer à elle-même; mais qui sait? malgré ce que son mari lui avait fait endurer, malgré son abominable conduite, malgré tout, peut-être l'aimait-elle toujours.

Elle n'avait plus entendu parler de lui, et, sans bien s'en expliquer la cause, elle s'inquiétait. Où était-il? A Paris, sans doute. Que faisait-il? Elle l'ignorait; mais, hélas! elle ne le devinait que trop. Elle ne se faisait jamais cette dernière question sans qu'un frisson courût dans tous ses membres.

— Après tout, se disait-elle alors voulant échapper à l'obsession de ses sombres pensées, que m'importe, puisque nous ne devons jamais nous revoir, puisque tout est fini avec nous !

Pour reconforter son âme et son cœur, elle prenait son enfant, le serrait contre son sein palpitant et le dévorait de baisers.

— Il est ma seule joie, mon dernier espoir, disait-elle; tout, tout pour lui !...

Dix heures venaient de sonner. Après avoir couché les deux enfants, la jeune femme s'était mise à travailler. Le foyer ne jetait plus de flammes, mais il était encore plein d'un brasier ardent.

Au dehors, la rumeur du vent semblait redoubler de violence. Son souffle terrible tordait les arbres du jardin, dont on entendait craquer les branches. La maison tremblait jusque dans ses fondations.

— Quelle horrible nuit! murmura la jeune femme. Heureusement les enfants ne se réveillent pas.

Au bout d'un instant elle reprit :

— Il est déjà tard; pourtant je voudrais achever ce travail avant de me coucher.

Et l'aiguille, docile aux doigts qui la tenaient, allait, allait toujours.

Tout à coup, Louise dressa la tête brusquement. Son regard se dirigea vers la porte, et l'oreille tendue, elle écouta.

— Je ne me suis pas trompée, murmura-t-elle; ce n'est pas le vent, j'ai bien entendu marcher; il y a là quelqu'un. Les gens de Jouarre sont couchés depuis

longtemps. Mon Dieu! qui donc peut venir à une heure pareille? Si c'était un méchant homme, un malfaiteur! Imprudente! j'ai oublié de fermer la porte à clef.

Elle se leva. Elle était pâle, toute tremblante.

Elle marcha précipitamment vers la porte. Mais elle n'eut pas le temps d'aller jusque-là.

La porte s'ouvrit toute grande, et le vent s'engouffra dans la maison, poussant devant lui un homme qui chancelait sur ses jambes.

La jeune femme poussa un cri et, épouvantée, recula jusqu'au fond de la chambre.

L'homme referma la porte. Puis il avança de quelques pas et s'arrêta, un sourire narquois sur les lèvres, ses yeux glauques fixés sur la jeune femme, qui restait maintenant immobile, comme pétrifiée.

Louise avait reconnu cet audacieux visiteur. C'était son mari !

Comment Ricard avait-il appris que sa femme était retournée à Jouarre? Nous ne saurions le dire. Peut-être, après l'avoir longtemps cherchée vainement dans Paris, l'avait-il instinctivement deviné.

Le malheureux était dans un état d'ivresse presque complet. Il avait bu, sans doute, pendant une partie de la journée, dans un cabaret de La Ferté, afin de se donner le courage et la hardiesse de se présenter devant sa femme.

Comme la plupart des misérables, Ricard en plus de ces vices, avait la lâcheté.

Ses habits fripés étaient souillés de boue; sous sa casquette de velours noir, mise de travers, la visière sur le cou, ses cheveux mal peignés débordaient tout autour de la tête et couvraient son front jusque sur les yeux. Il avait le visage enluminé, rouge comme du feu, et, aux coins de la bouche, sur les lèvres, de la salive en écume.

Il était repoussant à voir.

Ployé en deux, les mains appuyées sur ses genoux, il regardait sa femme. Cependant, malgré l'ivresse, ses yeux avaient un éclat singulier.

Louise, frissonnante, frappée de stupeur, restait toujours à la même place, immobile, muette.

Soudain, l'ivrogne fit entendre un rire sec, ironique, qui eut la puissance de tirer la jeune femme de sa torpeur.

— Oh! oh! oh! fit-elle.

Ricard se redressa lentement.

(Suite à la page 18)

UNE VILLE DE GRATTE-CIEL

La ligne d'horizon de Toronto est peut-être la plus frappante dans tout l'Empire britannique, car dans ses limites sont situés ses plus hauts édifices. Au carrefour des rues Kink et Yonge, l'effet est des plus imposants. Mais aujourd'hui, les attractions de Toronto sont plus fortes que jamais. Ses sports d'hiver ou autres amusements sociaux sont parmi les plus remarquables dans tout le Dominion. Ses chorales et autres sociétés musicales ont conquis une renommée mondiale. Il y a quelque chose à voir et quelque chose à faire à tout moment pour ceux dont la visite est dictée par des raisons sociales ou de parenté, tandis que les intérêts d'affaires attirent et retiennent l'homme d'affaires.

Un service de trains confortables du Canadien National pourvoit au trafic toujours grandissant entre Montréal et Toronto. Pour plus amples renseignements, adressez-vous à tout agent du Canadien National ou au bureau des billets en ville, 230, rue Saint-Jacques, Téléphone MAin 4731.

Le médecin de famille.—Le bon docteur vaut toujours son argent. Mais il n'est pas toujours possible d'avoir un docteur quand on en a besoin. Dans de tels cas, le simple bon sens suggère l'usage des remèdes domestiques que l'on a sous la main telle que l'Huile Électrique du Dr Thomas qui est merveilleusement efficace pour diminuer les douleurs d'inflammation et pour guérir les coupures, écorchures, contusions et foulures. La présence de ce remède dans l'armoire de médicaments de la famille épargne bien de l'argent.

PHONOGRAPHE GRATIS

Phonographe avec vrai moteur. Joue, chante et parle sur tous les disques. Construction solide, marche douce. Magnifiques ornements. Amusera toute la famille. Gratis pour la vente de 30 gravures d'art à 10c chacune.

BLUINE MFG. CO.
5110 Mill St.
Concord Jct. Mass., U.S.A.



On ne devrait laisser souffrir aucun enfant, même une heure, des vers quand un prompt soulagement peut être obtenu avec un simple mais énergique remède—Mother Graves' Worm Exterminator.

Un estomac acidifié par l'indigestion présente souvent des symptômes rhumatismaux. Remettez votre estomac en bon état avec le Sirop Seigel. Dans toute bonne pharmacie.

Miller's Worm Powders sont douces et agréables pour les enfants qui ne montrent aucune hésitation à les prendre. Elles mettront certainement fin aux troubles causés par les vers. Elles sont renforcissantes et stimulantes comme remède, corrigent les désordres de la digestion causés par les vers et redonnent la santé à tout le système pour le plus grand bénéfice de son développement.

LA CHAMBRE DU CRIME

(Suite de la page 17)

— Ah ça! dit-il d'une voix avinée, on ne fait donc pas une risette à son mari chéri ?

Louise ne put se défendre d'un mouvement de répulsion.

— De la froideur, du dédain, reprit Ricard en faisant aller sa tête de gauche à droite; je m'attendais à une réception plus aimable. Hein! Faites donc plus de vingt lieues sur vos jambes pour venir voir votre chère petite femme... Ainsi, voilà ma récompense. Eh bien! vrai, ça n'est pas encourageant du tout.

Il fit deux pas vers elle les bras croisés sur la poitrine, la couvrant de son regard étincelant :

— Louise, dit-il, tu m'as quitté, tu as mal fait: une bonne femme ne doit jamais se séparer de son mari. Oh! je sais bien que j'ai eu des torts envers toi; je bois parfois un petit coup de trop, et quand on me taquine, ça m'agace, ça m'échauffe la tête, alors je me laisse aller et je... je tape. Mais après je n'y pense plus. D'ailleurs, entre mari et femme, il faut bien se passer quelque chose. Oui, tu as eu tort de t'en aller; vois-tu, je me serais corrigé; au lieu de ça, depuis que je ne t'ai plus, rien n'a marché. Le patron m'a flanqué à la porte; mais ça m'est égal, j'en trouverai dix autres. Je vais travailler, je m'en vante, il n'y a en guère pour me damer le pion.

— Il sait travailler, murmura la jeune femme, mais il n'aime pas le travail !

— Louise, continua-t-il, il y a plus d'un an que je ne t'ai vue; sais-tu que tu es toujours jolie, très jolie! Tiens, il faut que je t'embrasse; c'est ce que je devais faire tout en arrivant.

Il s'avança les bras ouverts.

Elle le repoussa avec une sorte de dégoût et se rejeta en arrière.

Une lueur fauve passa dans dans son regard.

— Voyons, dit-il d'une voix creuse, est-ce que je ne suis pas ton mari ?

— Malheureusement, répondit-elle d'une voix oppressée. Ah! maudit soit le jour où je vous ai rencontré la première fois! Oui, j'ai le malheur d'être votre femme, mais vous deviez comprendre que nous sommes à jamais séparés, que tout est fini entre nous.

— Tu dis que je devrais comprendre, Louise, mais je ne comprends pas. Tu es ma femme, je t'aime et je t'embrasse, c'est mon droit.

D'un bond il s'élança sur elle et la saisit par le bras.

— Laissez-moi, laissez-moi ! s'écria-t-elle effrayée.

Et elle le repoussa encore.

— Louise, prends garde, prends garde! prononça-t-il les dents serrées.

— Oh! répliqua-t-elle en haussant dédaigneusement les épaules, je sais de quoi vous êtes capable. Autrefois, pour vous répondre, je n'avais que des larmes; mais aujourd'hui je ne me laisserais pas frapper sans me défendre.

— Louise, reprit Ricard d'un ton radouci, si tu voulais oublier le passé, nous pourrions encore être heureux.

— C'est pour trouver l'oubli que je suis revenue à Jouarre. Mais que me voulez-vous? Pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Pourquoi je suis venu, Louise? Pour te voir et pour t'emmener.

— M'emmener ?

— Oui, à Paris.

— Avec vous, jamais! jamais! s'écria-t-elle avec force.

— Et si je te dis: Je le veux... Si je t'ordonne de me suivre ?

— Je vous répondrai encore et toujours: Jamais! jamais! Ah! votre hardiesse est grande, et vous avez de moi une étrange opinion, si vous avez pu croire un instant que je consentirais à me remettre au cou la lourde chaîne dont je me suis un jour débarrassée par un acte réfléchi de ma volonté. Quoi! vous avez fait à pied la route de Paris à Jouarre avec la pensée de ressaisir votre victime!... Vous trouvez donc que la malheureuse n'a pas assez souffert et assez versé de larmes près de vous? Je suis venue ici pour y trouver le repos, — je ne dis pas le bonheur, il n'y en a plus pour moi, — et vous m'y poursuivez!... Tenez, vous êtes sans pitié comme vous êtes sans honte! Vous ne voyez pas ce que sont les autres et moins encore ce que vous êtes. Si vous vous connaissiez mieux, vous auriez moins d'audace. Faire souffrir et pleurer une femme, qu'est-ce que cela pour un homme comme vous? Rien: un jeu, une manière de tuer le temps! Est-ce que je vous demande quelque chose, moi? Ne venez donc pas troubler la paix que je trouve dans ma solitude, dans mon isolement... Et ne conservez pas cette illusion, qu'après m'avoir humiliée, cruellement outragée, torturée, qu'après avoir meurtri mon âme, et abreuvé mon cœur de toutes les amertumes, je serai assez faible, assez lâche, et aurais assez peu de dignité pour me remettre sous votre dépendance et redevenir votre esclave, votre victime !

— Tout ça, c'est des mots, des bêtises! fit l'ivrogne en ricanant.

Et les points sur les hanches, un mauvais sourire sur les lèvres, il se mit à se dandiner.

V

La jeune femme, indignée de l'audace de son mari, avait parlé haut et avec énergie; mais seule, ne pouvant compter sur le secours de personne à cette heure de la nuit, elle n'était nullement rassurée.

Après un moment de silence, Ricard reprit :

— Il paraît, Louise, que tu ne te souviens plus des paroles du maire quand il nous a mariés. Il a dit: «La femme doit obéissance à son mari; elle doit le suivre partout où il lui plaît de résider.» C'est dans le code, c'est la loi.

— La loi, la loi, répliqua-t-elle d'un ton amer, je trouve bien singulier que vous osiez l'invoquer!

— Hé! hé! je ne dédaigne pas les droits qu'elle me donne !

— Vous n'en avez plus aucun sur moi, plus aucun, vous m'entendez ?

— Tu te trompes, Louise; nous avons été séparés parce qu'il t'a plu de t'en aller sans ma permission, mais les hommes de justice n'ont point ratifié cela. Sois tranquille, je connais tous mes droits.

— Ah! s'écria-t-elle, ne me faites pas me repentir d'avoir eu pitié de vous et de ne pas m'être plainte à la justice dont vous parlez! Je le pouvais, pourtant, et bien des gens m'en donnaient le conseil. Je ne l'ai pas fait; j'ai eu peur du scandale. Il fallait, le rouge de la honte au front, révéler à d'autres mes douleurs, accuser le père de mon enfant! Je n'ai pas eu ce triste courage. La loi, que vous invoquiez tout à l'heure, était alors pour moi; elle le serait encore aujourd'hui, car elle a été faite surtout pour protéger et défendre les faibles.

— Eh bien! fit-il railleur, nous verrons si elle te défendra.

— Ah! cette discussion me fait mal, dit-elle d'un ton douloureux; laissez-moi, retirez-vous.

— Hein! tu me chasses, tu chasses ton mari ?

— Je vous prie de me laisser; je souffre, j'ai besoin de repos.

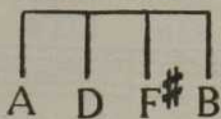
— C'est affreux, dit-il en s'asseyant tranquillement, mais je ne suis pas venu ici pour m'en aller si vite.

La jeune femme jeta autour d'elle un regard plein d'effroi.

(Suite à la page 22)

Paroles Françaises par **Temps des fleurs en Acadie** Words & Music by
 Louis Roland Blossomtime in Arcady Millard G. Thomas

TUNE-UKE



VALSE MODERATO

COUplet

Il est un pa — ys — où — je — rêve De vivre
 La splen — deur du ciel se dé — ploie Et char —
 There's a land. I'd love to live in, Just to
 No one has been near — er heav — en, That great

avec expression
mp a tempo

a — vec toi, — Et — d'a — voir un — a — mour
 me mes yeux, — Il n'est pas de plus gran —
 be with you, — All my love to you, to
 treas — ure — treve, — Great — er joy to none is

sans trêve Pour u — ni — que loi.
 de joie Que d'être a — mou — reux.
 give, and Noth — ing else to do.
 gi — ven, Than to be in love.

rall.

COPYRIGHT 1928 BY AD SONG PUB. CO. NEW-YORK & MONTREAL

International Copyright Secured & Reserved

Canadian Address: 382 St. Catherine East, Montreal, Canada

Ukulele Arrangements by Millard G. Thomas

REFRAIN

Voi ci mes chers vœux: Fou — ler seuls tous deux
Oh! what would I do, Just to be with you,

tres lent. avec adoration.
mf a tempo.

La ter-re fleur-ie De l'A-ca-die,
When it's blos-som-time in Ar-ca-dy,

Par un clair ma-tin La main dans la main
In some sun-ny land, Stroll-ing hand in hand,

Par-mi les fleurs d'A-ca-die, Vienne le prin-temps
Blos-som time in Ar-ca-dy, May be in the

ACHETEZ CHEZ VOTRE MARCHAND DE MUSIQUE LES RECORDS, ET LES ROULEAUX DE PIANO, DE "TEMPS DES FLEURS EN ACADIE"

Qu'un anneau d'argent Fasse un-ies Nos deux
Spring, I'll bring, a ring, Happy we two will

vies, Nous don-nant l'es-poir
be, And I hope and pray,

rall. *à tempo.*

De tou-jours re-voir S'ou-vrir les fleurs d'A-ca-
That there'll be al-ways, Blossom time in Ar-ca-

die, die, die,
dy, dy, dy,

1 *2* *last time*

rit *rall* *D.S. al*

L'édition «de luxe» en couleur, de ce numéro, sera envoyée, poste payée, à raison de 35c ou trois numéros assortis pour un dollar. Envoyez par mandat, ou lettre enregistrée, directement aux éditeurs.

AD SONG PUB. CO., 382 Ste-Catherine Est, MONTREAL.

Il n'y a rien comme Old Dutch
Parce qu'il vous garantit une

**Propreté
Hygiénique**

FAIT AU CANADA

Chasse la saleté
Protège la demeure.



Un roman qu'il faudra lire. Vous ne serez pas
déçu. Nous le recommandons comme
l'un de nos meilleurs.

DANS

**La Revue
Populaire**

DE MARS

La Marquise Chantal

Par B. NEULLIES

Tous les romans de la Revue
Populaire peuvent être mis entre
toutes les mains

En vente dans tous
les dépôts de journaux

15 cts LE NUMERO

COUPON D'ABONNEMENT
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis:
\$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à La Revue
Populaire.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975 de Bullion, MONTREAL

LA CHAMBRE DU CRIME

(Suite de la page 18)

— Mais, encore une fois, qu'est-ce que vous me voulez? s'exclama-t-elle.

Il se mit à rire.

Puis il répondit :

— Je croyais te l'avoir dit. Tu m'as quitté, je te retrouve, je te reprends. Voilà !

Avec le bout de ses doigts, il se mit à tambouriner sur la table.

Louise ne put se contenir davantage.

— Mais il n'y a donc plus rien d'honnête en vous, vous êtes donc absolument un misérable! lui dit-elle d'une voix frémissante. Ainsi, ce n'est pas assez de vous avoir dit que tout est fini entre nous, que je ne consentirai jamais à redevenir votre victime... Eh bien! à cela j'ajouterai que je vous méprise, que je vous hais, et que ce n'est plus seulement comme autrefois de la terreur, mais encore du dégoût que vous m'inspirez !...

Ricard se dressa d'un seul mouvement.

Il était devenu blême. Ses traits se contractèrent horriblement, et son regard prit une expression terrible.

— Malgré toi tu me suivras ! hurla-t-il avec une fureur concentrée.

Elle se redressa en face de lui magnifique de fierté, d'indignation, de colère.

— Toujours en vertu de ce que dit la loi, n'est-ce pas? répliqua-t-elle avec animation. Mais elle ne dit pas cela seulement, la loi; elle dit aussi que le mari doit assistance, secours et protection à sa femme, et qu'il est obligé de lui fournir tout ce qui est nécessaire pour les besoins de la vie. M'avez-vous donné cela? Non. Quand je me suis mariée, je ne connaissais que le beau côté de la vie. Restée naïve, j'étais pleine de confiance. J'ai cru en vos paroles, et vous me mentiez, vous me trompiez... Paresseux et débauché, vous n'avez su ni me protéger, ni fournir à mes besoins. J'ai passé un hiver rigoureux, à peine vêtue, sans lumière et sans feu dans la chambre, pendant que vous alliez je ne sais où, boire et vous enivrer, pour venir ensuite me maltraiter. Seule, désolée, je pleurais mes illusions disparues, mon bonheur perdu... Je manquais de tout, et souvent je me suis passé de manger parce que je n'avais pas deux sous pour m'acheter seulement du pain!... Et c'est là la belle et heureuse existence que vous voudriez me

faire encore! Je la connais, je n'en veux plus. Oh! ce n'est pas la misère qui m'épouvante, c'est vous... Vous invoquez la loi. Demandez-lui donc, d'abord, de rendre votre âme plus fière et de vous donner le courage de gagner honnêtement votre vie !

Je vous le répète encore, nous sommes séparés pour toujours; ne pensez plus à moi, c'est ce que vous avez de mieux à faire, car, je vous le dis, plutôt que retourner avec vous, je préférerais me plonger un couteau dans la poitrine !

Après ces paroles, elle le tint un instant écrasé sous le poids de son regard plein de mépris.

Cependant quelque chose comme un grognement rauque sortit de la gorge de Ricard.

Il avait baissé la tête; un tremblement convulsif le secouait. Peut-être n'était-ce qu'un effet de l'ivresse et de la fatigue.

A ce moment, un des enfants jeta un cri.

La jeune femme tressaillit, et elle écouta, prête à s'élançer dans l'autre chambre.

Au cri de l'enfant, la tête de Ricard s'était redressée. Ses yeux étincelaient, et les mouvements de son visage flétri par la débauche exprimaient quelque chose d'indéfinissable qui ressemblait à de la joie.

Quelle émotion subite venait de s'emparer de lui ?

Sentait-il se réveiller dans son coeur le sentiment de la paternité ?

Non. Son émotion avait une autre cause.

Une pensée monstrueuse, aussi lâche que féroce, venait de passer dans son cerveau.

Et pendant qu'un pli cruel se formait sur sa lèvre supérieure, il regardait sournoisement et méchamment sa femme.

Elle devina qu'il méditait quelque chose de terrible.

Bien qu'elle n'eût encore que l'appréhension d'un danger inconnu, il lui sembla que son sang se figeait dans ses veines.

Toutefois, voulant faire bonne contenance, elle défia son mari du regard.

Deux éclairs se croisèrent.

— Ainsi, dit Ricard d'une voix sourde, c'est ton dernier mot, tu ne veux plus revenir avec moi ?

Elle garda un silence dédaigneux.

— Eh bien! soit, reprit-il, reste ici... Seulement, moi, je ne m'en irai pas seul.

Il s'élança vers la chambre des enfants.

Mais la jeune femme avait compris son intention. Poussant

un cri éclatant, folle d'épouvante, elle s'était précipitée vers la porte.

Ricard la trouva devant lui, l'oeil enflammé, la poitrine hale-tante, défendant l'entrée de la chambre.

Il s'arrêta, non qu'il eût l'intention de reculer, mais comme on s'arrête toujours en présence d'un obstacle qu'on se dispose à franchir.

— Laisse-moi passer, dit-il d'une voix creuse.

— Tu n'entreras pas dans cette chambre.

— Ah! ah! ah! fit-il avec un rire bestial, je n'entrerais pas?... nous allons bien voir. Encore une fois, laisse-moi passer!

— Lâche, infâme, cria-t-elle, tu veux me prendre mon enfant! Mais je suis là pour le défendre; avant d'arriver jusqu'à lui, tu m'auras assassinée!

— L'enfant m'appartient autant qu'à toi, et, ne serait-ce que pour te faire souffrir, pour me venger de toi, je le veux, je l'aurai!

— Eh bien! monstre, tue-moi, tue-moi!

Il haussa les épaules.

Puis, se jetant sur sa femme, il la saisit à la gorge et la repoussa brutalement. Mais elle revint aussitôt sur lui, menaçante, furieuse. La lionne qui défend ses lionceaux n'est pas plus terrible.

Alors, entre le mari et la femme, une lutte effroyable, horrible, s'engagea.

A tout prix, la malheureuse voulait l'empêcher de pénétrer dans la chambre. C'est plus que sa vie qu'elle défendait. Elle employait toute son énergie, tout son courage; elle réunissait toute ses forces. Perdue après lui, accrochée à ses vêtements, elle cherchait à l'entraîner loin de la porte. Appelant à son secours, elle jetait des cris désespérés; mais en vain, nul ne pouvait l'entendre.

Ils s'agitaient, se mouvaient, bondissaient, se tordaient comme deux athlètes dans l'arène ou deux énormes reptiles se livrant bataille.

Pour lui faire lâcher prise, le misérable, devenu furieux, fou, un voile de sang devant les yeux, la frappait dans le dos, dans la poitrine, sur la tête, en poussant des rugissements de bête fauve.

A chaque coup qu'elle recevait, elle répondait par ces mots:

— Le lâche! le lâche!

A la fin, elle sentit qu'elle n'avait plus de force, que ses bras s'engourdisaient. Le sang battait violemment ses tempes, ses oreilles bourdonnaient, sa vue

s'obscurcissait, et elle voyait passer comme des zigzags de feu. La respiration lui manqua tout à coup; ses bras se détendirent, elle poussa un gémissement sourd et s'affaissa lourdement sur le carreau, où elle resta étendue sans mouvement.

Ricard eut un cri de triomphe.

En voyant sa femme à ses pieds, ne donnant plus signe de vie, il ne vint même pas à la pensée du misérable qu'il pouvait l'avoir tuée.

Pouvant maintenant mettre à exécution son projet abominable, il s'élança dans la chambre des enfants.

VI

Quand la jeune femme revint à elle, vingt minutes à peine s'étaient écoulées. Elle se souleva lentement et promena autour d'elle son regard étonné.

A l'intérieur de la maison régnait un morne silence. Le feu s'était complètement éteint. La mèche fumeuse usait ce qui restait d'huile dans la lampe, et sa flamme agonisante projetait sur les objets une lumière pâle, indécise.

Soudain, la jeune femme ressaisit sa pensée. Le souvenir de la scène terrible lui revint.

Elle poussa un cri effroyable et, les yeux hagards, les traits bouleversés, le coeur étreint par une angoisse horrible, elle bondit sur ses jambes.

La porte de la chambre était ouverte toute grande. Placée en face de la porte, la lampe jetait une lumière suffisante dans la chambre.

La jeune femme s'y précipita comme une folle et courut au berceau de son enfant.

Il était là, le cher petit, sa jolie tête posée sur l'oreiller blanc. Il avait les yeux grands ouverts, et à la vue de sa mère il se mit à sourire. Et comme il avait les bras libres, il les lui tendit en agitant joyeusement ses petites mains rosées.

La jeune mère se pencha sur le berceau, et pendant un instant elle dévora l'enfant de baisers délirants.

Après avoir eu si peur, le saisissement, la joie, le bonheur l'é-touffaient.

En proie à une émotion violente, elle tomba sur ses genoux, joignit les mains, et, le visage tourné vers le ciel, elle se prit à sangloter.

(A suivre)



Ingersoll Annonce :

Un Réveille-matin parfaitement sûr à \$1.75

O Temps, que de crimes l'on commet en ton nom!

Réveille-matin à prix apparemment réduits — \$1.39, \$1.69, \$1.79 — n'importe quel prix pourvu que cela ressemble à une aubaine. Quelques-uns de ces instruments sont assez bien construits, d'autres le sont moins.

Déception pour les clients, ennui pour les marchands, qui, plus souvent qu'autrement, sont forcés de les garder en magasin à cause de la concurrence.

Et alors se présente Ingersoll avec une série de réveille-matin. Et un réveille-matin absolument sûr à \$1.75.

— si solide de construction qu'il ne requiert aucun ménagement —

d'un dessin agréable. Instrument qui vous assure bon service et offre de l'apparence tant dans la cuisine que dans la chambre à coucher.

— ET avantagé par un département de service où toute réparation nécessaire se fait rapidement et à peu de frais. Votre Réveille-matin Ingersoll ne perdra jamais sa régularité de fonctionnement ni sa précision.

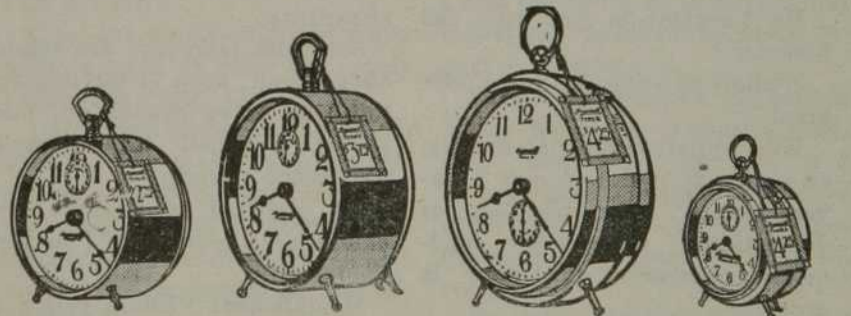
Qualité supérieure, prix modique, un nom fiable et une garantie célèbre, voilà le TYPE-T Ingersoll. Tout semblable à la montre Ingersoll Maple Leaf.

TYPE-T Radiolite: le TYPE-T avec aiguilles et chiffres lumineux indique l'heure dans l'obscurité. Prix \$2.75.

Fabriqués par les fabricants des MONTRES

Ingersoll

INGERSOLL WATCH CO., Inc., 149, rue Ste-Catherine, Est, Montréal.



TYPE-S \$2.75

Radiolite \$3.75
Hauteur 5 pcs 3/8

Réveille-matin avec sonnerie au dos, à bas prix. Qualité sûre. Sonnerie continue.

TYPE-V \$3.75

Hauteur 6 pcs 5/16

Sonnerie intermittente au dos. Valeur Ingersoll typique. Sûr tant qu'à la précision et à la sonnerie.

TYPE-R \$4.25

Radiolite \$5.50
Hauteur 6 pcs 7/8

L'aristocrate de la série. Grand cadran très lisible. Sonnerie intermittente.

TYPE-R Jr. \$4.25

Radiolite \$5.50
Hauteur 4 pcs 3/8

Tout le monde l'admire. C'est un charmant petit réveille-matin à sonnerie intermittente.

Feuilleton du "Samedi"

L'ANNEAU DE FER

Par Ely Montclerc

No 16 (Suite)

TROISIEME PARTIE

XIX

Etait-ce réellement Trubert qui lui parlait là ?

Il semblait bien à Lise que les mots, quoique prononcés très bas, sortaient avec une sorte de sifflement qui n'était pas dans la façon du domestique.

Dieu sait si elle le connaissait bien son Trubert.

La jeune fille devait être, du reste, bientôt fixée, car pour arriver à la chambre de M. Pélissier on n'avait à traverser qu'un couloir.

Mais la main l'entraîna dans la direction du salon.

— Tiens ! ne put-elle s'empêcher de dire, bon papa n'est donc pas couché ?

Il m'a écrit pourtant que, très malade, il ne pouvait quitter le lit...

Une sorte de gémissement, qui semblait s'élever du sol, lui répondit.

Pour le coup, Lise eut peur.

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, que se passe-t-il ?

Les gémissements continuaient. C'était l'infortuné Trubert qui les faisait entendre.

Folle de terreur, la jeune fille essaya de se dégager.

Elle avait le sentiment très net, maintenant qu'on l'avait attiré dans un piège...

Qui sait ? son pauvre grand-papa était peut-être mort...

Ne l'avaient-ils pas tué, ces hommes ?

N'allait-on pas la tuer, elle aussi ?

Elle voulait revenir en arrière, au risque de tout, se lancer à travers le parc, crier, réveiller les domestiques, faire venir quelqu'un, n'importe qui, pour la protéger...

Mais une main de fer emprisonnait la sienne.

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Les deux frères Pélissier sont jumeaux et se ressemblent étrangement.

Jacques Pélissier a épousé une jeune fille que Georges aime.

Celui-ci, se faisant aider de son domestique, un Indou du nom de Kalouth, empoisonne son frère, et prend sa place au foyer de celui-ci en se faisant passer pour le mari grâce à sa ressemblance avec son frère.

Mais une jeune veuve a été témoin de l'assassinat de Jacques.

Elle veut détromper la femme de Jacques qui croit toujours son mari vivant.

Elle se rend au château de madame Pélissier-Lagarde mais elle est surveillée par le traître Kalouth.

Pélissier se rend chez Lucie Carrey, la jeune veuve, et, se faisant passer pour le notaire de madame Pélissier-Lagarde, grâce à un déguisement, il tue Lucie Carrey et blesse sa fillette.

Elle cria tant qu'elle put : « Au secours ! »

Cela n'eut d'autre effet que de la faire bousculer davantage...

Elle était obligée de courir, à présent, pour suivre le faux Trubert.

Celui-ci l'entraîna de la sorte jusqu'à la porte du salon où M. Pélissier, effrayé par ces cris dans lesquels il lui avait semblé reconnaître la voix de Lise, par ce vacarme insolite qui se faisait autour de lui, s'agitait désespérément pour se lever de son fauteuil.

Il avait, en entendant le bruit, sonné Trubert, tiré tant et si bien sur le cordon, que celui-ci lui était resté dans les doigts.

La porte s'ouvrit et le vieillard, au comble de la surprise, pris de terreur, vit entrer Kâlouth tirant après lui la pauvre Lise plus morte que vive.

Kâlouth semblait transfiguré.

Son visage, qui n'exprimait d'ordinaire qu'une gravité imperturbable et un peu hautaine, son visage bronzé respirait, à l'heure actuelle, une satisfaction effrayante.

Ses yeux lançaient des éclairs où se lisait, avec la terrible volupté de la vengeance qui s'assouvait, l'orgueil du triomphe longtemps attendu.

Le vieillard et l'enfant tendaient déjà leurs bras l'un vers l'autre.

Brutalement l'Indou rejeta la jeune fille en arrière et la forçant à s'asseoir sur le divan que nous connaissons, à une assez grande distance du fauteuil où s'agitait l'infirmes, il se campa de-

bout au milieu d'eux et tirant de sa ceinture un pistolet.

— Si tu fais un geste, enfant, pour te rapprocher de l'homme qui est ici, dit-il, je te tuerai sans miséricorde !

Sans lâcher son arme, l'Indou se croisa les bras sur la poitrine, et, s'adressant à M. Pélissier, pétrifié d'épouvante :

— Maintenant, vieillard, écoute... et prête-moi bien attention, car j'en ai long à te dire...

— Ah ! ah ! continua-t-il avec un éclat de voix terrible... Ah ! je l'ai longtemps attendu le moment que voici...

Tu me permettras bien d'en profiter à mon aise.

Tu as souffert beaucoup par moi, vieillard, mais pas encore assez, vois-tu, pour payer mes souffrances.

— Oui... tu voudrais, avant de mourir, — car je vais te tuer, grinça-t-il dans un affreux ricanement, — tu voudrais tenir une dernière fois entre tes bras cette petite que tu aimes tant.

Cette satisfaction-là, même, tu ne l'auras pas !

D'ailleurs, c'est un prodige que cette enfant soit vivante...

Tiens, je vais commencer par te dire, puisque tu ne sais rien encore, comme quoi elle devrait être morte depuis huit jours.

Cela te fera plaisir, je pense...

Et Kâlouth raconta au vieillard de quelle façon, une semaine auparavant, on avait versé à la jeune fille, au cours du dîner, un soporifique pour être sûr qu'elle dormirait profondément, quoi qu'il arrivât, pendant la nuit... de quelle façon, vers minuit, deux hommes s'étaient introduits

dans sa chambre et lui avaient fait au doigt une petite blessure qui devait être mortelle... de quelle façon les deux hommes avaient été vus par quelqu'un.

L'Indou prenait plaisir à s'étendre minutieusement sur tous les détails de l'attentat que nos lecteurs connaissent.

Kâlouth parlait avec une telle précision que M. Pélissier, après s'être arrêté à l'idée que cet homme, acharné sans motif contre lui, était devenu fou, M. Pélissier dut se convaincre qu'au contraire, l'Indou n'était que trop en possession de son libre arbitre.

D'un geste il fit signe qu'il désirait placer un mot.

— Vous avez failli commettre sur un être sans défense un attentat monstrueusement lâche...

Que vous avait-elle fait, cette pauvre enfant, et de qui prétendez-vous vous venger, puisque c'est la vengeance qui vous guide ?

— Ne confonds pas, vieillard. L'attentat lâche, l'attentat monstrueux, ce n'est pas moi qui le commettais... C'est quelqu'un de ton sang, ton fils, ton propre fils, le tuteur de cette petite.

— Tu mens, tu mens, démon ! clama M. Pélissier, en se levant à demi.

— Patience, vieillard, tu en entendras bien d'autres...

Je mens, dis-tu... demande-le à celle qui est sous tes yeux...

Son sauveur, ce Paul Villars, a dû certainement lui conter les faits.

L'infirmes tourna les yeux vers la pauvre Lise, qui se tenait effondrée sur le divan, les coudes aux genoux...

Elle fit de la tête signe que l'Indou disait la vérité...

Un éclair de haine passa dans l'oeil de l'Indou.

— Tu souffres ! vieillard, hein ! tu souffres bien... Car tu t'aperçois maintenant que je ne te trompe pas...

En vérité, ton fils a fait cela, et pourquoi l'a-t-il fait ?

Parce qu'ayant dilapidé, à l'aide de faux, la fortune de sa pu-

pille, il se serait trouvé embarrassé de lui rendre ses comptes.

Voleur, faussaire, empoisonneur : tu vois que cela commence bien !

M. Pélissier planta son beau regard dans le regard du misérable.

— Je te crois, bandit, fit-il, mais oserais-tu dire que tu n'as été pour rien dans ces horreurs...

Depuis longtemps nous sommes convaincus que tu as été le mauvais génie de ce malheureux.

— C'est vrai, reprit Kâlouth, en montrant dans un abominable sourire son ratelier de bête féroce... J'ai été la tête, toujours, il n'était, lui, que le bras.

C'était un homme quelconque ; j'en ai fait le pire de tous.

Ecoute, vieillard, écoute encore.

Tu as bien souffert aussi lorsque, il y a quelques jours, ton petit-fils, ce Maurice que tu aimais si fort, est parti pour une expédition d'où il ne reviendra jamais, entre parenthèse, car il est frappé lui aussi et bien frappé.

Il vous a quittés, cet enfant, par désespoir d'amour.

Hé bien, sais-tu pourquoi Gilberte, sa fiancée, lui a signifié un jour que tout entre eux était rompu ?

Non, n'est-ce pas... Moi, je vais te le dire.

Gilberte venait d'apprendre que M. Pélissier-Lagarde, le père de celui qu'elle devait épouser, que M. Pélissier-Lagarde, ton fils, vieillard, avait assassiné sa mère.

— Des preuves ! des preuves ! démon, vociféra le paralytique.

— Ah ! ah ! tu souffres, vieillard !

Des preuves, j'en ai donné à ce moment à Gilberte, et je pourrais te les fournir aussi ; mais tu sens bien que c'est inutile...

La fuite de Gilberte suffit... Gilberte la pauvre enfant.

Et, s'interrompant, le farouche sectateur de Kâli s'exclama avec une nuance d'attendrissement :

— Gilberte, ah ! du moins, celle-là, j'aurais voulu l'épargner, car elle ne t'était rien, mais il lui a fallu suivre sa destinée.

Gilberte, continua-t-il, fille adoptive de Mme de Bukke, était l'enfant véritable d'une femme, une veuve, nommée Lucie Carrey, qui fut, voilà dix ans, assassinée un soir chez elle... par un prétendu voleur qui n'était autre...

— N'achève pas, n'achève pas, misérable, interrompit de nouveau avec violence le grand-père.

Mon... celui dont tu parles, ne connaissait pas, ne pouvait pas connaître cette femme.

La voix de Kâlouth se fit plus âpre encore pour dire :

— Comme tu souffres, vieillard, et que je suis donc heureux !

Prépare-toi à quelque chose de beaucoup mieux encore... Je vois, du reste, que tu te rappelles parfaitement l'assassinat en question...

On en fit grand bruit à l'époque sous le nom de crime de la rue Legendre, mais l'assassin ne put être découvert.

Nous avions, ton fils et moi, trop bien pris nos précautions.

Je vais donc te faire connaître comment ton fils, dans cette circonstance, a opéré...

Et l'Indou s'acharna à narrer, sans omettre la plus mince circonstance, l'assassinat de la veuve Carrey...

Le vieillard qu'il soumettait à cette effroyable torture, écoutait maintenant, la tête basse et sans rien dire, le long récit...

Quant à Lise, hébétée, brisée, anéantie par ces invraisemblables émotions, elle ne percevait plus, des paroles de Kâlouth, que des mots sans suite dont son esprit obscurci ne pouvait comprendre le sens.

— Eh bien ! vieillard, qu'en dis-tu ? interrogea, quand il eut terminé, l'Indou impitoyable...

M. Pélissier ne daigna pas lever la tête et resta silencieux.

Alors, Kâlouth s'approcha de lui et, le touchant au front :

— Je te parle, vieillard, répéta-t-il, je te demande si tu trouves que ton fils est assez joli dans son espèce.

Voyons, dois-je te servir encore quelque chose ?

Réponds, vieillard, réponds...

Sous cet attouchement, sous cette suprême injure du serviteur, le paralytique avait levé la tête et fait un geste de terrible courroux.

— Je dis, laquais, tonna-t-il, je dis que tu as raison de vouloir me tuer, et que j'en sais déjà trop...

Allons, tue-moi donc, lâche bandit, et finis cette torture...

L'Indou n'avait eu que le temps de se retirer pour ne pas être atteint au visage par le poing de sa victime.

Avec une affreuse grimace, où l'ironie le disputait à la haine, il répliqua :

— Tu seras satisfait, vieillard... tout à l'heure, car je ne t'ai encore dit que le moins intéressant...

Te plairait-il de savoir de quelle façon Mme Carrey, la victime

de la rue Legendre, avait fait la connaissance de mon maître ?

Prête-moi toute ton attention, je commence ; mais ce sera un peu long, permets que je prenne un siège.

Kâlouth avança un fauteuil tout près du paralytique, s'assit, et, en ménageant avec une habileté infernale tous ses effets, débuta ainsi :

— Jadis, rue d'Ulm, 25 bis, au premier étage, habitait un homme, médecin de son état, et grand médecin ma foi, et à qui moi-même j'étais attaché, car il m'avait sauvé la vie dans mon pays...

Désires-tu connaître le nom de ce médecin, vieillard ?

M. Pélissier comprit qu'une nouvelle révélation plus terrible peut-être que les autres le menaçait.

Il leva vers son bourreau un regard chargé maintenant de résignation et murmura :

— Inutile ! gredin, ce médecin était mon autre fils !...

Tu veux me dire sans doute que, celui-là aussi, tu l'as assassiné pour le récompenser de ses bienfaits.

— Oh ! oh ! siffla l'Indou, tu n'y es pas, vieillard, et s'il s'agissait d'aussi peu de chose, je n'aurais pas gardé cela pour la bonne bouche.

J'ai à t'offrir mieux, beaucoup mieux...

Ecoute... Ton fils Georges, le docteur en question, aimait en secret sa belle-soeur, Mme Pélissier-Lagarde.

Ce fut pour moi une vraie chance que cet amour... sans lui, en effet, je ne sais guère comment j'en aurais pu arriver à mes fins.

Admire maintenant combien il m'a été utile.

C'est pour échapper à son amour, qu'il croyait coupable, que ton fils s'était expatrié.

C'est pour satisfaire cet amour qu'il est, sur mes instigations, revenu en France.

C'est par cet amour que j'avais résolu d'opposer tes deux fils l'un à l'autre.

C'est cet amour enfin qui a mis dans la main de celui qui survit l'arme des fratricides.

Le pauvre vieux, quoique préparé à ce nouveau coup, ne put retenir un mouvement d'horreur.

Il montra à son persécuteur un visage qu'une souffrance à nulle autre pareille convulsait lamentablement...

Tout autre que le fanatique assurément en eût été remué.

— Ah ! tu souffres, vieillard, se contenta de répéter après une pause calculée l'atroce personna-

ge... Je me venge bien, n'est-ce pas ?

— Si tu avais eu à te venger de moi malheureux, tu pourrais être en effet satisfait pleinement, car je ne pense pas que jamais cruauté ait pu égaler la tienne, mais de qui te venges-tu, je te le demande encore une fois...

Ce ne peut être de moi, je suppose... Je suis bien certain de n'avoir jamais eu ni l'intention, ni la possibilité de te faire aucun mal...

D'un bond l'Indou fut debout, et avec une fureur qui croissait à chaque mot, il s'écria :

— De qui je me venge ? C'est toi, vieillard, qui ose me le demander !...

Tu ne m'as pas fait de mal, dis-tu ?

Aurais-tu oublié l'Inde... Cawnpore... et la nuit terrible du 17 juin 1857...

L'arme que voici se chargera dans un instant de te rafraîchir la mémoire...

Auparavant, laisse-moi achever, car j'en suis loin encore.

Ce disant, Kâlouth brandissait sous le nez de l'ancien consul le pistolet dont il avait déjà menacé Lise, tout à l'heure, un pistolet à la crosse ouvragée, au double canon rehaussé d'or, dont nos lecteurs connaissent bien la description.

A sa vue, M. Pélissier parut faire un violent effort de souvenir.

Mais il n'arrivait pas à comprendre quel rôle pouvait bien jouer, dans le drame naturel, ce pistolet qu'il reconnaissait bien, il est vrai, pour celui qu'il avait donné jadis à Georges, l'autre étant perdu lorsque celui-ci était parti pour l'Inde, y étudier le choléra...

Kâlouth, du reste, continuait :

— Oui, ma foi, vieillard, un de tes fils a tué l'autre, et c'est de ce moment que datent tous les malheurs de votre famille...

Mais vraiment tu n'es pas curieux, car tu ne me demande pas à moi qui brûle de te renseigner, lequel des deux fut le mort, lequel est vivant...

L'âme de Kâlouth, desséchée par la haine, ne recelait assurément plus rien d'humain, car à cette minute les traits du martyr revêtirent une expression d'angoisse qui eût amolli le plus féroce.

Un éclair de folie avait passé sur le visage du vieillard dont l'esprit d'un seul coup venait d'embrasser la longue série d'horreur que les dernières paroles de son bourreau faisaient deviner.

Ses yeux, dilatés à l'extrême par un effort intellectuel poussé au paroxysme, semblèrent interroger avidement l'homme qui le torturait ainsi.

Il ne put que répéter en balbutiant les derniers mots entendus :

— Comment?... comment as-tu dit?... lequel est mort?... lequel est vivant !...

Est-ce?... Ah! grand Dieu !...

Jacques! Jacques!... mon cher fils...

Il porta la main à sa gorge...

Il étouffait, et Kâlouth put craindre un instant que cette âme si cruellement torturée ne s'échappât toute seule, avant le moment qu'il avait, lui Kâlouth, choisi.

Cela eût déjoué en partie ses atroces calculs.

Il s'approcha vivement du fauteuil de l'impotent qui paraissait être prêt à se raidir dans le dernier spasme, celui qui vous libère à jamais de la souffrance.

— Hé! hé! vieillard, prononça-t-il — et sa voix s'altérait profondément — vieillard, pas encore.

J'ai bien des détails encore à te donner...

Ce disant, il avait tiré de sa tunique une petite fiole qu'il déboucha prestement.

Il s'apprêtait à la mettre sous les narines du pauvre homme, mais celui-ci, galvanisé pour ainsi dire par la crainte de l'odieux contact qui le menaçait, repoussa vivement la main parcheminée de l'Indou.

Se redressant avec noblesse, M. Pélissier rejeta ses longs cheveux en arrière et avec une indignation superbe s'écria :

— Arrière, scélérat, arrière ! ou finis-en tout de suite! Mais, moi vivant, tu ne me saliras pas de ton approche...

Sans hâte aucune, Kâlouth se retira et se rassit.

A ce moment un bruit sourd retentit... La porte d'entrée du pavillon venait de se fermer.

L'Indou tourna la tête avec une nuance d'inquiétude, tandis

qu'une lueur d'espoir passait sur le visage du paralytique.

Qui pouvait venir là ?...

Était-ce un secours providentiel ?

— Serait-ce déjà lui? murmura le terrible personnage.

Lui, dans la pensée de Kâlouth, c'était Pélissier-Lagarde.

Mais non, il n'était pas encore minuit.

Du reste, un murmure de voix, des piétinements, décelaient la présence de plusieurs personnes.

La main de Kâlouth se crispa sur la crosse de son pistolet.

Il avait, certes, tout le loisir de tuer les deux victimes qu'il tenait encore à sa discrétion.

Non, mille fois non... pas ainsi. La vengeance si bien préparée, si longtemps caressée, couvée pour ainsi dire, des ans, et des ans, sa vengeance ne serait pas complète.

Puis, cette âme de bronze avait fixé, pour le dernier acte de la tragédie, une certaine mise en scène: il fallait que les choses s'accomplissent de cette façon-là, et non autrement.

Une seconde lui suffit pour prendre une décision.

Il remit son pistolet à sa ceinture et bondit jusqu'à la porte du salon.

Une exclamation de rage lui échappa.

La clef n'était pas à la serrure.

Mais un meuble, une lourde armoire en noyer massif, se dressait là tout près, contre un panneau.

La traîner en travers de la porte fut pour Kâlouth l'affaire d'un instant.

Cet instant néanmoins fut trop long.

Paul Villars et Gilberte faisaient irruption dans la pièce.

Kâlouth avait bien prévu que les deux amis se lanceraient à la poursuite de Lise.

Mais il ne supposait pas qu'ils vengeance ne serait pas complète, pussent aller aussi vite et il comptait que lors de leur venue, tout pour lui serait terminé.

D'un bond, Gilberte s'élança vers Lise étendu sur le divan, à demi-morte de terreur.

— Lise, ma petite Lise, murmura-t-elle en l'entourant, nous sommes là, nous te sauverons...

Paul se jeta sur l'Indou, mais celui-ci, tirant son pistolet de sa ceinture, en dirigea le canon vers Mlle Le Quesne et prononça froidement :

— Si vous portez la main sur moi, je tue votre fiancée.

Il touchait presque le divan, son doigt pressait la détente.

— Grâce pour elle, râla le para-

lytique, il la tuerait comme il le dit, ce monstre !

Le compositeur, médusé, arrêta son élan furieux.

Kâlouth, sans perdre de vue aucun des gestes du jeune homme, prononça :

— Vous êtes venu, vous avez eu tort... car il va se passer ici d'effroyables choses, et vous ne pourrez rien, car je suis le plus fort.

Toi, Gilberte, je t'avais épargnée; pourquoi t'es-tu de nouveau placée sur mon chemin ?

Toi, jeune homme, que viens-tu faire ici ?

— Mais laissez-moi désarmer ce sauvage, hurlait Paul au comble de la colère.

Il est fou, il va tous nous massacrer.

— Je t'ai dit que j'étais le plus fort et c'est vrai, car j'ai deux victimes sous la main au lieu d'une... Ces deux jeunes filles mourront si tu fais un pas vers moi...

J'ai à parler au vieillard encore... je comptais être seul avec lui, vous avez voulu entendre aussi; soit, écoutez !

M. Pélissier serra violemment la main du compositeur.

— Vous n'avez pas d'armes, vous ne pouvez rien, attendons!

Sans s'éloigner du divan où les deux jeunes filles se tenaient enlacées, blêmes et frissonnantes devant cette épouvantable scène, Kâlouth reprit :

— Je me venge, c'est juste; vous ne savez pas, vous autres, il est bon que je vous explique...

Je me venge, et quand vous êtes survenus, jeunes gens, j'expliquais au vieillard que c'était de lui que je me vengeais...

Je lui racontais comment, depuis des années, s'exerçait cette vengeance, vous m'avez interrompu... écoutez tous deux, cela vous intéressera... Vous apprendrez de la sorte comment dans ma patrie on reconnaît le mal, comment on se souvient, comment on châtie...

Je suis le maître de vous tous, ce soir.

Tu ne crieras pas, jeune homme, car un cri échappé de tes lèvres tuerait ces deux femmes... Je suis tranquille... Lorsque j'aurai dit ce qu'il faut, je ferai ce qu'il faut, ce que j'ai juré de faire, et après que m'importe? je ne crains pas de mourir! J'irai joyeux vers Kâli, puisque les victimes dès longtemps choisies par moi, je les lui apporterai dans la mort...

— Il est fou, murmurait Paul épouvanté... il est fou... mais il n'en est que plus dangereux, car

il dit vrai, nous sommes en son pouvoir...

— Attendons, répéta le paralytique; il est impossible que personne ne survienne, Trubert va venir... A vous deux vous pourrez essayer la lutte...

Kâlouth n'entendait que ce mot; attendons, un sinistre sourire éclaira son visage.

— Oui, fit-il, oui, tu as raison, vieillard, attends !

Attends et écoute... écoutez tous.

Je te disais, vieillard, que de tes fils l'un a tué l'autre et cela parce que l'un Georges, était le rival de l'autre.

Lequel crois-tu avoir sous les yeux? Est-ce Jacques, est-ce Georges ?

— A mon tour, je crois que je deviens fou! balbutiait le père Pélissier.

— Souviens-toi, vieillard.

Jacques était bon, noble, généreux, il adorait sa femme et son fils, il chérissait sa pupille Lise Le Quesne... il te respectait et t'honorait, c'était enfin une excellente nature, droite, franche, ouverte.

Georges, lui, était sombre, taciturne, ombrageux... vous l'appeliez sauvage !...

Souviens-toi! souviens-toi bien! subitement, un jour, le docteur Georges est mort... Las de la vie, il s'est suicidé !...

Ton fils Jacques est allé lui rendre les devoirs suprêmes, l'ensevelir, enfouir son corps dans la terre, comme vous faites ici...

Ton fils Jacques seul... oh! souviens-toi !...

Depuis ce moment, le malheur a fondu sur les tiens... ton fils Jacques s'est transformé; c'est lui qui est devenu sombre, taciturne, sauvage... il semble que l'âme du mort est passée en lui...

Il se ruine comme Georges s'est ruiné, je le conseille et il devient criminel... cela, tu le sais, puisque tout à l'heure, je t'énumérais ses crimes...

Voyons, réfléchis, crois-tu que Jacques, Jacques qui était si bon, se soit ainsi subitement transformé ?...

Demande à Mme Anne, ta belle-fille, si depuis l'heure où son beau-frère est mort, elle a cessé de pleurer... demande-lui si depuis ce moment son mari aimé a partagé sa couche... si une invincible répugnance ne l'a pas physiquement éloignée de lui tout à coup ?...

(A suivre)

L'IVROGNERIE ARRETÉE!

par la Prescription Salvator.

Beaucoup d'ivrognes rendus sobres. Centaines de témoignages de reconnaissance. Salvator est la cause que les ivrognes n'aiment plus la boisson. Insidipe—Anodin. Donné au souffrant à son insu. Succès assuré.

Toute femme, toute mère peut administrer ce remède à son mari ou à son fils avec l'assurance que cette découverte merveilleuse enlèvera tout goût pour la boisson. Et ceci entièrement à l'insu du malade.

Un échantillon gratis vous sera envoyé sur demande dans une enveloppe unie et cachetée. Adresse:—

THE SALVATOR REMEDY CO.
76 Roncesvalles Ave. Toronto

NOUVEAU ROMAN LITTÉRAIRE DU "SAMEDI"

LE MUSICIEN AVEUGLE

Par VLADIMIR KOROLENKO

No 2 (Suite)

II

Elle-même s'arrêta un moment tout attendrie à l'audition de ces chants berceurs que l'on n'entend que dans l'Ukraine, puis elle se dirigea, tranquilisée, vers l'allée où l'oncle Maxime méditait solitaire sur son banc favori.

— Iokhim joue vraiment bien, pensait-elle, et n'est-il pas étrange que ce rustre aux dehors grossiers cache en son âme tant de sentiment, et du plus raffiné !

III

En effet Iokhim tirait de son flageolet de bien jolies romances. Le violon aussi lui était familier, et le dimanche, au cabaret du village, personne n'exécutait avec plus de verve les airs de la Kosake et de la Cracovienne. Assis en tailleur sur une table dans le coin des images, serrant l'extrémité de son instrument sous son menton rasé de frais, son haut bonnet crânement planté sur la nuque, il faisait se trémousser sur les cordes soigneusement tendues un archet au bois tout biscornu, et alors ma foi nul chrétien dans la salle n'eût pu tenir en place. Jusqu'au petit juif borgne et bossu qui l'accompagnait avec sa contrebasse, tout le monde s'épanouissait. La contrebasse primitive semblait à tout moment sur le point de voler en éclats, tant l'instrumentiste multipliait les efforts pour suivre de ses notes graves les sautilllements alertes et guillerets de la chanson exhalée du violon. Et le vieux Iankiel secouait sa tête chauve coiffée de la calotte classique, dandinait ses épaules trop hautes, se tortillait machinalement selon le rythme si follement joyeux. Qu'était-ce alors des autres, des représentants de ce peuple chrétien chez qui de temps immémorial les pieds sont faits de telle sorte, qu'aux pre-

RESUME DU CHAPITRE PRECEDENT

Une jeune femme met au monde un enfant aveugle. L'oncle Maxime, vieux militaire invalide, s'attache au malheureux enfant et développe le goût étonnant qu'il montre pour la musique.

miers sons d'un air de danse ils se mettent à trépigner en mesure ?

Mais depuis le jour où Iokhim s'était amouraché de Marfa, une fille en service chez un propriétaire du voisinage, il avait, au grand désespoir de toute la jeunesse villageoise, délaissé son violon. Il est vrai, celui-ci n'avait pu toucher le cœur de Marfa, qui avait préféré au gai ménestrier un Allemand, son camarade d'office. La face bleuâtre de ce laquais lui avait paru plus belle que les joues roses du paysan. On ne voyait plus Iokhim au cabaret, même aux jours de fêtes carillonnées. Il avait accroché l'instrument à un clou dans l'écurie, et voyait avec une complète indifférence l'humidité faire craquer les cordes l'une après l'autre. Pourtant celle-ci en se cassant rendaient une plainte si langoureuse, que les chevaux en hennissaient de compassion, tournant la tête avec des mines étonnées vers le cruel propriétaire du violon.

Pour remplacer son premier instrument, Iokhim avait acheté, à un de ces montagnards qui descendent des Karpathes au printemps pour colporter dans les campagnes les objets qu'ils ont façonnés durant les longues veilles d'hiver, à un *goral*, une *doudka* en bois de sureau. Il trouvait que les sons discrets, tendres et mélancoliques de cette espèce de flûte de Pan étaient plus en rapport avec son âme destinée, et qu'ils exprimaient mieux que tout violon la peine de son cœur méconnu.

La *doudka* cependant trompa ses espérances. Il avait beau l'essayer de toutes les façons, raccourcir un tuyau par ci, en entailler un autre par là, la mouiller copieusement pour la faire ensuite sécher au soleil, la suspendre à l'auvent de la fenêtre du grenier pour que la brise l'ha-

bituât au souffle, le flageolet de la montagne ne cédait pas à l'homme de la steppe. Là où il fallait du chant, le maudit instrument sifflait, exhalait des sons criards, quand Iokhim cherchait en effet de vague trémolo. Enfin, las de tentatives infructueuses, pestant contre les gorals et persuadé que nul d'entre eux n'était capable de fabriquer un bon flageolet, il résolut de s'en confectionner un de ses propres mains.

Plusieurs jours durant on le vit errer, les sourcils froncés, par les prés et les marais. A chaque instant il s'arrêtait devant une ramille ou un ajonc, l'examinait attentivement, le coupait, l'examinait encore, enfin le rejetait. Apparemment il avait de la peine à trouver ce qu'il lui fallait. Mais voilà qu'il rencontra, sur les bords peu boisés d'un ruisseau paresseux, un bouquet de sureaux qui se penchaient songeurs au-dessus de la limpide profondeur de l'eau. Iokhim, écartant les branches avec précaution, regarda autour et même au-dessus de soi, et comprit que c'était là ou nulle part qu'il fallait découvrir son affaire. Il prit comme toujours une baguette bien droite, puis une autre, et une autre encore, et finit par en garder une qui semblait décidément remplir toutes les conditions voulues.

Il tailla l'embouchure avec un soin méticuleux, chassa la moelle à l'aide d'un fil de fer rougi au feu puis introduit au cœur du bois, d'abord dans un sens et ensuite dans l'autre, boucha hermétiquement l'extrémité, pratiqua six ouvertures rondes, sans compter une septième, découpée en profondeur, avec une fine lamelle ménagée pour la boucher à demi, l'exposa telle quelle une semaine entière au vent et au soleil. Après quoi il égalisa l'extérieur avec son couteau, le polit avec du verre pilé, y sculpta

quelques arabesques, arrondit le bout opposé à celui où il devait placer ses lèvres. Enfin le moment vint de l'éprouver. Il exécuta un fragment de gamme, mais aussitôt s'interrompit, secoua la tête, et cacha l'instrument dans son grabat. Il ne voulait pas se livrer à son premier essai au milieu des turbulences du jour.

A dater du soir qui suivit, on entendit sortir de l'écurie, à tous les couchers du soleil, les notes douces et les frêles trilles du nouveau flageolet. Iokhim était dans l'extase. C'était son âme qui chantait par ce rustique tuyau de sureau; les sons que rendait celui-ci ne venaient pas de la bouche, mais bien du cœur de Iokhim, chaque battement d'aile de sa peine passait dans le flageolet pour s'élever tout triste dans l'air du crépuscule. Et il semblait au pauvre musicien que son sang se réchauffait un peu, et que la nature, sous l'influence de la tendre romance, se montrait moins insoucieuse de son mal.

IV

Iokhim était positivement devenu amoureux de sa *doudka*, et il y avait entre elle et lui une véritable une de miel. Le jour, il n'était pas moins ponctuel dans ses fonctions de palefrenier, menait les chevaux à l'abreuvoir, les attelait, conduisait la *bârinia* et Maxime. Mais le soir il oubliait le monde entier pour son flageolet. L'image même de Marfa pâlisait; le souvenir du joli visage aux noirs sourcils avait peu à peu fini par s'embuer dans ses contours et ses traits, il n'avait plus dans la rêverie de Iokhim que tout juste assez de présence pour maintenir les chansons de la *doudka* dans une vague mélancolie.

Un soir donc, il était étendu sur son lit dans l'écurie, et son être allait se fondant dans les suaves mélodies, lorsque brusquement il se souleva. Il venait de sentir comme une menue main palper rapidement son visage,

(Suite à la page 28)



Facile
à faire du
bon pain
avec les
**GALETTES
DE
LEVAIN
ROYAL**
DIRECTIONS COMPLETES
A L'INTERIEUR
DE CHAQUE PAQUET.
LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC

Dorées, Tendres, Savoureuses,

cuites au four comme chez-
nous, vous aimerez les

**Fèves au Lard
HIRONDELLE**

Aussi délicieuses que le Macaroni
HIRONDELLE.



HIRONDELLE

Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des
Femmes et des Enfants.

1680, RUE ST-HUBERT

Tel Ex 2177 - - Montréal.

Les cors ne peuvent résister quand le
Holloway's Corn Remover leur est appli-
qué parce qu'il pénètre à la racine et tue
la croissance.

LE FLEM

En vente partout: - - - 10 sous

LE MUSICIEN AVEUGLE

(Suite de la page 27)

glisser jusqu'à ses mains à lui, puis tâter timidement le tuyau de bois. Et il entendait auprès de lui une haleine courte et saccadée.

— De Dieu ou du diable? s'écria-t-il.

Et il se signa précipitamment. Mais presque aussitôt un rayon de lune lui montra à son chevet le petit aveugle qui tendait les bras vers lui.

Lorsqu'une heure après la maman voulut voir comment dormait son fils, elle fut épouvantée sur le coup de trouver vide le petit lit, mais l'instant qui suivit, elle comprit d'instinct où était allé le bébé.

Iokhim fut bien confus quand il aperçut au seuil de l'écurie la bérina souriante arrêtée à l'écouter jouer et à regarder Pierre, que le paysan avait soigneusement enveloppé dans sa pelisse, et qui, assis sur le lit, la physiologie illuminée, aspirait avec ferveur les notes légères et douces exhalées de la doudka.

V

Dès lors chaque soir l'enfant se rendit à l'écurie auprès de Iokhim. Jamais il ne lui venait à l'esprit de demander que la doudka jouât quoi que ce fût dans la matinée ou l'après-midi. L'agitation du jour excluait sans doute, dans son imagination, la possibilité, soit d'exécution, soit d'audition, des mélodieuses romances. Mais dès que se couchait le soleil, l'impatience le prenait de courir chez le palefrenier. Le thé du soir, puis le souper, lui annonçaient l'approche du moment tant désiré. Sa mère, qui, sans se rendre compte du motif, n'aimait guère toutes ces séances musicales, se trouvait incapable d'interdire au petit aveugle cette satisfaction d'écouter de près les airs joués par Iokhim sur son rustique flageolet, satisfaction si minime en soi, et qui pourtant semblait immense pour lui.

L'heure passée dans l'écurie devint la plus heureuse du bébé. La jeune femme ne constatait pas sans une vive inquiétude que le souvenir de la séance de la veille et l'attente de la séance du soir possédaient Pierre depuis son réveil jusqu'à l'instant où il se précipitait sur le lit de Iokhim. A ses caresses, maintenant, il répondait presque distraitement, et quand elle le serrait dans ses bras, il babillait sur la chanson entendue le soir précédent.

Elle se rappela alors que, jeune fille, elle avait touché du piano. Mais comme ce genre d'étude se rattachait indissolublement dans sa mémoire à la personne de sa hargneuse institutrice allemande, Mlle Klaps, elle l'avait pris en aversion, et tout à fait abandonné dès son mariage, c'est-à-dire dès sa délivrance de Mlle Klaps. Mais voilà que, devant la jalousie ressentie à l'égard de ce Iokhim, qui accaparait ainsi l'esprit de l'enfant avec ses airs champêtres, tout ressentiment Mlle Klops ne tenait plus debout. Et puis ces romances ukrainiennes sont si jolies! En dépit d'elle-même, la jeune femme leur était attentive, et elle se laissait envahir par leur charme; et d'autres, que Iokhim ne pouvait connaître, se réveillaient en elle.

Elle pria son mari de lui acheter un piano, et le bonhomme acquiesça. Seulement, pour aller acheter l'instrument et le transporter de la ville en ce fond de campagne, il ne fallait pas moins de deux à trois semaines. Et pendant ce temps, à l'écurie, chaque soir, vibraient les chansons populaires, et Pierre, dès les premières notes, s'élançait sans plus même attendre la permission.

Il écoutait avidement, et se gardait bien d'interrompre le musicien. Ce dernier s'arrêtait-il, deux ou trois minutes s'écoulaient silencieuses, puis la poignante admiration de l'enfant se changeait en une ardeur étrange. Il s'emparait du flageolet avec des tressaillements dans les mains, et l'approchait de ses lèvres. Sa respiration était trop haletante pour qu'il tirât du tuyau de bois autre chose que des sons tremblants et voilés.

Il ne tarda pas cependant, avec l'aide de Iokhim, à savoir manier l'instrument. Le palefrenier lui plaçait les doigts sur les ouvertures, et, bien que la petite main eût du mal à s'écarter suffisamment, Pierre modula bientôt la gamme.

Chaque note avait pour lui une physionomie particulière, une sorte de caractère individuel, et il n'hésitait plus à retrouver le trou où vivait chacune d'elles. Parfois, lorsque Iokhim faisait courir ses doigts le long du tuyau, l'enfant, machinalement, se mettait aussi à mouvoir les siens selon les notes qu'il pouvait saisir au passage.

VI

Enfin le piano arriva. Pierre, du milieu de la cour, écoutait les hommes de peine s'agiter pour

transporter la nouvelle «musique» qu'on lui avait annoncée. Décidément elle était très lourde, celle-là. Le chariot craquait sous son poids lorsqu'on la déchargea, et les hommes respiraient bruyamment. Quand, pour l'installer, on la déposa sur le parquet du salon, elle rendit un son bizarre, comme si elle eût menacé quelqu'un avec colère.

L'aveugle était péniblement impressionné. Il éprouvait plus que de la méfiance à l'égard de cet hôte à coup sûr méchant bien qu'inanimé. Cela lui faisait presque peur. Il se sauva au fond du jardin, trop loin de la maison entendre tapoter l'accordeur que l'on avait fait venir de la ville en même temps que la machine. Sa mère, du reste, ne l'envoya chercher que lorsque tout fut terminé.

Maintenant pourvue de ce piano de première marque, Anna Mikhaïlovna souriait à l'avance de son triomphe sur la doudka, si facile qu'il dût lui paraître. Elle était convaincue que Pierre allait oublier l'écurie, le palefrenier, le tuyau de sureau, et que dorénavant ses joies musicales ne lui viendraient plus que d'elle.

Pierre entra timidement, accompagné de l'oncle Maxime et de Iokhim, qui avait demandé la permission d'écouter la «musique d'outre mer» et qui demeura debout sur le seuil, les yeux baissés. Quand l'invalides et l'aveugle se furent assis, — le père, comme toujours, était aux champs, — la jeune femme arpégea quelques accords.

Il y avait un morceau qu'elle exécutait dans la perfection, jadis, sous la direction de Mlle Klaps. C'était naturellement quelque chose d'aussi bruyant que brillant, et qui exigeait dans le doigté autant de vélocité que de précaution. En le jouant dans une audition publique, elle avait obtenu un très grand succès. Elle retrouva le motif assez aisément, et son cœur débordait de plaisir.

Tandis qu'elle poursuivait le savant tapage, l'idée lui vint d'une victoire plus éclatante, plus décisive encore. Il lui fallait ramener à elle par une puissante impression ce cœur d'enfant que le misérable flûtiste du paysan avait pu entraîner un instant. Elle entreprit une des chansons ukrainiennes que Pierre se plaisait le plus à entendre sur la doudka.

Mais ses espérances furent vite déçues. L'instrument si compliqué élaboré par l'industrie viennoise ne pouvait lutter contre un tuyau de sureau coupé sur

la rive d'un ruisseau ukrainien. Le premier avait bien pour lui son bois précieux, ses cordes merveilleuses, l'ivoire de ses touches, et maintes autres richesses. Mais la doudka avait des alliés si formidables dans la nature natale ! Avant que Iokhim s'en saisît et lui brûlât le coeur avec un fer rouge, elle se balançait au bord du courant, toute tiède dans le bon soleil du Midi russe, toute enveloppée de caresses par le vent de la steppe. Et puis comment vouliez-vous que cet étranger d'outre-mer surpassât la locale doudka, quand la chanson de celle-ci avait apparu à l'enfant dans les vapeurs de la somnolence, affaiblie par la distance, adoucie par la tristesse de Iokhim, harmonisée avec le murmure mystérieux du soir d'été et rythmée sur le bruissement des vieux sapins.

Enfin, Anne Mikhaïlovna n'était point de la force de Iokhim. Certainement ses doigts effilés étaient plus prestes et plus légers que les gros doigts gauches du palefrenier. Mais celui-ci était plein de sentiment musical, et il disait sa propre peine, et il se tournait vers la nature. Et à la nature il répétait ce qu'elle lui avait appris, la sourde mélodie de la forêt et le fin chuchotement des hautes herbes de la steppe, et la chanson ancienne, simple et délicate, qui avait bercé sa toute petite enfance.

Soudain l'oncle Maxime heurta violemment le parquet avec sa béquille. Anna Mikhaïlovna tressauta et se détourna. Elle poussa un cri en voyant sur le visage de l'aveugle la même expression que lors de la première sortie du printemps, quand le pauvre bébé était tombé sans connaissance dans l'herbe.

Iokhim regarda Pierre avec compassion, jeta un coup d'oeil dédaigneux à la «musique d'outre-mer», et s'en alla, faisant sonner le parquet sous les gros clous de ses bottes.

VII

La jeune femme versa bien des larmes sur cette déconvenue. Elle qu'avait applaudie avec enthousiasme un public de choix, il fallait maintenant qu'elle fût vaincue, et par quoi, grand Dieu ! par le flûtiot du domestique des chevaux ! Elle se mit à excréter copieusement ce moujik de malheur, ce qui n'empêchait pas le petit Pierre de se précipiter dans l'écurie à chaque tombée de la nuit. Elle entr'ouvrait alors la fenêtre sans bruit, et prêtait, elle

aussi, une oreille attentive aux airs de la doudka. Car, en dépit du mépris affecté pour ce que tout haut elle appelait «ces serinades», elle était profondément pénétrée de leur charme aussi inexplicable qu'irrésistible. Et elle avouait dans son fort intérieur qu'elles offraient un saisissant caractère d'originalité, une directe inspiration de la nature, en un mot une poésie, dont la subtile griserie ne se saurait apprendre d'aucune Mlle Klaps.

En effet, le mystère de cette poésie résidait précisément dans une parfaite corrélation entre l'âme des générations d'antan et l'immuable nature, où les notes de la doudka allaient réveiller cette âme à jamais latente. Peu importait donc que le musicien fût grossier sous tous rapports, pourvu qu'il fût né, et n'eût pas un jour cessé de vivre, au milieu de cette nature, et pourvu qu'il recelât en lui ne fût-ce qu'une étincelle de l'âme séculaire de sa race.

Et Anna Mikhaïlovna oubliait la misérable souquenille de Iokhim, son caftan tout souillé et empuanté de cambouis, et, rêveuse, il lui semblait apercevoir, à travers les chaudes vibrations du crépuscule d'été, la mine bon enfant du pauvre hère, le regard très doux de ses petits yeux gris, et son sourire à la fois timide et malicieux sous ses grosses moustaches pendantes.

Souvent néanmoins une rouleur de honte et de colère lui montait aux joues, à la pensée de cette rivalité entre elle et son domestique ainsi élevé au même niveau, rivalité dont le coeur du bébé était l'enjeu, à la pensée surtout que la victoire eût échappé à ses efforts maternels.

Au-dessus d'elle les arbres se chuchotaient de branche à branche des choses peut-être moqueuses. L'azur du ciel se peuplait peu à peu de joyaux scintillants, l'ombre lentement s'épaississait, et, aux accents mélancoliques de la doudka, une tristesse vague envahissait la jeune femme.

Ainsi Iokhim possédait un exact sentiment de l'ambiance, et de l'heure, et des âges en allés, et des palpitations du coeur humain. Et elle, n'en avait-elle donc pas même une gouttelette ? Pourtant, cette angoisse qu'elle éprouvait, ces larmes silencieuses qui roulaient une à une de ses yeux... Était-ce si peu, cet amour absolu pour son pauvre petit aveugle, puisque celui-ci s'enfuyait d'elle ! Ne trouverait-elle pas dans cet autre sentiment le secret de procurer à son enfant

un aussi magique plaisir que celui qui l'attirait auprès de l'homme à la doudka.

Elle se rappela la souffrance trahie par le visage du bébé à l'audition de son jeu sur le piano, et elle pleura plus abondamment, la gorge étreinte d'amers sanglots.

La cécité de son enfant était devenue pour elle une douleur permanente, presque une torture physique. Sa tendresse allait s'exaltant de jour en jour, elle était tout entière possédée de cette passion, qui reliait comme par un fil invisible son coeur inquiet à la moindre manifestation de malaise chez son fils. Voilà pourquoi ce qui eût excité seulement le dépit de toute autre personne, cette rivalité avec l'épaysan musicien, avait pris chez elle d'extraordinaires proportions de colère et de jalousie.

VIII

Les jours s'ajoutaient aux jours, et aucun d'eux n'apportait de consolation pour Anna Mikhaïlovna.

Soudain, un certain soir, il sembla à la jeune femme que vibrât en elle, avec l'accent le plus authentique, au moins l'une des mélodies de la doudka. Elle se prit à espérer et s'approcha du piano. Mais, au moment de l'ouvrir, un sentiment de méfiance de soi-même l'arrêta. Elle revoit par la pensée le bouleversement des traits du bambin et le regard dédaigneux du moujik. Il en fut ainsi à plusieurs reprises, et elle s'éloigna sans avoir même effleuré l'ivoire.

Le lendemain cependant, dans l'après-midi, comme l'enfant était à jouer au bout du jardin autour de l'oncle Maxime, elle se risqua à exécuter en sourdine la romance ukrainienne. Au début elle n'était guère satisfaite; les sons jaillis sous ses doigts étaient aussi étrangers que possible à ce qui chantait au tréfond de son être. Puis les accords, le rythme, le ton, et enfin l'accent, serrèrent le thème rustique de plus en plus près, et ma foi, les leçons inconscientes du paysan aidant, et d'avantage encore l'amour du bébé, un moment vint où elle sentit qu'elle égalait la délicate virtuosité de Iokhim. Et chaque jour dès lors, au lieu des tapageurs et pédants morceaux du genre Klaps, elle ne joua plus que les douces chansons de l'Ukraine, et celles-ci en épandant leur mélancolie par les sombres pièces de la

(Suite à la page 30)

Mine à Poêle Nonsuch
Liquid et Pâte
Donne un Poli Rapide Qui Dure Longtemps
Fabriqué en Canada
Nonsuch Limited - Toronto

Dorées, Tendres, Savoureuses,

cuites au four comme chez-nous, vous aimerez les

Fèves au Lard HIRONDELLE

Aussi délicieuses que le Macaroni HIRONDELLE.



HIRONDELLE

Demandez le Livre de Brock sur les Oiseaux
Tout amateur d'oiseaux devrait avoir ce livre intéressant et instructif—42 illustrations, 280 pages. Il traite des oiseaux en cage—il enseigne comment les nourrir, les élever et les garder en bonne santé. Nous enverrons ce livre et un échantillon du "Grain Brock pour Oiseaux," suffisant pour l'alimentation pendant une semaine—et, en plus, un échantillon du Régal Brock pour Oiseaux, le tout gratuit, si vous employez ce coupon et envoyez 10c. Envoyez-le dès aujourd'hui.

Deposez ce Coupon à la Poste
Messieurs NICHOLSON & BROCK, LTD., D
125 rue George, Toronto 2.
Messieurs: Veuillez trouver ci-inclus 10 sous pour le Livre de Brock sur les Oiseaux, un échantillon du Grain Brock pour Oiseaux, et du Régal Brock pour Oiseaux tel qu'annoncé?
Nom.....
Adresse.....

Borden's ST. CHARLES EVAPORATED MILK
Une boîte haute (avec égale partie d'eau) donne 4 tasses de lait pur, crémeux. Indispensable pour bien cuisiner. Demandez à la cie Borden Limitée, Montréal, son Livre de Recettes, Grátis.

LAIT ST. CHARLES de Borden.

LE MUSICIEN AVEUGLE

(Suite de la page 29)

vieille maison, amollissaient le cœur de la pauvre mère.

Un soir, enfin, elle osa se jeter dans la lutte ouverte. Une véritable joute s'engagea entre la demeure des maîtres et l'écurie. Autour du toit de celle-ci voltigeaient les trilles légers exhalés du tuyau de bois, et par les fenêtres grandes ouvertes du salon, les accords arrachés au piano couraient à leur rencontre, crânement bien qu'en frémissant un peu.

D'abord ni Pierre ni Iokhim ne voulurent prêter la moindre attention à la « musique d'outre-mer », contre laquelle chacun d'eux avait son genre de prévention. L'enfant fronçait les sourcils et, en s'impatientant, disait à son ami, dès que celui-ci s'arrêtait :

— Joue, mais joue donc !

Cete fois personne ne céda. Le soir suivant, Iokhim s'interrompait plus fréquemment. Le surlendemain, il joua omis encore, et Pierre, les oreilles décidément distraites du côté de la maison, oubliait déjà de le gourmender. Le palefrenier s'attristait bien un peu. Mais il murmurait :

— C'est beau tout de même !

En prenant le petit aveugle dans ses bras, il traversa la cour à pas de loup et vint écouter sous les fenêtres du salon.

Anna Mikhaïlovna constata que se taisait complètement son rival le flûtiste.

C'était le triomphe ! Son cœur en battit à éclater.

Et en même temps s'envola le ressentiment qu'elle avait voué à Iokhim. Elle était si heureuse, et il était si évident que ce bonheur lui venait de cet homme qui, sans s'en douter, lui avait appris le moyen de ramener à elle son enfant, et de procurer à celui-ci de multiples sensations de jouissance.

IX

Le lendemain matin, Pierre entra au salon avec une timide curiosité. Il n'y avait pas pénétré depuis que « l'hôte » venu de la ville s'y était installé avec ce bruit si désagréable. Les mélodies de la précédente soirée, en conquérant son attention, avaient complètement changé ses sentiments à l'égard de l'instrument. Il alla lentement vers celui-ci, et, arrivé à peu de distance, s'arrêta, prêtant l'oreille. Il était seul. Sa mère, assise au fond de la pièce

voisine, le regardait par la porte ouverte et, retenant sa respiration, épiait chacun de ses mouvements et chaque expression de sa nerveuse physionomie.

Il fit encore deux ou trois pas en avant, se pencha, étendit la main, rencontra la surface lisse de la caisse. Aussitôt il la retira, inquiet. Puis il réitéra ce geste par deux fois, et enfin s'approcha tout à fait. Il commença à étudier les dimensions et les formes, se courbant vers le parquet pour palper les pieds de l'instrument, longeant les trois côtés libres, promenant sa main sur le couvercle.

Ses doigts tombèrent sur les touches polies, un son grave s'éleva tremblotant. L'enfant, immobile, l'écouta longuement avec une visible émotion, et son ouïe suivait encore dans l'air les dernières vibrations alors que la mère ne les percevait déjà plus. Il pressa de nouveau la même touche, mais plus fort, puis, promenant la main au-dessus du clavier entier, appuya sur une note haute. Il laissait à chaque son tout le temps de se balancer, trembler et mourir dans l'air, et ses traits décelaient non moins de tension d'esprit que de complète satisfaction. Il était bien évident qu'il ne s'était jamais encore délecté autant qu'à l'audition de ces vibrations, et par cette immédiate dévotion des tons simples, éléments premiers de toute mélodie, se manifestait une pure vocation artistique.

Il semblait prêter à chaque son un supplément de qualités respectives. Sa main portait-elle sur une note claire et gaie, il levait sa face soudain animée, comme si d'un regard intérieur il eût accompagné l'ascension des ondes sonores vers les couches supérieures de l'atmosphère. Eveillait-il le confus bourdonnement d'une note opposée, il avait l'air de chercher à quel endroit du parquet s'était effondrée cette note en éparpillant ses derniers palpitements aux quatre coins de la pièce.

L'oncle Maxime, si singulier que la chose pût paraître, ne dissimulait pas la mauvaise humeur que lui causaient ces débuts musicaux. D'une part, il est vrai, l'invalidé était heureux que se fût chez l'enfant révélée si nettement une aptitude aussi incontestable, et que son avenir se précisât sitôt. Mais de l'autre, il éprouvait une pénible désillusion.

— La musique certes, est une force puissante pour dominer l'âme de la foule. Voilà cet aveu-

gle qui va réunir des ribambelles de belles dames et de beaux messieurs, pour leur jouer des valses, et des nocturnes, et des allégrettes, et des andantes, et que sais-je encore. Et tous ces gens vont tirer leur mouchoir pour se bouchonner les yeux à qui mieux mieux. Mais après?... quoi?...

Là se résumait toute l'idée que l'oncle Maxime se faisait de la Musique.

— Tant pis ! Au fait le pauvre petit n'a guère le choix ; qu'il se pose donc dans la vie par ce qu'il pourra. C'est égal, musique pour musique, j'aurais préféré le chant. Cela ne se contente pas en effet d'attendrir les auditeurs, cela présente des tableaux qui remuent, cela vous fait rêver d'action, vous allume du courage dans la poitrine.

Et tout bourru il se rendit le soir même à l'écurie pour dire à Iokhim :

— Imbécile, ne peux-tu donc chanter quelque romance au lieu de faire turlututu sur ton stupide flûtiste !

Bien que froissé dans la personne de sa doudka pourtant déjà suffisamment atteinte par la « musique d'outre-mer », le palefrenier entonna peu d'instants après une des chansons les plus populaires du pays :

Au penchant de la montagne le glaneur glane...

L'air est aigu, les finales sont prolongées à l'infini, et l'ensemble est comme imprégné de la mélancolie d'un passé lointain. Il n'y a là ni sanglant démêlé, ni geste héroïque ; ce n'est pas l'adieu du Kosak à sa bien-aimée non plus qu'un récit d'expédition à bord des légères *tchaïki* sur le Danube ou la mer Noire. C'est un croquis fugitif qui surnage dans la mémoire de la Petite-Russie, tel un rêve, ou le fragment d'une évocation d'un âge historique, de ce temps des aïeux qui a laissé si peu de traces, à part les *Bourhanes*, ces tumuli au-dessus desquels palpète à minuit le feu follet, et d'où sort parfois la sourde plainte de l'enseveli. Telle est cette chanson ukrainienne qui va, hélas, se chantant de moins en moins :

Au penchant de la montagne, le glaneur glane...
Et au pied de la montagne, les Kosaks viennent,
Voilà les Kosaks !

Et dans l'imagination de Iokhim cela prend corps. Il voit sur la verte montagne les bonnes gens se courber pour ramasser les épis d'or, et par la plaine il regarde défiler interminablement les escadrons après les escadrons dans les lueurs vermeilles du

couchant. C'est Doroschenko qui amène sa horde, la horde des Zaporozes. Les visages des cavaliers se confondent dans les ombres du soir... Et à mesure que chaque note de la chanson lentement chemine dans l'air, un Kosak surgit du crépuscule, passe, s'efface, bientôt suivi d'un autre...

Pierre écoutait gravement. La verte montagne des glaneurs évoquait pour lui la colline au pied de laquelle il avait entendu la rivière clapoter parmi les cailloux. Quant aux glaneurs et à la moisson, il savait déjà ce que c'était ; il lui semblait entendre le pas rythmique des hommes chargés de cette tâche, le sifflement de la faucille coupant les gerbes, le bruissement de celles-ci quand elles s'abattent.

Puis avec la chanson qui sautait à ce qui se passait dans la plaine, son imagination descendait au pied de la montagne. Le sifflement des faucilles se taisait, car les moissonneurs avaient beau continuer leur travail, Pierre savait qu'on ne pouvait plus les entendre, tant ils étaient haut dans l'espace. — plus haut que les sapins sur la colline, les sapins dont lui parvenait encore le murmure lorsqu'il s'asseyait au bord de la rivière. Une quantité extraordinaire de sabots de chevaux martelaient le sol ; il y en avait tant, que la steppe obscure en vibrait d'un murmure énorme. Voilà les Kosaks ! On lui avait aussi appris, en effet, ce que c'étaient que les Kosaks.

Un regard suffit à l'oncle Maxime pour constater que la cécité n'empêchait pas l'enfant de comprendre les tableaux suggérés par la chanson.

CHAPITRE III

I

En vertu du régime établi sur les indications de l'oncle Maxime, l'aveugle était livré autant que possible à ses propres efforts, et cette méthode produisait les meilleurs résultats. A le voir dans la maison on ne l'eût pas cru infirme ; il allait et venait partout plein d'assurance, et s'occupait avec ses jouets ni plus ni moins qu'un autre.

En outre, le vétéran veillait au développement physique de son neveu ; il lui faisait faire de la gymnastique, et lorsque le bambin eut six ans, il lui fit cadeau d'un petit cheval très tranquille.

La maman ne pouvait d'abord s'imaginer que son petit aveugle pût monter à cheval, et l'idée de

l'oncle Maxime lui semblait saugrenue, sinon funeste. Mais l'autre tint bon, si bien que, trois mois après, l'enfant sautait gaiement en selle sans souffrir qu'on l'y aidât. Iokhim l'accompagnait dans toutes ses promenades pour l'avertir des détours du chemin.

La cécité n'entravait donc en rien le développement normal de l'enfant, et ainsi son influence sur moral était considérablement affaiblie. Pierre était un peu grand pour son âge. Ses cheveux noirs faisaient ressortir la pâleur de son visage aux traits fins et expressifs, et auquel la fixité des grands yeux prêtait un caractère tout particulier, qui attirait immédiatement l'attention. Cette absence de regard, une ride creusée verticalement entre les sourcils que la tenace réflexion, l'habitude de pencher la tête en avant, et une vague teinte de tristesse qui enveloppait cette physionomie si belle, c'était là tout ce qui révélait en lui un aveugle, de même aussi parfois qu'un souffle vif et saccadé d'impatience ou d'agacement lorsque, dans un endroit moins familier que les autres, il lui arrivait de se tromper d'objet ou se heurter à un obstacle imprévu.

Les impressions auditives avaient pris dans son existence une importance prépondérante. Les qualités du son étaient devenues comme les formes de sa pensée, le but où convergeait tout son travail cérébral. Ces mélodies s'implantaient dans sa mémoire, moins encore par l'analyse interne de leur dessin que par leur accent tragique, jovial ou mélancolique. Surtout il épiait les bruits de la nature ambiante, qui, pour lui, prenaient corps indissolublement dans toute chanson locale entendue en même temps; puis spontanément il traduisait à sa manière l'harmonie ainsi composée, improvisant quelque chose où il eût été malaisé de dissocier la trame de la chanson ukrainienne des adjonctions personnelles à l'enfant. Les deux éléments se confondaient du reste au point que lui-même ne pouvait plus arriver à les considérer séparément.

Il retenait vite et bien tout ce que sa mère lui enseignait sur le piano, mais la doudka de Iokhim n'avait pas perdu son affection. La «musique d'outre-mer», certes, était plus sonore, plus nuancée, plus étendue, seulement il n'y avait pas moyen de la déplacer, au lieu que le flûtist pouvait



Enfants - voici un Dessin que vous pouvez Colorier

VOYEZ donc si vous ne pouvez pas reproduire les couleurs exactes de ce bidon de Sirop BENSON'S GOLDEN, en même temps qu'appliquer des teintes appropriées sur le reste de la gravure.

Comme il est important que vous donniez au bidon ses véritables couleurs, demandez à votre maman de vous le faire voir, afin que vous puissiez le copier fidèlement. Mais ce bidon ne doit pas seulement vous servir de modèle; ouvrez-le et goûtez au délicieux sirop qu'il recèle. Vous l'aimerez avec des crêpes ou en tartines. Envoyez-nous ensuite le résultat de votre travail. Si vous avez réussi, nous vous ferons tenir un joli cahier d'images à colorier.

NOTA: Si votre maman désire un exemplaire de notre dernier Livre de Recettes, nous nous ferons un plaisir de lui en expédier un sur demande.

Ecrivez votre nom et votre adresse lisiblement et envoyez l'annonce, après qu'elle aura été coloriée, à
THE CANADA STARCH CO., LIMITED, MONTREAL.

Nom _____

Adresse _____

SIROP BENSON'S GOLDEN

Le Sirop à la Saveur Merveilleuse

THE CANADA STARCH CO., LIMITED - MONTREAL

POUMONS durant L'HIVER

Même si vous jouissez d'une bonne santé, les microbes des *Voies Respiratoires* sont si virulents qu'il est prudent de faire l'hygiène préventive en usant de *Gargarisme*, de *Lotion Dentifrice* que vous préparerez chez vous au moyen des

CRESOBENE

Ceux qui sont *Faibles des Bronches*, les *Tousseurs* perpétuels, se trouvent bien de ce produit *Balsamique Volatil*, très actif contre les microbes des *Voies Respiratoires*. Au premier symptôme d'un *Rhume*, etc., mettez-vous immédiatement sous leurs bons effets.

Vous trouverez autour de chaque flacon une brochure qui vous indiquera comment préparer chez vous au moyen des *Crésobène*, aussi facilement qu'une infusion de thé, un «*Siróp*», un «*Gargarisme*», une «*Lotion Dentifrice*» ou comment en «*Inhaler*» les *Vapeurs Balsamiques*. Vous ne pouvez traiter vos *Poumons*, vos *Voies Respiratoires* mieux et à meilleur marché.

Crésobène, \$1.00 le flacon.

STANDARD PRODUCTS CO., 1566, rue St-Denis, MONTREAL



LE MUSICIEN AVEUGLE

(Suite de la page 31)

être emporté dans le jardin, dans les champs, dans la steppe particulièrement, où ses modulations trouvaient leur véritable cadre, Quand Pierre en jouait au milieu de la plaine, il ne savait plus si c'était le vent qui murmurait des rêveries tristes autour de lui, ou si c'était le flageolet qui soupirait ses propres peines.

Cette passion irrésistible pour la musique fut le véhicule de son progrès intellectuel. L'oncle Maxime s'en servait pour initier son neveu à l'histoire du pays. Le passé se déroula devant la pensée de l'aveugle en tableaux auditifs, s'il est permis de s'exprimer de la sorte. D'abord Pierre apprit la vie et la légende des héros par les vieilles rapsodies, et aussitôt la littérature l'attira.

A neuf ans commencèrent des leçons régulières. Le vétéran s'était assimilé les plus modernes méthodes d'enseignements des aveugles. Ses explications séduisaient l'enfant; elles apportaient dans son existence monotone un élément nouveau, et elles élucidaient et définissaient les sensations de l'ouïe désormais équilibrées par l'afflux des images suggérées. La journée se remplissait pour lui; il pouvait croire qu'il menait la pleine vie dont est susceptible un humain de cet âge. Aussi semblait-il souvent perdre conscience le son infirmité.

Pourtant une mélancolie anormal émanait toujours de ses traits, de ses gestes, de son caractère. L'oncle Maxime l'attribuait au manque de société enfantine, ce à quoi il s'efforça de remédier.

On fit venir des enfants du village. Ils étaient sauvages et gauches. Intimidés par la présence des maîtres, ils étaient encore plus gênés par la cécité de Pierre. Ils demeuraient groupés dans un coin, chuchotant entre eux avec des mines apeurées. Les laissait-on seuls dans le jardin ou les champs, ils s'enhardissaient peu à peu et entreprenaient quelque jeu. L'aveugle s'écartait alors, écoutant avec une visible tristesse l'insouciant babillage de ses camarades improvisés.

Parfois Iokhim rassemblait tout le monde autour de lui et se mettait à débiter des contes, des fables, des anecdotes. Les petits paysans étaient familiarisés avec le diable et les malignes sorcières qui peuplaient ces récits, et à

(Suite à la page 33)



CE REFLET...

Vous pouvez le donner à vos jolis cheveux sans le moindre danger, en vous servant de

l'Oréal

Teinture inoffensive pour les cheveux. Voici, Madame ou Mademoiselle, des produits inoffensifs et sûrs, dans lesquels vous pouvez mettre votre confiance :

- L'Oréal Instantané
- L'Oréal Henné
- L'Oréal Shampooing

L'ORÉAL

EN VENTE DANS LES PHARMACIES ET LES SALONS DE COIFFURE

BEAUTE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY

EN 30 JOURS

Le Traitement Denise Roy développe et raffermi rapidement la poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement DENISE ROY de 30 jours au complet \$1.00

MADAME DENISE ROY

508-est, rue Roy, Montréal

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toute correspondance strictement confidentielle. BOITE POSTALE 2740 — DEPT. 1





Gin Canadien Melchers

Croix d'or

LA BOISSON LA PLUS SAINE

«*Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.*»

TROIS GRANDEURS DE FLAÇONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

GRATIS Embellissez votre Poitrine GRATIS en 25 jours

Toutes les Femmes doivent être belles, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil. — Succès assuré en 25 jours.

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme, dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.



ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillon du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux Hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 3902, PARC LAFONTAINE
DEPARTEMENT 2 — BOITE POSTALE 2353 — MONTREAL

Rien aussi bon pour l'asthme.—Les remèdes pour l'asthme vont et viennent mais chaque année les ventes du remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg deviennent de plus en plus grandes. Nul témoignage plus ample ne peut être invoqué pour son mérite remarquable. Il soulage. Il est toujours de la même qualité invariable que l'asthmatique apprend à connaître. Ne souffrez plus d'une autre attaque mais ayez ce splendide remède aujourd'hui même.



GRATUIT

Magnifique violon de grande dimension absolument complet et d'une belle sonorité avec MANUEL pour apprendre seul. GRATIS contre la vente de 30 gravures d'art à 10 cents chacune. Ecrivez dès aujourd'hui à BLUINE MFG. CO., 5109 Mill St., Concord Jct., Mass., U.S.A.

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE les Poils et Duvels Procédé moderne, efficace et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlève la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

LISEZ

La Revue Populaire

En vente partout

15 SOUS

Que vos yeux aient l'éclat de la jeunesse

"Des yeux ternes et fatigués", disent tous les experts en beauté, "vieillissent une femme bien avant l'heure". L'emploi quotidien de l'inoffensive *Murine* revivifiera vos yeux fatigués et les fera paraître plus jeunes. De plus, elle protège vos yeux contre les pattes d'oie. 60c pour l'approvisionnement de tout un mois. Essayez-la!

279

MURINE

POUR VOS YEUX

De la chair ferme où vous en désirez

Une formule nouvelle de Levure et Fer vous donne de jolies courbes et éclaircit votre teint — ou rien à payer.



Songez-y bien! 10 livres de plus de bonne chair ferme en 2 ou 3 semaines! Votre teint éclairci et rajeuni — dans un seul traitement continu des jolies et plaisantes tablettes de LEVURE FERRUGINEUSE!

Comment cela se peut-il? L'explication est très simple. La LEVURE FERRUGINEUSE comporte toutes les propriétés reconstituantes de la levure et du fer, sous une forme concentrée qui agit deux fois plus vite que la levure et le fer pris séparément.

La LEVURE FERRUGINEUSE vous fait engraisser et vous fortifie comme l'huile de foie de morue.

Si vous avez le teint jaunâtre ou taché, la peau bourgeonnée, prenez de la LEVURE FERRUGINEUSE aujourd'hui — et vous le verrez se transformer en un teint clair, frais

et jeune. Si vous ne pesez pas votre poids, prenez de la LEVURE FERRUGINEUSE aujourd'hui même. Des tablettes d'un goût agréable dans une boîte commode. Absolument inoffensive, ne contient aucun ingrédient dangereux.

Essayez-la à nos risques

Entrez dans une pharmacie. Procurez-vous un traitement régulier. Si, après cet essai généreux, vous n'êtes pas satisfait des résultats, demandez le remboursement de votre argent. Il vous sera rendu immédiatement. Si vous ne pouvez acheter chez le pharmacien, envoyez \$1.25 directement à THE IRONIZED YEAST CO., Fort Erie, Ont., DESK 166-AA.

Votre armoire de médicaments à la maison.—Parmi les principaux remèdes de famille qui doivent toujours être sous votre main dans votre armoire de médicaments, aucun n'est plus important que l'Huile Électrique du Dr Thomas. Ses usages multiples pour soulager les douleurs et guérir les maux sont connus par des milliers de gens dans le pays. Employez toujours l'Huile Électrique du Dr Thomas pour guérir les rhumatismes et les douleurs sciatiques, pour traiter les gorges et poitrines douloureuses, les rhumes, brûlures, écorchures, coupures, contusions et foulures.

Diamant 4 BAGUES B. à cachet
GRATIS
 Pierre de naissance, Cachet, Bague de fiançailles et Jonc. P. de naissance
 Alliance 4 bagues en or gratis contre la vente de 20 gravures d'art à 10 cts chacune.

BLUINE MFG CO., 1108 Mill St., Concord Jct., Mass., U.S.A.

LE MUSICIEN AVEUGLE

(Suite de la page 32)

chaque instants ils pouffaient de bon cœur. Pierre écoutait avec beaucoup d'attention, et riait rarement. L'humour de toutes ces balivernes lui devait être inaccessible. Mais aussi c'est qu'il ne pouvait voir danser les feux follets dans les yeux du narrateur et tressaillir, baroques, les longues, longues moustaches.

II

Vers cette époque mourut le possesseur d'un petit bien voisin, un homme inquiet qui avait trouvé le moyen d'avoir des démêlés avec le si placide père du petit aveugle. Il fut remplacé par les Iaskoulski, deux bons vieillards en pleine lune de miel. M. Jacob Iaskoulski n'avait pu que sur le tard mettre de côté les derniers roubles de la somme nécessaire pour l'achat d'une propriété où établir son ménage; en attendant cet heureux moment, il avait géré des fermages de droite et de gauche, tandis que Mlle Agnès servait la comtesse Troisétolska en qualité de femme de chambre. Quand les fiancés marchèrent à l'autel, c'est-à-dire lorsqu'ils jugèrent le total de leurs économies enfin suffisant, Lui était déjà chauve, et Elle exhibait des papillotes blanches de chaque côté de son visage pudiquement rougissant.

Leur bonheur fut parfait en tous points. Le fruit de cet amour sénile fut une fille, qui avait le même âge que Pierre. Une fois installés pour leurs vieux jours dans ce petit coin bien à eux, les vieillards y menèrent une vie modeste et tranquille qui les dédommageait de tant d'années de pérégrinations respectives à travers les maisons et les familles d'autrui. La propriété était du reste assez avantageuse.

Dans l'angle où brillaient les de sac petits et grands, bourrés la bonne vieille avait, entre le buis et le cerge, empilé quantité de sac petits e grands, bourrés d'herbes, avec lesquelles elle soignait son mari, leurs gens, et les paysans d'alentour. Un fort arôme de droguerie emplissait la maison, et dès qu'on se souvenait des deux excellents petits vieillards, et de leur isba proprette, on ne pouvait éviter de respirer par la pensée l'âme de toutes les panacées conservées sous les ikônes.

La fillette, avec sa longue tresse blonde et ses yeux bleus, gran-

dissait là solitaire. Deux choses frappaient dans son aspect: la solidité de ses muscles et la fermeté empreinte sur sa physionomie. La paix de cette union tardive semblait s'être reflétée dans le calme de ses mouvements, la précocité de ses raisonnements, la gravité presque de son regard. La présence d'étrangers ne l'intimidait point. Si elle prenait part aux divertissements d'autres enfants, sa gracieuse nonchalance décelait bien qu'elle n'agissait ainsi que pour leur faire plaisir. Se promener dans le jardin, cueillir des fleurs, s'amuser à quelque jeu sobre, il ne lui en fallait pas plus pour se distraire. Surtout elle aimait discuter avec sa poupée, qu'elle feignait plutôt grande personne qu'enfant.

III

Un jour, Pierre était seul sur le tertre au bord de la rivière. Le soleil se couchait dans un silence qui n'était troublé que par l'intermittent et lointain bruissement d'ailes de nuées d'oiseaux regagnant le village. L'enfant venait de cesser de jouer pour s'étendre sur l'herbe, tout à la douceur du beau soir d'été. Une torpeur délicieuse l'envahissait. Soudain il entendit des pas. Il se souleva sur son coude et prêta l'oreille. On s'arrêta au pied du monticule. La démarche lui était inconnue.

— Petit garçon, fit une voix d'enfant, ne sais-tu pas qui a joué du flageolet ici il y a un moment ?

L'aveugle n'aimait pas qu'on troublât ses songeries solitaires, aussi fût-ce sur un ton maussade qu'il répondit :

— C'est moi.

Un cri d'étonnement s'éleva, et la voix reprit, une voix de fillet évidemment :

— Oh! que c'est beau !

Pierre se tut. Puis, comme il n'entendait pas s'éloigner l'importune, il finit par grémeler :

— Pourquoi donc ne vous en allez-vous pas ?

— Et toi, pourquoi donc me chasses-tu? repartit l'autre de sa voix pure et simple.

L'ouïe de l'aveugle était impressionnée agréablement, ce qui ne l'empêcha pas de reprendre sur le même ton peu engageant :

— Je n'aime pas qu'on rôde autour de moi.

(A suivre)

CORRIGEZ LA CAUSE DE LA FAIBLESSE DES ENFANTS

On ne devrait pas punir les enfants qui mouillent leur lit. Ces accidents proviennent de la faiblesse des reins ou de la vessie. Les mères trouveront mon traitement domestique très précieux pour leurs petits. N'envoyez pas d'argent: demandez simplement par lettre aujourd'hui même le traitement d'essai gratuit. Les adultes atteints d'affections urinaires trouveront aussi mon traitement bienfaisant.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R317
 BOITE 14 WINDSOR, ONT.
 En vente chez les meilleurs pharmaciens

Une Belle Taille

aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme, est assurée, Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Tawfikh Hagi, de Tébéran, Pers

\$ 1.00 LA BOITE
 6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent :

PHARMACIE MODELE DE GOYER
 180-est, rue Ste-Catherine, Montréal

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Jetez Votre Bandage

Les PLAPAO-PADS ADHESIFS de STUART diffèrent entièrement des bandages par le fait qu'ils sont des applicateurs mécano-chimiques faits auto-adhésifs dans le but exprès de maintenir le tonique musculaire "PLAPAO" constamment appliqué sur les parties affectées et de réduire tout glissement ou frottement douloureux au minimum.

GRATIS—ESSAI DE PLAPAO

Pas de courroies ni de boucles ou de ressorts attachés.



Doux comme du velours. Faciles à appliquer. Peu coûteux.

Depuis bientôt un quart de siècle, des milliers nous font part du succès obtenu sans interruption de travail. Procédé de guérison naturel dispensant de l'usage subséquent d'un bandage. Grand Prix, Paris; Médaille d'Or, Rome. Des piles d'attestations légalisées à disposition.

Essai de PLAPAO vous sera envoyé absolument Rien à payer pour cela, ni à présent, ni plus tard. Rempissez coupon ci-dessous et envoyez AUJOURD'HUI

GRATIS

Plapao Co. 2202 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Nom.....

Adresse.....
 Pour essai de PLAPAO gratis par retour du courrier.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an, 2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

POIRIER, BESSETTE & CIE
 976, RUE DE BULLION, MONTREAL, Can



Traitement Economique

L'efficacité d'un médicament n'est pas forcément proportionnée à ce qu'il coûte.

Il existe un excellent remède qui peut être acheté par tout le monde parce que son prix est très bas et dont l'efficacité ne cède à celle d'aucun autre remède bien cher pour le traitement des maladies particulières aux femmes.

De nos jours alors que tout est cher, même lorsqu'il s'agit de sa santé, l'on hésite devant un traitement coûteux. C'est naturel, personne n'aime à donner son argent pour rien.

En choisissant un traitement aux Pilules Rouges, vous vous rétablirez promptement et sans qu'il vous en coûte trop.

« Il y avait longtemps que je perdais des forces, je n'avais plus d'appétit, ma digestion me fatiguait, j'avais souvent

mal à la tête et je ressentais de la fatigue dans tous les membres. Un travail dur et soutenu pendant plusieurs années m'avait conduite à cet état d'épuisement. De crainte que mon état ne s'aggravât davantage, je me mis à prendre des Pilules Rouges et le soulagement vint plus vite que je m'y attendais. Après deux boîtes, je constatais la disparition de mes malaises et le retour de mes forces. Après un mois et demi de traitement, il ne me restait plus aucune trace de faiblesse et ma santé a toujours été bonne depuis. » Mme A. DUCHESNEAU, 44, Tucker St., Lowell, Mass.

CONSULTATIONS MEDICALES. — Afin d'aider votre traitement, vous pouvez consulter GRATUITEMENT, à son bureau ou par correspondance, notre médecin qui vous donnera toujours le meilleur régime à suivre.

Pilules Rouges par la poste, 3 boîtes pour \$1.25.

Cie Chimique Franco-Américaine, Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal

PILULES ROUGES

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES



GARÇON ou FILLE

Hardi, Droit, au Franc Regard, devra bien un jour remercier ses parents pour le plus précieux des dons qu'un homme ou une femme puisse avoir: une Santé parfaite. Les parents qui, par indifférence, négligent la santé de leurs enfants, ne remplissent pas leur devoir. Ces enfants, avec raison, pourraient reprocher à leurs parents leur faillite dans la vie. L'

OVONOL

est le médicament par excellence, spécialement préparé et dosé pour les enfants Scrofuleux et Rachitiques; il donne une vitalité plus grande aux éléments du sang et des tissus de l'organisme. Il ne contient pas d'alcool.

Demandez-nous notre brochure GRATUITE,

"SANTÉ des ENFANTS"

vous y puiserez des renseignements remarquables qui permettront que l'on cesse de dire que nos mères canadiennes ne savent pas soigner leurs enfants.

Sur réception du prix, à la demande des parents, nous expédions OVONOL aux enfants directement par l'entremise des supérieurs des collèges ou des couvents.

OVONOL: Canada \$1.00; Etats-Unis \$1.25
CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Limitée
1570, rue Saint-Denis, Montréal.



LE FOYER DU PETIT JARDINIER

REPONSES DE PETIT JARDINIER

A QUI DE DROIT

Il y a des gens qui s'amuse à mystifier leur prochain; c'est bien naïf en somme, car le premier imbécile venu peut en faire autant, de même que le plus intelligent peut être mystifié par le dernier venu si celui-ci, à défaut d'esprit, a la ruse de se dissimuler dans l'incognito d'une lettre. Je ne pose pas au génie, et qu'on se gausse d'avoir roulé Petit Jardinier en lui faisant accroire un factice chagrin, ça ne m'empêche pas de dormir, mais ce qui m'énerve, c'est d'entendre chanter la victoire par de petites morveuses à couches, qui vont s'égosillant, brâillant partout leurs prouesses. Croyez-vous! j'ai ajouté foi à leur chagrin, je les ai même choyées, encore, à cause de leur chagrin et c'est pour cela qu'on rit si fort... Bravo, petite! riez, riez bien, c'est moi qui pleure aujourd'hui. Riez en attendant demain: "les jours se suivent mais ne se ressemblent point." Ah oui, j'oubliais de vous dire que je vous ai démasqué, ma petite. C'est malheureux de troubler votre hilarité, mais aussi, que diable! pourquoi vous croire si fine et me croire si bête?

Gaspésienne. — Non, ma petite amie, on ne m'a pas parlé de votre cher pays dans un langage aussi poétique que le votre, car vous, vous êtes toute la poésie de la Gaspésie, et lui, celui qui chante prosaïquement le va et vient des flots gaspésiens. Et votre chez-vous est si beau, qu'il faut votre voix pour le bien chanter. Je constate aussi que vous aimez, comme moi, les fleurs blanches? Moi, pour un brin de muguet je pourrais escalader la plus haute montagne! Dites, me raconterez-vous quelques vieilles légendes de chez-vous?

Mouron rouge. — Votre "babillage" comme vous dites, me plaît tout plein. La preuve, je vous accepte avec plaisir. Venez vite rebabiller encore.

Petite rêveuse. — Soyez la bienvenue à notre Foyer, petite rêveuse aux yeux clairs.

Brune Hirondelle. — Je vous accepte avec plaisir au Foyer, seulement ce pseudo appartient à une autre. Voulez-vous être *Hirondelle*, tout simplement?

Rose Rouge. — C'est parce que je vous connais, mon cher enfant, que je vous conseille ainsi. J'ai confiance en vous; j'aurai toujours confiance en vous! De votre côté, soyez assurée de trouver chez moi toujours le même accueil. Je crains que vous n'écoutez pas mes conseils, je crains encore plus le mal que vous vous ferez. Puisse un autre plus influent que moi, vous persuader que c'est votre bien seul que nous voulons.

Cyprès du Val. — En effet, ils reviendront les beaux jours d'enivrant parfum, et nous irons encore dans les bois cueillir des immortelles: emblème de notre amitié. Déjà le soleil réchauffe la neige, dans un mois nous verrons courir, le long des trottoirs, de petits torrents de neige fondue. Et nous, les grands enfants, ne pouvant plus lancer de petits bateaux dans ces minuscules fleuves, nous jetterons, chacun, nos plus chers désirs et nous attendrons, pleins d'espoirs au confluent de ces petits fleuves prometteurs.

Petite Idole. — Douce pensée et constant souvenir de celui qui ne vous oublie pas.

Oeillet velouté. — Comme vous je doute de la sincérité de ces professionnels, et je partage votre dire quant aux amateurs qui ne jouent que pour la gloire. Vous voyez que le sujet est intéressant. A mon tour de vous poser une question. Quel est votre auteur préféré et quel est son livre que vous avez le mieux aimé?

Arlequine. — Merci du renseignement. Je vous serai redevable d'une mise au point radicale.

Yvana. — Votre désir va se réaliser puisque je vous accepte avec plaisir à notre Foyer. Ne vous préoccupez que d'une chose: écrivez, non pour faire de la littérature, mais bien pour dire ce que vous voulez dire. Laissez parler votre âme et tout ira bien.

Bruyère. — Si vous m'aviez écrit ce que vous aimez le mieux dans la vie, je vous aurais dit merci. Mais comme votre intention vaut presque l'action, je vous dis merci. Merci aussi pour les belles choses de votre lettre et pour la ressemblance de nos deux âmes. Chaque soir, au ciel de notre Foyer, pointent de nouvelles étoiles; viendrez-vous admirer le rutillement de leur chevelure d'or?

Bruyère, des T. — Certainement que je me souviens de vous et de votre absence si longue que j'ai cru à votre abandon. C'est pour cette raison que j'ai salué une autre Bruyère me rappelant à votre souvenir. Mais voilà que deux Bruyères croissent dans mon jardin! Certes qu'il y a place mais afin d'éviter la confusion j'ai recours à vous ma bonne amie. Voulez-vous être une *Petite Fougère*? J'aime tant les fougères.

Rose-Marie. — Vous êtes la bienvenue à notre Foyer et soyez assurée qu'il me sera toujours agréable de mettre mes faibles lumières à votre entière disposition.

Petite fleur de deux sous. — Doux est votre parfum; cher est votre souvenir.

PETITE BERCEUSE

à mes Nièces

Il fait bien noir mes petits anges,
L'horloge a sonné douze coups.
Cou ! Cou !

Le Petit Jésus dans ses langes
Ferme les yeux: Endormez-vous
Les petits enfants de chez-nous!

Votre bonheur est sans mélanges
Et vous souriez tout-à-coup.
Cou ! Cou !

Ne vous éveillez pas mes anges
La Vierge veille auprès de vous
Lorsque la nuit descend chez-nous!

L..., 1928

RENE DEBRAY

Le Foyer du
Petit Jardinier

REPONSES DES CORRESPONDANTS

Teint de Nacre.—Vous savez bien que Cyprès n'oublie pas ma charmante soeur... Merci pour la nouvelle, et recevez mes sincères félicitations. Quel gentil quatuor vous devez posséder maintenant, et tous des garçons encore. Ce qu'il doit vous taquiner votre grand. Et que de baisers, de caresses, que de joies enfin il doit y avoir chez vous. A vous l'amitié sincère, et à vos petits les meilleures caresses de...

— Cyprès du Val

Cyprès du Val. — Merci, frerot... Comme il fait bon savoir que mon amitié vous a été de quelque réconfort. Vous reviendrez sous peu. Souvenir de la...

— Brise du St-Laurent

Lily. — Ainsi donc, vous n'êtes plus seulement la Lily de Petit J. mais aussi celle de la Brise... "la mienne". Si vous saviez comme j'aime à vous entendre me dire les choses jolies et délicieuses que dicte votre coeur! Lily vous êtes une charmeuse et complètement vous avez gagné "mon coeur"... Et si vous saviez, le désir fou que ce soir, me poursuit... Oui un jour je vous le dirai le petit secret. Lily ma jolie "mienne" il faudra me sourire souvent... car un sourire pour moi... c'est une miette de Bonheur! et malgré moi, je ne puis apaiser cette soif de bonheur qui est en moi! Venez souvent, votre nid moelleux est là... rempli de douceurs et de baisers... venez y puiser!... A bientôt "Ma Lily".

— Brise du St-Laurent

L'Ombra — Diane de Briolles — Ciquette Solitaire — Gaspésienne — Louise — Lilianne — Marie-Yvonne — Paul Valentino — Inconnue. — Quand viendrez-vous me parler? J'attends avec impatience vos premiers mots! Vous êtes les bienvenues au Foyer, on vous prie tout simplement d'entrer, vous verrez comme nous sommes bien "chez-nous!" Encore une fois "bienvenue" et je reviendrai causer longuement.

— Lily

Rose Rouge. — Vous êtes la première à venir à ma rencontre et à me souhaiter la bienvenue à part du P. J. Je vous remercie et vous en félicite. C'est avec un réel plaisir que j'accepte la petite place dans votre coeur. Soyez assurée en retour d'une large part de mon amitié; revenez jaser, Mie, avec...

— Rose Andrée

Viva. — Quelques mots d'une Viva distrairaient beaucoup une petite ennuyeuse!...

— Inwita Minerva

Cyprès du Val. — Je sais que le vieux frerot a bonne mémoire, mais, comment donc pouvez-vous vous souvenir des noms de mes petits diables roses? Il est très rare de rencontrer une mémoire aussi fidèle, aussi sincères félicitations de soeur. Non, Réal ne va pas encore à la classe, il n'a que cinq ans, et de plus le manque de place dans nos écoles l'aurait fait refuser; en compagnie d'André, il passe ses journées à courir tandis que Roland s'ennuie à la maison. Je me souviens très bien de vous, et revenez-moi.

— Teint de Nacre

A Tous. — Vous avez sans doute remarqué qu'une nouvelle "amie" s'est introduite dans l'atmosphère amicale du Foyer du P. J.! L'acceptez-vous?... Vite le dire à... — Ciquette Solitaire

Miss Albertine. — Viendrez-vous, miss, causer quelquefois avec une petite Rose?... En retour j'envoie à ma gracieuse amie une magnifique gerbe de roses; les acceptez-vous? Venez le dire dans votre prochain courrier à...

— Rose Andrée

Cyprès du Val. — Ne viendrez-vous pas bientôt causer longuement avec moi. J'aime tant vous lire. Je vous envoie un sourire en vous attendant.

— Petite Ouvrière

A Tous. — Auriez-vous du fond de votre coeur un brin d'amitié pour la petite "Inconnue". Ses traits vous seront peut-être à jamais inconnus mais rassurez-vous il n'en sera pas ainsi de ses sentiments.

— Inconnue

Lyselle. — Je vous présente toutes mes excuses pour avoir tant tardé à venir vous causer, charmante Lyselle. C'est que depuis quelque temps je me sens très fâché, pas contre vous, rassurez-vous, mais contre mon espionne petite soeur qui s'amuse à dérober mes lettres et à cacher les courriers du "Samedi" si bien que je n'ai pu découvrir encore si la réponse que je vous ai envoyée il y a près de deux mois a paru. Pardonnez-moi, Lyselle, et prouvez-le-moi en venant me causer souvent.

— Billy

Bruyère. — Lindbergh n'est pas généreux... il a refusé carrément de me prêter son Spirit of St. Louis pour faire une petite promenade dans le coquet village de B... Heureusement que les Fords nous mènent là... sans quoi, un qui serait fâché ce serait...

— Paul Valentino

PREMIER CONCOURS
du FOYER DU PETIT JARDINIER

Charade No 1

MON PREMIER doit frapper plus qu'un coup
[par seconde,
J'en ai un comme vous; en a un tout le monde.
MON DERNIER dit l'endroit receleur où, chez
[nous,
Est placé l'appareil qui commande ces coups.
MON ENTIER — un oiseau — n'a pas du tout
[de plume
Car il change de nom dès que lui en vient une.
YVON D'ANGUS

Conditions — Trouver le mot à deviner et adressez-le, sur le Coupon ci-dessous, avec votre adresse complète, à Petit Jardinier, Le Samedi, Montréal, P. Q.

Toutes les réponses devront être rendues pour le 1er mars 1928.

Le résultat sera donné dans le Samedi du 17 mars.

Prix — tirés au hasard pour les solutions justes: Un volume relié (don gracieux d'Yvon d'Angus): Jean Rivard, le défricheur, par A. Gérin-Lajoie; Château de cartes, par Marthe des Serres et Les eaux grises, par Hermas Bastien, (dons de P. J.).

P. S. — L'idée heureuse de ce concours revient à notre aimable poète Yvon d'Angus à qui j'offre mes plus sincères remerciements.

P. J.

Réponse à la Charade Numéro 1

A parvenir à: PETIT JARDINIER,
LE SAMEDI, Montréal, P. Q.
avant le 1er mars 1928

Le mot à trouver est

Nom ou pseudonyme du concurrent:

Rue No

Ville Prov.

Viva. — Vous l'avouerez-je? Je ne sais pas du tout attiser une discussion. Comme George Sand, eussé-je cent fois raison, le courage me manquerait de soutenir une opinion. Mon avertissement, vous le voyez, n'avait rien que de taquin. — Entre nous Viva, comment expliquez-vous qu'un coeur ne se détache pas devant une preuve flagrante d'infidélité? Comment expliquez-vous qu'au premier soubresaut d'indignation, de mépris succèdent une désespérance muette, un regret infini d'une confiance à jamais perdue, sans que succombe l'Amour?... Lâcheté?... Peut-être... Ne serait-ce pas plutôt le souvenir d'un autrefois heureux sans mélange qui te tiendrait debout, atteint au plus sensible?... Je reste songeuse. Et voilà que subitement me revient l'étrange terme Dés'aimer qui a cours, affirmez-vous chez la trop faible humanité. Dites-moi, Viva, si un jour il abusait de votre confiance, le dés'aimeriez-vous, même si vous faisiez le geste que commanderait votre dignité, et lui ordonneriez de ne plus vous revoir?...

— Voie Lactée

Coeur de marbre.—Que diriez-vous de l'amitié d'un pauvre petit Saule pleureur? Ne croyez-vous pas qu'avec les pleurs qu'il verse constamment, peut-être viendra-t-il à faire fondre le marbre de votre coeur. Je vous ai choisie la première entre toutes parce que sous votre froide enveloppe vous devez cacher un coeur très tendre. M'acceptez-vous?

— Saule Pleureur

Insaissable. — Très jolie, la mention... mais dites donc, vos billets seront-ils aussi insaisissables que l'indique votre pseudo?

— Rose Rouge

POUR LES SPORTS DU PRINTEMPS PROCHAIN

4157—Blouse middy avec collet attaché ou détachable; bouffants. Pour la gymnastique, la marche, les sports en général. Dans la grandeur 30 pouces de buste, 2 verges de 36 pouces avec 1 verge $\frac{7}{8}$ de serge de 36 pouces pour les bouffants. Pour jeunes filles de 24 à 33 pouces de buste. Prix, middy et bouffants, 35 cents; patron, 30 cents.

1800—Chapeau porté avec «windbreaker» 6991 et knickers 3496. Ceux-ci, pour 38 de hanches, demandent 1 verge $\frac{3}{8}$ d'étoffe de 54 pouces; le windbreaker, 36 de buste, 3 verges $\frac{5}{8}$ de flanelle de 27 pouces. Knickers, 35 cents. Windbreaker pour femmes de 32 à 44 de buste, 40 cents. Pour jeunes filles (7027) de 24 à 37, 35 cents.



1363—Costume de trois pièces consistant en un gilet sans manches, une jupe droite et une blouse séparée. La grandeur 29 de buste requiert 2 verges $\frac{1}{4}$ de broadcloth de soie de 32 pouces pour blouse, avec $\frac{3}{4}$ de verge de jersey de laine de 54 pouces pour jupe. Costume complet pour jeunes filles de 25 à 32 de buste, 40 cents. Patron à calquer, 30 cents.

4004—Très élégant costume d'équitation, le plus porté en ce moment. Dans la grandeur 36, requiert 2 verges d'étoffe de suède de 54 pouces, avec 1 verge $\frac{3}{8}$ d'étoffe appropriée pour les culottes. On le fait aussi en gabardine, khaki de laine, etc. Pour femmes et jeunes filles de 25 à 35 de buste, et femmes de 34 à 44. Prix, 50 cents.



7068—Un très joli coupe-vent, avec jupe droite plissée 5793 et béret 1564. Ce coupe-vent convient aux jeunes filles de 24 à 37 de buste (6 à 20 ans). Prix, 35 cents; jupe, 30 cents; béret, 20 à 22 de pointure, 25 cts.

1530—Un coupe-vent garni d'une ceinture et une jupe de sport circulaire trois pièces 1529, pour tous les sports. Le béret 1564 complète ce costume. Coupe-vent, pour jeunes filles de 24 à 37 de buste, 35 cents; jupes, 34 à 42 $\frac{1}{2}$ de hanches, 35 cents; béret, 20 à 22 de pointure, 25 cents.

4147—Knickers avec coupe-vent 7062, ocllet tricoté ou étoffé, manchettes et serre-hanches de même. On conseille pour le coupe-vent le velours, la velvèine; pour les culottes, le cheviot, les tweeds. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 44 pouces de buste. Prix, 40 cents.



PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK PUBLISHING COMPANY

468 Wellington Street West, Toronto, Ontario

1800 3496 6991, 7027 1529 1564 1530 1529

4147 7062 4004

PREMIER NUAGE

(Suite de la page 8)

Or, voici qu'entre un paysage plus vert et une baigneuse plus rose que nature, un de ces tableaux parlants attire l'attention du jeune homme: une jeune femme aux cheveux noirs est étendue, paupières closes, sur son lit mortuaire. Agenouillé près d'elle, le front dans les draps, un homme — le mari — sanglote, tandis qu'un petit enfant blond, à quelques pas, regarde sans comprendre... un vague effroi dans ses yeux innocents.

Henri Vernière s'est arrêté devant cette toile. Il ignore si les pontifes de la peinture moderne lui reconnaissent une valeur artistique, mais il ne peut plus en détacher son regard. Cette pâle figure endormie le fascine, par sa ressemblance avec... Mon Dieu, oui! — Elle a l'ovale et les traits délicats du visage de Marguerite... Machinalement, il consulte le catalogue, et y trouve ce titre épigraphique:

LE BONHEUR EST FRAGILE

Il tressaille, comme devant un avertissement direct! En mettant au monde leur petite Lisbeth, Marguerite a été bien malade... Et l'hiver dernier, elle a beaucoup toussé... Une soudaine angoisse l'étreint... Elle lui semble fragile... fragile comme le bonheur, la svelte et pâle jeune femme aux cheveux bruns. Ses yeux pailletés d'or, le sourire qui retousse si gentiment le coin gauche de sa lèvre, et le joli arpegge de son rire... Comme il faudrait peu de chose, pour éteindre tout cela!...

Maintenant, il a beau errer de salle en salle, il ne voit plus rien... que cette forme sans vie, ces lèvres closes, ces paupières scellées... dans le visage de Marguerite!... Une grande impatience le saisit, de la retrouver, de la reprendre!...

Parmi les blanches nudités de la sculpture, il prolonge, comme une âme en peine, sa promenade expiatoire... car Marguerite est sûrement sortie avec sa mère et Lisbeth... Rentrer dans le logis désert serait pour lui, en ce moment une trop dure épreuve.

*

* *

Cependant, le salon ferme ses portes, déverse au dehors ses visiteurs; le soleil s'éteint, l'air se refroidit... la "belle journée" touche à son terme, et les paisibles familles, les jeunes couples ramenant leurs bambins court-vêtus, poudreux du sable des jardins, recrues de fatigue, tous rentrent à la maison. Bientôt, d'autres couples — papillons du soir — iront vers les lumières artificielles.

Sous l'empire d'une crainte troublante comme un pressentiment, Henri
(Suite à la page 38)

SI ORIGINAL ET DIFFERENT qu'il défie toute comparaison



LE VICTORY SIX s'est tellement éloigné des sentiers battus qu'il est tout à fait impossible de le comparer à tout autre auto.

Il se peut que les automobilistes vieux jeu ne se rendent pas très bien compte des immenses avantages de cette nouvelle voiture.

Ils sauront certainement apprécier son accélération rapide et son économie d'essence — son confort et la beauté de ses lignes.

Mais la magnifique vitesse soutenue de cet auto — sa souplesse sur les chemins raboteux ou les routes inégales — feront surtout la joie de l'automobiliste vraiment moderne! Ses six puissants cylindres sont autant de raisons pour cela. Et une septième raison est encore l'idée sur laquelle repose le Victory!

Pour la première fois dans l'histoire de la fabrication automobile, le châssis et la carrosserie ne forment qu'un tout. Le parquet et les sièges sont construits à même le châssis.

La large armature du châssis Victory remplace les appuis communs à toutes les carrosseries. La carrosserie ne se trouve pas ainsi suspendue. Elle est simplifiée au point de ne comporter que 8 pièces majeures!

Résultat: 175 livres de moins et 330 pièces de moins; dégagement régulier pour la route et la tête, un auto extrêmement bas, solide et fiable — avec un moteur souple, rapide, nerveux et obéissant!

L'auto le plus élégant à un prix des plus raisonnables!

\$1455

SEDAN 4-PORTES, F. A. B. TORONTO
Taxes en plus. Pneu de rechange compris

DODGE BROTHERS (CANADA) LIMITED
TORONTO, ONTARIO

Le VICTORY SIX

Par DODGE BROTHERS

AUSSI LE SENIOR SIX ET LE QUATRE LE PLUS RAPIDE D'AMERIQUE

NE MANQUEZ PAS DE LIRE
NOTRE NOUVEAU FEUILLETON :

La Chambre du Crime

Par E. Richebourg

COMMENÇANT DANS CE NUMERO

Page 14

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

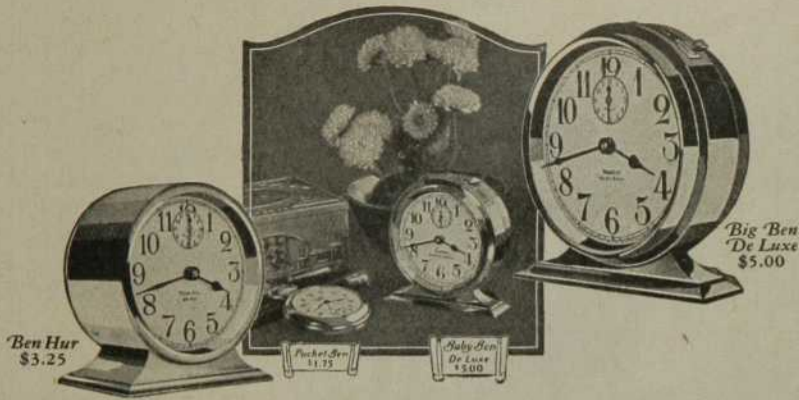
Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion - - - Montréal, Qué.

Westclox

Fabriqué au Canada



Tout le monde a son Westclox!

DES gens par millions se fient pour l'heure aux chronomètres Westclox, célèbres pour leur précision et leur longue durée. Ces jolis Cadrons vous réveillent ponctuellement chaque matin et indiquent l'heure juste à toute la famille. Ils ne bronchent pas et ne se renversent pas facilement. Leur solidité explique leur longue durée. Comme montre de poche, adoptez le nouveau modèle

Ben—un magnifique Westclox. C'est à tous les points de vue—apparence, service et prix—la montre idéale. Vous trouverez ces nouveaux modèles et une grande variété d'autres Westclox dans tous les magasins où l'on vend des chronomètres de bonne marque. Cadrons ordinaires et cadrons lumineux, lisibles dans l'obscurité. Divers prix, de \$1.75 à \$6.25.

WESTERN CLOCK CO., Limited, PETERBOROUGH, ONT.

PREMIER NUAGE

(Suite de la page 37)

Vernière prend, lui aussi le chemin du retour. Ah! si Marguerite avait été victime d'un accident, s'il ne devait pas la revoir, comment pourrait-il jamais se pardonner cette inepte querelle, ces paroles injustes, agressives, les dernières qu'il lui aurait adressées!

Mais la lueur de la lampe l'accueille, rosée, sous son petit dôme de soie. Marguerite, en robe d'intérieur, lit paisiblement en l'attendant. Lisbeth trotte et joue auprès d'elle. Avec le soulagement qui suit un mauvais rêve. Henri s'arrête au seuil de la pièce, contemple un instant ce tableau vivant qui lui restitue son bonheur. Il se sent un peu confus; mais la jeune femme a levé les yeux, gentiment souriante comme d'habitude.

— Ta mère est partie? demanda-t-il; elle devait dîner avec nous.

— Maman avait un peu de migraine... elle a préféré rentrer.

Prétexte! Mme Brun n'est pas une dame à migraines. En réalité, elle a dit à sa fille: "Ma bonne petite Margot, mieux vaut que je vous laisse vous réconcilier tout seuls..."

Henri le devine, et lui sait un gré infini de cette pensée si délicatement, il pourrait rentrer tacitement dans son bonheur... mais il demeure trop ému de ses réflexions de l'après-midi. Tout d'abord, il embrasse Lisbeth, à l'étouffer... puis, se penchant sur la tête brune de Marguerite:

— Mignonne, murmure-t-il, faisons la paix!

Elle lève sur lui ses yeux doux et pensifs, où il lui semble lire: "Le bonheur est fragile!..."

— Oh! s'écrie-t-il en l'embrassant, c'est si ridicule de se quereller quand on peut être si heureux!... Et cette pauvre Mme Brun, combien je me suis montré discourtois envers elle!... J'irai avec toi, dimanche prochain, lui présenter mes excuses... J'espère que vous êtes allées ensemble voir ta marraine?

— Mon Dieu, non!... Nous avons, simplement, mené Lisbeth au square...

— Mais pourquoi?

— Parce que je voulais être ici pour t'accueillir; je me doutais que tu ne passerais pas un bon après-midi. As-tu vu, cependant, des choses intéressantes?

— Je n'ai rien vu que toi et notre bonheur en péril...

Comme elle lui paraît un peu pâle, il ajoute, encore vaguement inquiet:

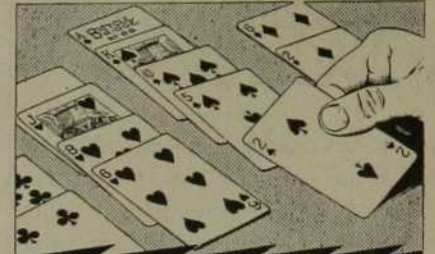
— Tu ne te sens pas malade?...

Elle rit gentiment:

— Mais non, mon chéri... Pas du tout...

Et, le nuage dissipé, la journée s'achève dans la joie reconquise, l'humble et fragile joie du nid des humains.

HENRIETTE BESANCON



BRIDGE by RADIO

Essayez les jeux à votre manière

SURVEILLEZ l'annonce des jeux ou dans les journaux ou dans le *Saturday Evening Post* et voyez combien de points vous pouvez compter. Puis, après avoir syntonisé, reprenez les parties avec Work, Whitehead et les quarante autres experts.

Chaque partie vous renseigne sur les mille secrets du bridge—sur de précieux détails qu'il faut connaître pour faire un vrai bon joueur.

Transmission hebdomadaire de douze postes de radio canadiens. Consultez les journaux sur le jour et l'heure.

- CFAC... Herald... Calgary
- CFBC... Radio Ass'n... Prescott
- CFQC... Electric Shop... Saskatoon
- CHNS... Northern Elec. Co... Halifax
- CKCO... Radio Ass'n... Ottawa
- CJCA... Journal... Edmonton
- CJGC... Free Press... London
- CJRM... Jas. Richardson & Sons... Moose Jaw
- CKAC... La Presse... Montréal
- CKCD... Daily Province... Vancouver
- CKNC... Canadian Nat Carbon Co... Toronto
- CKY... Manitoba Tel. System... Winnipeg

Aussi tous les Mardis, 10 p. m., Heure de l'Est, de

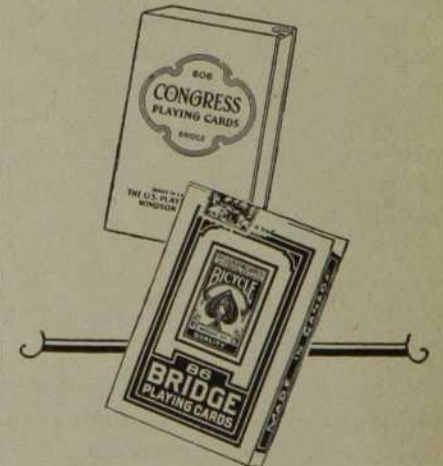
WEAF, WSAI, WEEI, WJAR, WTAG, WTIC, WGR, WCSH, WTAM, WWJ, WGN, WGY et plusieurs autres.

—et tous les Mardis, 8.30 p. m., Heure du Pacifique, de

KFI, KFOA, KGW, KHQ, KOMO, KPO, KGO.

The U. S. Playing Card Company
Windsor, Canada

Auction Bridge Magazine
30 Ferry St., New-York, Edité par
Milton C. Work et Wilbur C. Whitehead



Figures bien voyantes, faciles à lire. Fini ivroie ou imitation de toile, rendant les cartes faciles à mêler. Dos artistiques, agréables à voir. Qualité durable, pour un nombre indéfini de parties.

CARTES A JOUER BICYCLE et CONGRESS

FABRIQUEES AU CANADA

La Véritable... MELASSE des BARBADES



« Tout le monde aime la saveur de la meilleure de toutes les melasses.

Ce n'est pas étonnant car elle est le produit du plus pur jus de la célèbre canne à sucre des Barbades.

Vous pouvez être sûrs qu'elle est saine et sans mélange.

« Cette marque de commerce qui est imprimée sur chaque baril est votre garantie et la garantie de votre épicer que le contenu est bien la melasse la plus renommée du monde entier.



Les Bons Epiciers la Vendent



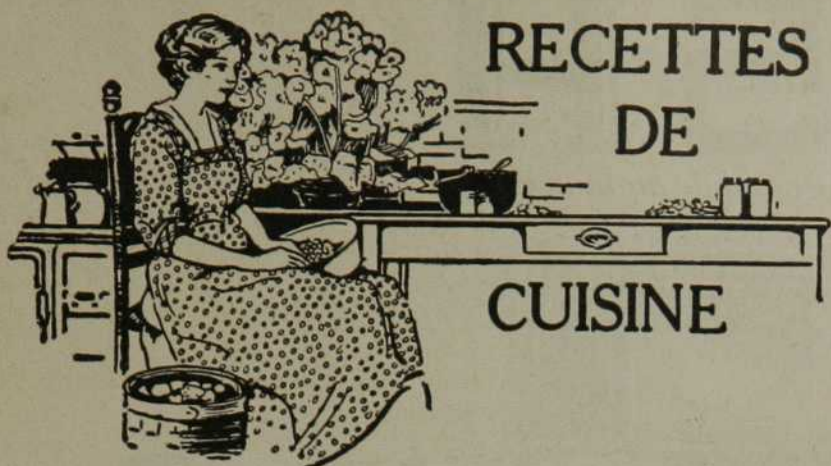
VIENT DE PARAITRE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies. BEAU VOLUME DE 200 PAGES. NOMBREUSES ILLUSTRATIONS.

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur
ALBERT PLEAU
SAINT-VINCENT DE PAUL (Co. Laval), P. Q.



RECETTES DE CUISINE

CRETONS CANADIENS

Détail. — 4 livres de panne, eau.

Mode de préparation. — Enlever la peau de la panne, puis couper la graisse en petits morceaux et faire cuire sur un feu doux jusqu'à ce que la graisse soit toute fondue et que les résidus soient croustillants. Couler la graisse, faire refroidir les résidus après les avoir passés au petit moulin et assaisonner de sel et de poivre.

CRETONS FRANÇAIS

D-tails. — 2 livres de panne, 3 livres de filet de porc, 3 oignons, 4 rognons de porc, épices au goût, eau, sel et poivre.

Mode de préparation. — Mêler aux cretons ordinaires les oignons, le filet de porc, les assaisonnements et les rognons passés au petit moulin. Faire cuire doucement pendant plusieurs heures en ayant soin de couvrir d'eau, mettre dans des plats ou moules passés à l'eau froide. Servir froid.

POISSON FUME ROTI (ENTREE)

Détail. — 1 filet de poisson fumé, persil, 4 c. à table d'huile d'olive, sel.

Mode de préparation.—Faire tremper le poisson fumé dans l'eau froide pendant plusieurs heures. Le retirer, l'essuyer et le cuire dans une poêle contenant de l'huile d'olive bouillante. Assaisonner et servir une petite portion par personne. Décorer de persil.

POUDING AU RIZ A LA CREME

Détail. — 4 cuillerées à table riz, un tiers tasse sucre, une demi-cuillerée à thé sel, deux tasses et demie de Lait Borden St-Charles, une tasse trois quarts d'eau, muscade.

Mode de préparation.—Lavez bien le riz, ajoutez ensuite l'eau, le sucre et le sel au lait délayé avec de l'eau. Versez dans une casserole beurrée et saupoudrez de muscade. Mettez la casserole dans une lèche-frite remplie d'eau

et faites cuire lentement au four (300° F.). Remeuez plusieurs fois pendant la première heure.

BOUDIN

Détail. — 4 tasses de sang, 1 livre de gras de lard, 1 tasse de lait, 4 oignons, épices mélangées, sel et poivre.

Mode de préparation. — Ajouter au sang, le lait, le gras haché en dés, les oignons coupés finement, les épices, le sel et le poivre. Mêler le tout, introduire dans les boyaux préalablement nettoyés et faire cuire dans de l'eau chaude qui ne bout pas. laisser refroidir. Faire rôtir dans la poêle avec du saindoux.

SAUCISSE

Détail. — 6 livres de maigre de porc, 2 livres de gras de porc, épices mélangées, sel et poivre.

Mode de préparation. — Hacher la viande au petit moulin, l'assaisonner d'épices, de sel et de poivre et introduire cette préparation dans des boyaux bien nettoyés. Faire bouillir, puis rôtir.

CREPINETTES

Détail. — 6 livres de maigre de porc, 2 livres de gras de porc, 4 oeufs, épices mélangés, sel et poivre.

Mode de préparation. — Hacher la viande au petit moulin, l'assaisonner d'épices, de sel, de poivre et y mettre les oeufs. Lorsque le tout est bien mélangé, l'envelopper par petite quantité (4 c. à table) dans un morceau de crépine, donner une jolie forme et faire bouillir puis rôtir dans le saindoux.

VIANDE DE TOURTIERE

Détail. — 4 livres de porc frais, 4 petits oignons, eau, sel et poivre.

Mode de préparation. — Hacher la viande et la faire cuire avec les oignons coupés finement, les assaisonnements et très peu d'eau. Brasser souvent. Après cuisson parfaite de la viande, la déposer dans de la pâte brisée et faire cuire à fourneau chaud.



KATHRYN KOHLER réalise comme les dents sont d'une blancheur éblouissante après la disparition du "film" (couche pelliculaire) — et reçoit la recommandation d'employer le Pepsodent chez elle, deux fois par jour.

Des faits nouveaux à propos du "film" décoloré des dents

Un essai GRATIS de 10 jours montre comment son enlèvement rend les dents d'une éclatante blancheur et les gencives fermes

C'EST là pour vous l'offre d'un simple essai scientifique—le plus remarquable de tous les essais dentaires. Il donnera à vos dents un brillant et une blancheur que vous ne supposez pas qu'elles puissent avoir—et il améliorera vos gencives.

Passez votre langue sur vos dents, et vous sentirez un "film" (couche pelliculaire) visqueux qui les recouvre. Il colle aux dents, pénètre et demeure dans leurs fissures. Il absorbe les décolorants et donne à vos dents cette apparence terne et décolorée. Les microbes y naissent par millions et, avec le tartre, sont la principale cause de la pyorrhée.

Les troubles dentaires et les maux des gencives sont maintenant attribués en grande partie à ce "film" (couche pelliculaire) contre lequel échouent les méthodes de combat vieux système. C'est pourquoi vos dents restent ternes et sans attrait.

Fabriqué au Canada

Pepsodent

Le dentifrice de qualité nouveau genre
Recommandé par les autorités
dentaires mondiales

Mais à présent la science dentaire a trouvé, grâce à un dentifrice nouveau genre appelé Pepsodent, un combattant efficace. Son action consiste à faire coaguler le "film" (couche pelliculaire) puis à le faire disparaître sans le moindre danger pour l'émail.

Les dents qui vous apparaissent, après que ce "film" est enlevé, sont votre étonnement. Les méthodes ordinaires ne peuvent donner de tels résultats.

Procurez-vous le Pepsodent chez votre pharmacien. Ou bien, un tube de 10 jours vous sera envoyé gratis.

GRATIS

Envoyez par la poste, pour recevoir un tube de 10 jours, à
THE PEPSODENT CO.,
Sec. BC-352 191 rue George,
Toronto 2, Ont., Canada.

Nom.....

Adresse.....

Un tube seulement par famille 2801 Can.

SOUPES CLARK

L'assortiment comprend:
Soupe aux Légumes,
Tomates, Pois, Con-
somme, Queue de Boeuf,
Poulet, etc.

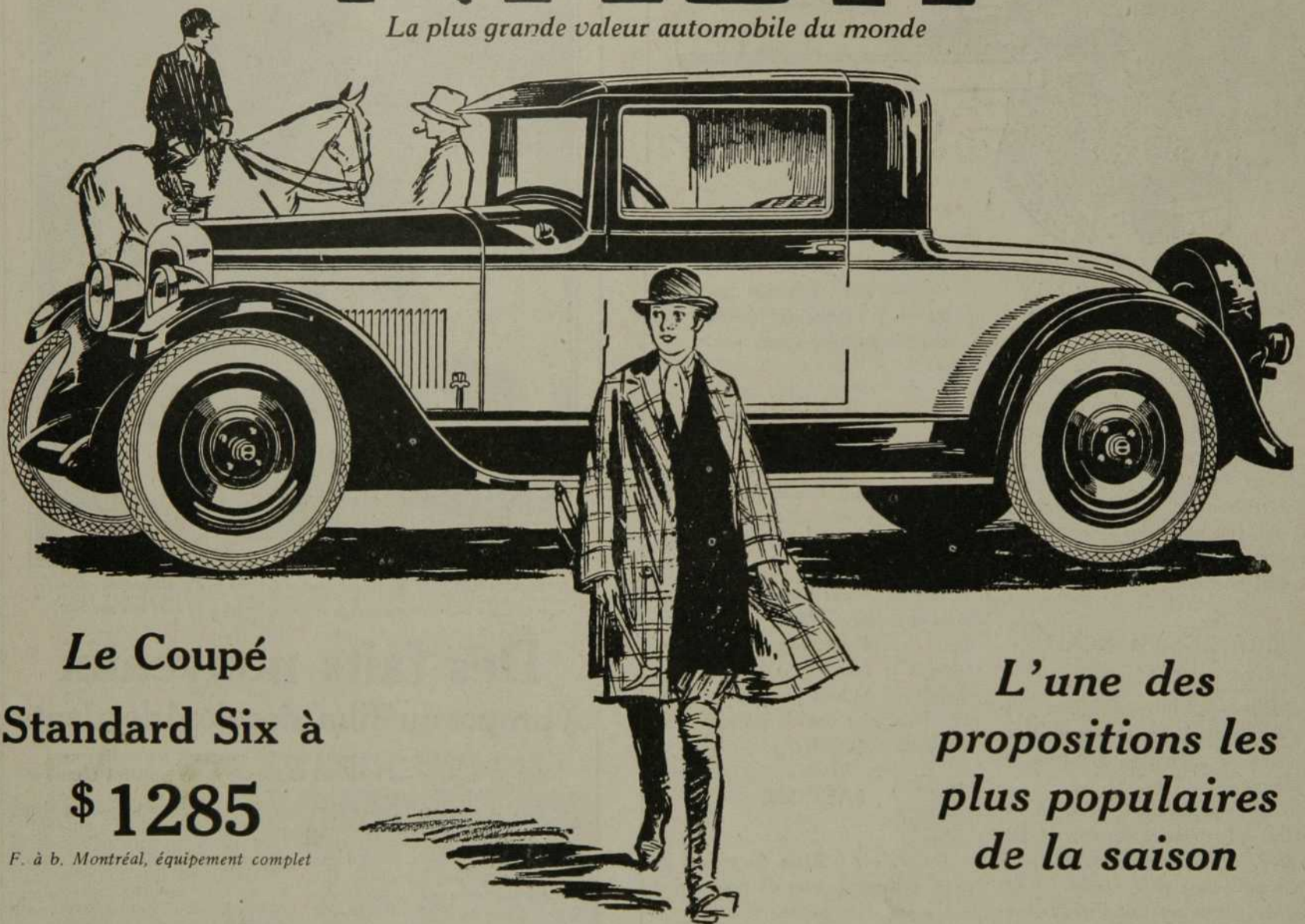
Ajoutez quantité égale
d'eau, faites mijoter et ser-
vez. Délicieuses—Epar-
gner argent et argent.

En vente partout

W. CLARK LIMITED, MONTREAL 5-28

NASH

La plus grande valeur automobile du monde



**Le Coupé
Standard Six à
\$ 1285**

F. à b. Montréal, équipement complet

*L'une des
propositions les
plus populaires
de la saison*

Elégant, Rapide, Très Pratique

Ce Coupé Nash a une très grande vogue dans tout le pays — pour diverses raisons faciles à comprendre:

Voici un auto de \$1285 qui a toute l'apparence et le rendement des autos qui se vendent plusieurs centaines de dollars de plus cher.

Il comporte un fort moteur à vilebrequin de 7-paliers, des freins sur les quatre roues qui s'appliquent à *double action*, des ressorts en alliage d'acier d'un procédé secret, nouvelle conduite facile et maints autres avantages nouveaux qu'on ne trouve dans aucune autre voiture de sa catégorie de prix.

Mais son plus grand avantage — et un avantage de nature à plaire à tous les vrais automobilistes — c'est d'être un *Nash dans tous ses moindres détails*.

A l'exemple de tous les autres modèles Nash, c'est un auto de riche et

belle apparence — du dernier chic — suspendu bas sur la route — et muni d'accessoires aussi beaux que pratiques.

L'intérieur est en cuir véritable. Et tout ce qui compose le compartiment avant a l'air coûteux — le tablier de commande fini noyer, le volant en noyer, et les articles métalliques joliment ouvragés. Le compartiment arrière est très vaste aussi.

Conduisez cet auto et vous *comprendrez* pourquoi il est si populaire. Fonctionnement de moteur souple et silencieux pendant des heures et des heures — surabondance de force et de vitesse — roulement confortable sur les plus mauvaises routes — reprise et accélération vives.

Et vous pouvez acheter cet auto à des conditions remarquablement faciles. Nous vous ferons une généreuse remise sur votre auto actuel. Venez nous voir **SANS TARDER !**

LEGARE-NASH MOTORS, 3416-18 Ave du Parc, près Sherbrooke, Montréal.

LINTEAU AUTOMOBILE LTEE, 44 Ontario Est GARAGE ROSEMONT, 2700 Masson VERDUN MOTOR SALES, 3136 Blvd Lasalle
GARAGE BOYER, Dorval, P. Q. GARAGE BONIN, St-Laurent PROVINCIAL MOTOR SALES, 2320 Lafontaine, Mais.

GARAGE WESTMOUNT, 4010 Ste-Catherine O.

COMPAGNIES SUBSIDIAIRES—Québec — Valley Junction — Chieoutimi — Cowansville — Saint-Evariste Stn — Granby — Joliette — Montmagny — Mont-Joli — Sherbrooke — Sorel — Saint-Hyacinthe
Saint-Jérôme — Rivière du Loup — Thetford Mines — Trois-Rivières — Victoriaville.